



Mérine Céco

**D'autres vies  
sous la tienne**

roman

ÉCRITURE

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Au revoir, Man Tine*, nouvelles, 2016.

*La Mazurka perdue des femmes-couresse*, roman, 2013.

*Le Talisman de la présidente* (sous le nom de Corinne Mencé-Caster), 2018.

MÉRINE CÉCO

D'AUTRES VIES  
SOUS LA TIENNE

roman

ÉCRITURE

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :  
[www.editionsecriture.com](http://www.editionsecriture.com)

Éditions Écriture,  
34, rue des Bourdonnais  
75001 Paris.

ISBN 978-2-35905-292-3

Copyright © Écriture, 2019.

*À Orna, pour sa bienveillance envers la vie*

MA LETTRE

Je ne savais pas si je devais ou non lui parler. Ce n'est pas facile d'être une mère de nos jours, on ne sait plus où est la limite entre l'autorité et la complicité. Je savais qu'elle partait loin de moi, dans un pays étranger. J'imaginai tous les dangers qui pouvaient la guetter, mais je ne me résolvais pas à éteindre son enthousiasme, à lui transmettre des peurs qui ne lui appartenaient pas. Elle était en train de boucler sa valise. Je devais la déposer à l'aéroport. J'avais peur du pays où elle allait, parce que, dans ce pays, au journal télévisé, on voyait souvent des mouvements de rue, des gens qui faisaient la queue, des femmes qui pleuraient leurs enfants disparus, des pères qui n'arrivaient pas à nourrir leur progéniture. Un pays qui souffre fait peur, plus qu'il n'inspire de la compassion. C'était ainsi et je n'étais pas différente de mes semblables. J'avais donc peur pour elle.

Pourquoi ne lui ai-je rien dit ? Je ne saurais l'expliquer. J'étais convaincue depuis longtemps qu'il faut laisser le soin à nos enfants de faire leurs expériences, de tracer leur voie, ne pas les enfermer dans le corset de nos peurs d'adultes.

Je la regarde. Je suis à l'entrée de sa chambre. Je regarde ce petit bout de moi qui a grandi et qui maintenant part faire sa vie. Je ne sais pas si c'est passé trop vite. Je sais seulement que ça s'est fait par étapes : la maternelle, le primaire, le collège, les premières règles, le lycée, les chagrins d'amour dont elle ne m'a jamais parlé, ceux que j'ai devinés, le bac, les années d'études, les premiers stages, le premier vrai petit copain, les diplômes, le grand départ d'aujourd'hui.

Il y a tant de choses que je ne lui ai pas dites, de conversations que nous n'avons pas eues, parce que je n'ai pas eu envie de gâcher nos bons moments avec des considérations grises et ternes ou parce que j'ai préféré que l'on regarde une série télé ensemble, avec une bonne tasse de thé aux fruits rouges – notre favori –, ou encore parce que, tout simplement, je ne savais pas très bien comment me confier.

Je n'ai pas vraiment de regrets aujourd'hui. Son histoire est si tissée dans la mienne que, même si elle voulait me haïr, elle ne le pourrait pas. Nous sommes proches à l'intérieur même de la distance qui existe toujours entre des êtres qui s'aiment. Cette distance est salvatrice ; c'est elle qui nous

préserve de cette volonté, souvent inconsciente, de nous absorber les uns les autres, de croire en des fusions absolues qui ne peuvent être que mortifères.

Son père est assis dans le salon. Il ne viendra pas, comme moi, la regarder boucler ses valises. Il a trop mal de voir partir l'amour de sa vie. Il me laisse régler les derniers détails. C'est drôle comme les hommes n'arrivent pas à naviguer dans leur peine, comme ils perdent pied quand ils sont malheureux. Il est très malheureux. Je l'ai vu à sa manière de tenir la télécommande, d'allonger une jambe sur le canapé, tandis que l'autre gît sur le sol. Il n'a pas eu le courage de regarder son match, de nous taquiner chaque fois que nous passons devant lui, en nous demandant si nous sommes heureuses de vivre avec lui. Pourtant, Dieu seul sait s'il a vécu des choses difficiles... il est médecin.

Mon fils est sorti récupérer un colis à la loge du gardien. Je sais que, lui aussi, il a de la peine. C'est sa sœur qui s'en va, presque sa moitié. Ils se disputent sans cesse, mais un vrai lien les unit.

C'est aujourd'hui que se termine notre vie à quatre, notre intimité à quatre, avec nos habitudes, nos querelles, nos secrets visibles et invisibles, nos souvenirs de jours de peine et de jours de joie, notre envie de nous en sortir dans les difficultés et de nous serrer les coudes, ensemble.

J'essaie de l'accepter, car je savais que ce jour viendrait. Je n'ai pas enfoui la tête sous le sable pour ne pas le voir. On ne peut pas croire que notre cellule familiale restera toujours telle qu'elle a été. On sait qu'elle doit éclater pour que nos enfants créent à leur tour leur propre chez-soi, leur famille, et que nous devenions les grands-parents de nos petits-enfants.

On sait tout cela, mais quand ça arrive pour de vrai, comme on souffre ! Qu'est-ce que cela peut être dur de voir un de ses petits quitter le nid, avec l'assurance qu'il ne reviendra pas ou pas de la même façon ! Il ne sera plus notre bébé. Il sera un adulte avec lequel nous n'aurons d'autre choix que de renégocier la distance pour ne pas risquer de tout perdre.

Ce jour est venu, ma fille, de te dire au revoir, de te laisser voler de tes propres ailes. Si je franchis le pas de la porte de ta chambre, pour te prendre dans mes bras et t'avouer à quel point tu vas me manquer, nous manquer, tu me regarderas de tes grands yeux un peu émus tout de même, pour me demander ce qui m'arrive. Tu me répondras que tu ne vas pas si loin, qu'il y a les portables, WhatsApp, et qu'on sera en contact tout le temps, comme si tu étais là.

Je devrai désormais vivre avec ce « comme si » entre nous. Est-ce vraiment ce que tu me rétorquerais si je venais te serrer dans mes bras ?

Cela te fait-il un peu peur, un peu mal, à toi aussi, de partir et de nous quitter ?

Je n'ose pas m'approcher davantage, pour ne pas donner à ce moment une tournure dramatique que tu n'apprécierais pas. Tu n'aimes guère les mélodrames, les grandes déclarations d'amour, les comportements que tu juges impudiques. Tu nous aimes à ta façon, sans nous dire quoi que ce soit de précis sur tes sentiments. Pourtant, nous savons que tu es plus attachée à nous que tu veux bien le faire croire. Je respecte ta pudeur, ta retenue. Mais ton père et ton frère, eux, cherchent toujours à te pousser à avouer que tu es bien avec nous, que tu nous aimes, que tu es heureuse quand nous sommes à quatre. Ils ont besoin de te l'entendre dire, mais tu ne le dis pas. Tu ne l'as jamais dit. Je ne t'ai jamais entendue me susurrer que tu m'aimes ou que tu as besoin de moi.

J'ai fait avec, j'ai fait sans, parce que les mots ne sont pas notre seul rempart dans l'amour. Je t'ai observée et j'ai vu que tu avais d'autres manières, bien à toi, de nous faire comprendre que tu tenais à nous, que nous étions uniques pour toi. Ne pas nous le dire était comme un moyen de te protéger de la bourrasque des émotions de ton père et de ton frère, de leur impudeur sans fard, de cette façon qu'ils ont de t'emporter dans leur fougue d'amour.

Leur impudeur face à ta pudeur et à la mienne. Leur propension à l'étalage des sentiments face à tes mots tout en retenue. Ta volonté de maintenir une distance pour tenter de préserver ton entre-soi. Cet enclos qui fut toujours le tien et que tu as cultivé parallèlement au nôtre.

C'est peut-être pour toutes ces raisons que j'ai renoncé à te parler de tant de choses ; je n'ai pas eu les conversations que j'aurais voulu avoir avec toi. Je n'ai pas toujours su de nous deux qui était la mère et qui était la fille. Ce fut réversible. Tu as eu très tôt cette gravité que je n'ai jamais réussi à sonder. Je suis restée enfermée dans le jardin de mon enfance : c'était mon jardin d'à côté, tandis que le tien, c'était sans doute celui de l'adulte que j'ai eu du mal à être vraiment.

Il faut pourtant que je te parle, d'une façon ou d'une autre. Je suis toujours surprise quand tu m'appelles « maman » ; quand je te regarde et te vois si grande, si mature, j'ai du mal à croire que c'est moi qui t'ai mise au monde. Je sursaute chaque fois que tu me dis « maman » et ne vois pas à quel moment tout cela a pu se produire, à quel moment je t'ai nourrie au sein, je t'ai conduite à l'école, je t'ai félicitée pour ton bac. Et quand tu as eu tes premières règles, j'ai pleuré, parce que je me suis demandé quand j'avais grandi au point d'avoir une fille qui pouvait déjà avoir une fille, elle aussi.

Quand tu m'appelles « maman », je crois parfois que tu parles à ma mère, parce que j'ai encore beaucoup de mal à grandir, et je me demande comment une petite fille de douze ans comme moi – c'est ainsi que je me vois parfois – a pu mettre au monde une fille qui s'en va aujourd'hui vivre sa vie et tenter sa chance, ailleurs, loin, trop loin.

Il faut que je te parle, parce que ce n'est pas un hasard si, parfois, tu t'es sentie obligée de jouer à la maman avec moi, pas pour l'argent ou ces choses matérielles qui comptent si peu pour nous. Non ! À cause de ma manière de ne pas assumer tous les aspects de mon existence, alors que toi, tu sembles vouloir y faire face depuis l'âge de cinq ans. C'est qu'il y a eu un grand trou, un vertige dans ma vie quand j'ai eu douze ans : pour me protéger, pour survivre, j'ai décidé que mes souvenirs n'iraient pas au-delà. Ma vie redémarre quand je rencontre ton père, à vingt et un ans. Que s'est-il passé entre ces deux dates ? C'est ce que je vais essayer de te raconter.

Je vais t'écrire tout simplement, et si tu peux et si tu veux, quand tu pourras et quand tu voudras, tu me liras. Je sais que cela ne se fait plus d'écrire des lettres à ceux qu'on aime. C'est vieux jeu, ringard. Je t'imagine déjà, le rire moqueur aux lèvres mais une forme d'émotion dans la voix, t'exclamer ma lettre en main : « Ça, c'est bien maman ! »

Oui, c'est bien maman d'être toujours un peu en décalage sur le monde, et en retard ou en avance dans ses sentiments ; je vais t'écrire tout ce que je n'ai pas pu t'avouer, parce que les mots se sont coincés trop souvent dans ma gorge, parce que ce n'était pas si facile de t'attraper, sans ton iPhone ou ton iPad, tes Snapchat et tes WhatsApp, pour te dire ce que j'avais à te dire. Ton frère et toi, vous êtes présents mais évanescents. Vous avez peur de vos propres silences, car vous craignez que nos mots ne résonnent trop fort à vos oreilles. Vous préférez les messages écrits, les messages vocaux. C'est bref et c'est distant.

Je t'envoierai juste un SMS pour t'informer que je t'ai adressé une lettre, rien qu'à toi, par la Poste comme avant. Je te préciserai que j'ai fait un envoi simple à ton adresse, à l'autre bout du monde.

Même si tu ne me réponds pas, que tu n'accuses pas réception, je saurai que tu l'as lue, je saurai *quand* tu l'as lue. Tes yeux ne me regarderont plus de la même façon. Tu auras un peu plus de mal qu'avant à ne pas caresser mon bras quand tu passeras près de moi. Tu sauras à quel point je souffre et je t'aime.

Ma chère fille,  
chère Anita,

Je ne suis pas certaine que tu comprendras sur-le-champ tout ce que je vais te dire. Tu me reproches tout le temps de ne pas assez vivre l'instant, de ne pas le savourer. Tu me reproches aussi de ne pas employer les mots de tout le monde, et de croire encore à l'étymologie. Ce n'est pas pour rien que je suis professeure de lettres classiques.

C'est peut-être cette tête dans les nuages, ce côté désuet qui m'incitent à t'écrire aujourd'hui. Prends le temps qu'il faut pour me lire ; interromps ta lecture quand elle te paraîtra trop pesante mais promets-moi d'aller jusqu'au bout, c'est tout ce que je te demande. Lire jusqu'à la dernière ligne, jusqu'au dernier point, la lettre que je t'ai écrite, à toi, juste à toi.

Je ne sais pas encore précisément quelle forme lui donner, je ne veux pas me tromper de contenu ni t'assommer de mes vieux démons. Je sais seulement qu'au moment où tu pars si loin de moi, je dois te parler et t'avouer ce que j'ai tant voulu te confesser, sans y parvenir.

Prends cela pour mon testament ou pour le fruit de ma déraison.

Cela te surprendra peut-être, mais au moment où je vais commencer cette lettre, une idée m'accapare l'esprit. C'est comme si toute l'histoire de ma vie se résumait à un seul mot : la peur. Je crois que j'ai toujours eu peur, que je viens d'un lieu où la peur règne en maître, nous colle à la peau, nous dévore. Pas la peur que j'ai pu te montrer quand nous regardions un film d'horreur ou prenions les montagnes russes en hurlant tous les quatre, non, pas celle-là, plaisante et fugitive. Non, pas cette peur-là.

La peur que nous avons gardée, cachée, ton père et moi, tout au fond de nous, pour que tu ne la voies pas et qu'elle ne te contamine pas, est plus sournoise, plus absolue. Nous avons tenté de l'appivoiser pour te protéger, mais chaque jour que le Bon Dieu a fait elle a été là, tapie. C'est notre peur intestine.

Ce n'est pas la peur que les parents ressentent pour leurs enfants quand ceux-ci partent loin d'eux et qu'ils craignent qu'ils n'aient un accident. Cette peur-là, nous l'avons partagée avec les autres parents ; nous savons qu'elle est faite de silences, de regards angoissés, de coups d'œil anxieux

jetés à sa montre, de messages WhatsApp qu'on envoie, guettant le petit signe bleu et la réponse qui est censée suivre. Non, notre peur intestinale, c'est autre chose.

Tu vas sans doute te moquer, te dire que c'est encore une de mes lubies et qu'une femme comme moi, une femme comme ta mère, ne peut avoir peur de quoi que ce soit. Écoute-moi bien avant de te faire une opinion. Te faire comprendre l'essence de cette peur qui m'habite, et qui sans doute te hante déjà, est le principal objet de ma lettre. Je ne souhaite pas que cette peur t'attaque par surprise et que tu te retrouves démunie, toi qui penses être libre et forte.

Tu as grandi dans cette métropole immense, à l'abri de tous ces fantômes. Je pensais qu'ils pouvaient nous retrouver et nous traquer mais, Dieu merci, il n'en a pas été ainsi. Ils nous ont laissés tranquilles et tu as grandi comme une belle fleur.

Maintenant que tu t'en vas et que je ne serai plus là pour veiller jour après jour sur toi, je ne peux plus me taire. Écoute bien, ma fille, chaque détail a son importance, même si je t'ai promis de ne pas trop en dire, de ne pas te submerger de mes mots.

Pour t'expliquer cette peur, je dois traverser à rebours les années, remonter très loin, à l'aube de mes douze ans, et peut-être même en cet endroit inconnu de moi où ma famille a pris corps, dans cette nébuleuse de secrets et de mensonges, de violence et de désespérance qui constitue souvent la matrice de nos existences.

Mon histoire est tissée de silences que je dois transformer, pour toi, en paroles sonnantes. Peut-être que le plus simple est de t'écrire cette lettre comme une histoire, pour capter le plus longtemps possible ton attention et te faire oublier ce qui fait ma tragédie. Tu la liras comme un roman, sans oublier, après l'avoir lue, que c'est la lettre, l'unique lettre, que ta maman écrira.

Je te parlerai d'abord de ton père et de moi, parce que c'est plus facile de commencer par ce qui va de soi, par ce qui est simple à raconter.

Patrice Permat, ton père, et moi, Céline, née Clairon, épouse Permat, nous nous sommes rencontrés tout jeunes. Cela n'a pas été un coup de foudre, mais pas loin non plus. Les questions d'âmes sœurs sont inexplicables. Je me souviens encore de la danse qui nous a conduits à évoluer, enlacés, sur une piste sombre ; des premiers mots que ton père a prononcés : une critique acerbe contre des accords musicaux trop basiques. L'étonnement

que ces mots ont suscité chez moi. J'adorais le morceau qui rythmait notre danse, et ses commentaires virulents ont suffi à piquer ma curiosité. Qui était ce jeune homme qui allait ainsi à contre-courant de ce qui était le plus apprécié des gens de notre âge ? À ce moment, nous étions si jeunes et si beaux. Nous nous sentions pourtant si frêles et déjà si fatigués.

Une histoire d'amour n'est jamais prévisible. On ne sait pas à quoi tient cette soudaine harmonie des cœurs, cette secrète alchimie qui lie deux âmes et les rend indissociables. Nous avons parlé durant tout le morceau, enchaînant la prochaine danse avec naturel, et encore la suivante, avant que je ne me réveille, comme dans un sursaut, me demandant ce qui m'arrivait. Je me suis alors brutalement éloignée de lui.

Ton père n'était pas homme à se laisser évincer. Il m'a rattrapée par le bras, me disant dans un souffle qu'il souhaitait me revoir, qu'il voulait un numéro. À l'époque, il n'y avait pas de portable. Seulement des téléphones fixes. C'était plus compliqué mais cela fonctionnait quand même. Je n'ai pas voulu lui donner mon numéro. Du monde d'où je venais, cela ne se faisait pas.

Les choses se sont-elles réellement passées ainsi ? Est-ce que c'est l'image que nous en avons gardé, pour les mettre en récit et les insérer dans notre cosmogonie personnelle, dans la tienne et celle de ton frère, vous qui feriez irruption dans nos vies, environ dix ans plus tard ?

Nous ne nous sommes plus quittés. J'ai bien essayé de fuir cette attirance que je ressentais, ce magnétisme qu'il exerçait sur moi, mais il ne m'a pas laissé m'échapper. Il a tout de suite reconnu en moi son âme sœur. Il a tout fait pour me garder et je suis restée, sans plus du tout chercher à m'enfuir.

Il est toujours possible de réduire une histoire d'amour à sa plus simple expression, d'ajouter que nous avons eu deux enfants et que nous avons vécu heureux jusqu'à ce drame, mais touche-t-on du doigt, alors, ce qui constitue le cœur de notre histoire, de notre vécu ?

Cette version de l'histoire suffit-elle à exprimer ce qui nous a liés, puis reliés, puis enchaînés l'un à l'autre, même lorsque, parfois, nous en avons assez et avons dû rêver, tour à tour, d'une autre vie ? Cette manière d'exprimer les choses te permettra-t-elle de comprendre ce qui fait le tissu d'une vie, sa trame ?

Je sais que les enfants s'intéressent rarement à la vie de leurs parents avant eux, parce qu'ils n'ont pas envie de savoir que leurs parents ont vécu, avant eux, qu'ils n'ont pas seulement été leurs parents, qu'ils ont aussi été jeunes, rebelles, insoucians ou impuissants. Ils n'ont pas envie de savoir que leurs parents ont eu d'autres rêves que celui de les mettre au monde.

C'est pourquoi il m'a été difficile de te parler, de vous parler de ce qui a fait notre vie avant vous. Vous avez l'impression de tout savoir sur nous, mais il y a tant de choses que vous ignorez, de choses que vous n'avez pas vues.

C'est de ces choses dont il faut qu'on parle, ma fille (ton frère est encore trop jeune : il ne comprendrait pas tout, et puis j'aurai encore le temps de lui dire. Je ne commettrai pas la même erreur deux fois). Je vais voir pas à pas comment m'y prendre. Je ne veux plus me laisser arrêter par cette incapacité de créer à partir de mes morceaux de vie une histoire qui fasse sens. La vie est un puzzle incomplet.

Tu n'as pas connu mes parents, et encore moins ma grand-mère. J'aurais tellement voulu que tu aies des souvenirs avec eux, mais ils avaient déjà disparu quand j'ai quitté mon pays ! Je les imagine te préparant des bols de farine-toloman, te proposant des bananes-makandja. Et je te vois, gloussant d'aise, avalant les bouchées que ton arrière-grand-mère porterait à ta bouche, et que par jeu, tu refuserais d'avalier, avant d'accepter, malicieuse comme tout, de desserrer les lèvres, pour que la cuillère se fraye enfin un passage jusqu'à ton palais. Cela aurait pu durer des heures, car elle était si patiente, et toi si coquine !

J'ai des souvenirs inoubliables avec elle : la toilette avec le tuyau d'arrosage jaune du jardin qui m'aspergeait de son eau très froide, les goyaves que l'on allait cueillir avec un panier tressé toujours trop petit, le linge que nous rentrions à toute vitesse sous une averse sans pitié, la soupe verte que l'on avalait, toute chaude, avec du pain dedans...

Jusqu'à ce jour où rien ne fut plus comme avant.

Ces souvenirs sont les miens, mais peut-être d'autres les ont-ils en partage, dans d'autres contrées, et dans celle où j'ai grandi. Chacun a sans doute ou a eu une aïeule avec laquelle il a vécu des moments doux, qui ont bercé son enfance et qui reviennent chatouiller sa mémoire les jours de pluie ou de brume. Ton père aussi a eu de tels moments. Tu sais comme il aime à les raconter, plus que moi, qui ne parle quasiment jamais de mon passé, mais mon sourire en dit long sur la forme de complicité qui nous lie quand il évoque des choses qui me touchent de près. Je n'ai pas comme lui le culte des ancêtres et des généalogies. Je préfère m'occuper des personnes avec lesquelles j'ai passé du bon temps, plutôt que de me laisser envahir par des noms et des prénoms d'aïeux que je n'ai pas connus. Cela me fait plutôt froid dans le dos, tous ces noms sans visages. Mais peut-être que j'aurais dû faire comme ton père : prendre le temps de te faire connaître tes ancêtres, t'apprendre à t'intéresser à ce que fut leur vie, à ce qu'ils ont été... C'est trop tard de toute façon : inutile d'avoir des regrets, le temps ne fait pas marche arrière ; il ne sait que nous emporter dans sa course folle.

Tu ne m'y as pas incitée non plus, car tu n'as jamais manifesté un intérêt démesuré pour le passé, pour les membres disparus de notre famille, pour ce qui a façonné l'existence de cette histoire familiale dans laquelle tu es

entrée un jeudi 5 avril de l'an 1996. Tu écoutais ton père, par politesse je crois, parce que moi, qui ne racontais rien, tu ne m'as pas réellement interrogée. Et c'était tant mieux, car je n'avais guère envie que tu me poses de questions, que tu m'oblige à réinventer mon histoire. Elle est ce qu'elle est et je n'avais pas envie que tes oreilles juvéniles soient polluées par ma tragédie.

Je ne sais comment te dire, aujourd'hui, ce que je n'ai pas eu le courage de te confier, parce que moi-même je n'ai jamais pris le temps de me poser pour y réfléchir. Mais le moment est venu de me libérer de ce fardeau. Je ne peux me dérober davantage.

T'avoir parlé de tes grands-parents n'est pas pure divagation. Monsieur et Madame Clairon. Des artisans, travailleurs et honnêtes ; c'est ce que tous ceux qui les ont connus te raconteraient s'ils vivaient encore. Ma mère, Patricia, née Charles-Adèle-Joseph, épouse Clairon, ne te dirait pas autre chose. Des gens bien, si par « bien » on entend des personnes qui sont à leurs affaires, élèvent leurs enfants et prient leur Dieu. Ils n'étaient pas indifférents aux autres, ça non ! Si le voisin avait besoin d'un coup de main, ils étaient là. Si la cousine ne réussissait pas à joindre les deux bouts à la fin du mois, ils lui apportaient volontiers un beau panier de fruits et de légumes, avec en plus une poule prête à cuire. Mais ils n'aimaient guère fréquenter les gens, ni les voir tout le temps fourrés chez eux ! « Bonjour ! » « Bonsoir ! » Un point c'est tout. Avec la famille, ils étaient un peu plus tolérants, mais ils savaient, comme chacun, que l'on vit plus tranquille quand les autres, y compris la famille, se tiennent à bonne distance. D'ailleurs les gens se tenaient à bonne distance d'eux, naturellement. Tu auras le temps de comprendre pourquoi.

N'est-ce pas une forme de peur des autres, ça aussi ?

Tu te demandes sans doute, au moment où tu lis ces lignes, pourquoi j'éprouve le besoin de te parler de Georgina Charles-Adèle-Joseph, ma grand-mère, ton arrière-grand-mère. Certes, tu n'ignores pas ton lien de parenté avec elle, mais tu ne vois pas très bien pourquoi je t'écrirais une lettre pour te parler d'elle. Tu sais à peu près tout ce que je viens de rappeler, peut-être de manière plus vague, mais pour l'essentiel, oui, tu sais ! En quoi cela t'aidera-t-il dans le grand voyage que tu entreprends ? Dans la liberté que tu es en train de conquérir en mettant entre nous des milliers de kilomètres ?

Rassure-toi : je n'ai pas l'intention de te demander de vivre en regardant en arrière, en cherchant partout la trace de la lignée d'où tu viens. Je souhaite plus que tout, au contraire, que tu saches creuser de nouvelles

traces, de nouveaux sillons ; que tu sois une femme déterminée et audacieuse, qui prend ses décisions sans tergiverser plus que de raison. Tu as déjà les ailes, je veux t'offrir les racines, pas seulement celles qui ont poussé en vivant à nos côtés, et dont tu as pleinement conscience, mais aussi celles qui étaient déjà là, avant que tu ne viennes au monde, et qui se sont greffées aux racines qui ont grandi avec toi.

Ne prends pas cet air suspicieux : j'essaie juste de te faire comprendre que tes racines à toi sont entremêlées à celles de tes aïeux et que les ailes, tes ailes qui ont poussé, portent leurs traces. Or toi, tu crois sans doute que tes ailes ont pour seul support les racines que nous t'avons données. Tu te trompes, ma fille : on ne vient jamais seule au monde. On amène avec soi des fragments de vie passée qui sont fixés au cordon ombilical, que les ciseaux des sages-femmes ne coupent jamais entièrement.

Ces fragments de vie, si on les ignore trop longtemps, finissent par faire mal, très mal, jusqu'à creuser le ventre.

C'est ce que je veux t'épargner : ce creusement insupportable de ton ventre.

Tu es bien placée, ma fille, pour savoir que je n'aime pas l'ésotérisme, quoique je ne sois pas une cartésienne pure et dure. J'admets volontiers – et nous en avons parlé parfois, surtout après avoir visionné des films de science-fiction – que des dimensions parallèles à la nôtre peuvent exister. Il y a des vies qui se sont interrompues dans notre dimension à nous et qui se poursuivent dans d'autres. Ces dimensions évoluent sans se toucher, mais parfois elles se frôlent et nous font savoir que d'autres vies que les nôtres sont là, qu'elles palpitent.

Non, Anita, n'aie pas peur, ne panique pas ! Dès lors que tu le sais, les choses se font naturellement. La première fois où cette dimension de vie distincte de la mienne, de la nôtre, s'est imposée à moi, c'était le jour qui a précédé la mort de ma grand-mère. Je faisais une sieste sur le vieux divan de la terrasse, chez mes parents, quand j'ai vu se dresser devant mes yeux fermés un immense cercueil avec le corps de ma grand-mère (ton arrière-grand-mère, Georgina Charles-Adèle-Joseph) dedans. Je me suis réveillée en sursaut, sans en parler à personne. Je me suis dit que c'était un rêve de l'après-midi et que les rêves de l'après-midi ne comptent pas, qu'ils n'ont pas à être interprétés. Toutefois, une sensation de malaise m'a accompagnée toute la soirée et encore toute la nuit, et au petit matin, le téléphone du salon a sonné. On m'annonçait que ton arrière-grand-mère était décédée.

J'ai longtemps gardé ce secret pour moi et c'est à ton père que j'en ai parlé en premier, parce que j'ai senti que je pouvais le lui confesser, qu'il

me comprendrait sans en exiger davantage. Je n'en aurais pas parlé à mes parents, car dans le pays d'où je viens – et d'où tu viens aussi un peu –, faire état de ses visions crée une charge lourde à porter. On y voit un don à développer et l'on vous interroge sur vos rêves chaque matin, sur vos présages. Je n'avais pas envie de cela, d'être la fille entre deux mondes, le porte-parole d'une dimension invisible qui passerait par moi pour entrer en contact avec d'autres dimensions. Je voulais vivre tout simplement, sans nul poids sur mes épaules. Mais ce n'est pas si facile de se délester !

Et puis, de toute façon, au moment où cela s'est passé, je n'aurais pu le dire à mes parents. Aucun des deux n'aurait pu entendre. Ils étaient partis trop loin, chacun dans sa dimension à lui ! Tu sauras après pourquoi et comment...

Tu dois te demander pourquoi je te parle de toutes ces choses étranges, mais tu comprendras au fur et à mesure, et tu verras que ce que nous fuyons consciemment finit toujours par nous rattraper, un jour ou l'autre. J'avais fui cette vision, mais d'autres choses sont venues, pénibles, bien plus pénibles encore.

C'est difficile, même à toi, la chair de ma chair, le sang de mon sang, de parler de ce passé qui me hante, parce que tu ne viens pas tout à fait du même monde que moi, et que dans ton monde, celui que je t'ai aidée à construire, il n'y a pas de place pour ce que tu appelles si facilement « l'irrationnel ». Dans ton monde, les rêves sont des rêves et les morts sont coupés des vivants. Point. Basta.

Dans le mien, qui est aussi celui de mes parents et de mon aïeule, les rêves sont des rêves mais peuvent être vus, aussi, comme des messages que les morts adressent aux vivants. Me croiras-tu si je te confie que ma grand-tante, Nina, a été guérie d'une terrible douleur à la hanche par la main de sa mère, qui l'a frottée, en songe, depuis l'au-delà ? Non, tu ne me croiras pas et tu partiras d'un éclat de rire puissant, tonitruant même, jusqu'à ce que tu perdes haleine, reprennes ton souffle et me dises gravement que je te déçois et que tu ne me pensais pas dotée d'un esprit si fantasque.

Peut-être, en lisant cette lettre, comprendras-tu mieux mon silence de toutes ces années, ce fossé qui s'est creusé entre le monde d'où je viens et celui où tu as grandi, entre ce qui fait partie de mon réel et qui peuple ton irrationnel. Comment recoller les deux bouts ? Te donner un peu de mon monde sans dénaturer le tien ?

Nous vivions dans la même maison, mangions, riions, pleurions ensemble, mais cette complicité qui a tissé nos liens ne m'empêchait pas parfois de te sentir loin, très loin de moi. Tu habites un monde qui n'est pas tout à fait le

mien et je n'ai pas voulu faire disparaître le mien pour laisser le tien occuper tout l'espace. Car je sais, au fond de moi, et tu t'en rendras compte, que des petits bouts de mon monde viendront, de toute façon, se greffer sur le tien.

Le monde d'où je viens n'est pas lisse comme il y paraît. Je dirais qu'il est rugueux, même si, dans les régions que je t'ai révélées de lui, tu n'as vu que le meilleur. Tu as eu parfois le sentiment que je ne te disais pas tout, que certaines choses enfouies étaient tues, mais tu n'as pas fouillé. Tu n'as jamais fouillé.

Te souviens-tu de la fois où celle que j'appelle Cousine Armande, un peu fâchée de ce que je n'avais pas pu téléphoner à temps pour la mort de son père, m'avait dit au restaurant : « Tu ne pourras pas tout le temps fuir » ? Tu m'avais interrogée à brûle-pourpoint : « Fuir quoi ? » Et je t'avais répondu que c'était sans importance. Une autre fois, à l'hôpital Cochin, à Paris, où nous étions allées voir, toi et moi, une autre de mes cousines, Marie-Alice, qui était gravement malade, tu avais été un peu bousculée par les propos de celle-ci à mon endroit : « Contacte la famille paternelle de ta mère. Même la rancœur a une fin ! » Là encore, tu m'avais questionnée et j'avais esquivé en te disant que les gens de mon pays montent tout en épingle. Tu n'avais pas poussé plus loin tes investigations.

Voilà tes deux uniques contacts avec ma famille ! C'était si peu et déjà tellement trop !

J'ai l'impression que tu as toujours eu l'intuition d'un au-delà de mon monde et que, plus ou moins consciemment, tu as cherché à t'en préserver. Tu n'as pas pu ne pas remarquer que je ne parlais jamais du père de ma mère, que jamais nous n'avons fait réellement allusion à cette branche, et que je suis mal à l'aise quand on évoque trop longtemps les généalogies. Tu es trop perspicace pour ne pas avoir saisi les silences, les toussotements de gêne, les conversations que je détournais, quand nous commencions à approcher de trop près l'histoire de ma famille. Tu n'en as rien voulu savoir, je pense, sentant sans doute qu'il y avait là un point dur, un copeau bien pointu, qui pourrait faire voler en éclats ta sérénité et ton bien-être.

Je t'en sais gré aujourd'hui, car tu m'as donné du temps : le temps de digérer tout cela moi-même ; celui aussi d'échafauder les façons dont je pourrais t'en parler, sans trop ébranler ton présent ni hypothéquer ton avenir.

Au moment d'entrer dans le vif du sujet, je frémis. Comme on dit, dans la langue de mon monde à moi, « j'en ai la chair de poule ». C'est dur, tu sais,

de remuer des choses qui font mal de partout, qui bousculent notre confort, entre cet appartement cossu que j'ai pris tant de soin à décorer pour qu'il ressemble le plus possible à ceux de tes amis, et toutes les activités culturelles que je nous ai ménagées, pour que tu aies vraiment la certitude d'être comme tout le monde, de te fondre dans la petite élite du haut.

Quel lien peux-tu bien établir entre cette existence aisée d'une professeure de lettres classiques, reconnue par ses pairs et soucieuse d'une vie sans histoire, et le magma qui a accompagné la naissance et l'existence de mes aïeux ?

Comment ai-je pu laisser ainsi passer le temps sans te révéler d'où tu venais, quelle était ta vraie histoire, et peut-être ton vrai lieu ? Est-il possible de se créer une vie hors de celle de ses ancêtres, de tout réinventer et de ne plus avoir de comptes à rendre, de dettes à régler, en dehors de celles que l'on a contractées soi-même ?

Ce que je veux te dire, ma fille, c'est que je suis partie loin de chez moi, pour tout effacer, tout réécrire sur une page blanche, te préparer un terrain vierge où tu pourrais évoluer sans qu'aucun miasme du passé ne te rattrape. C'était ça, mon projet, mon rêve. Mais j'ai vite compris que notre histoire personnelle imprègne notre ADN, à moins que ce ne soit l'inverse ; dans tous les cas, il y a une impossibilité de réinitialisation totale.

Certains soirs, je me réveille, j'allume la lumière de ma lampe de chevet et essaie de t'écrire mon histoire, non par peur de l'oublier, mais par souci de toi. C'est folie de croire que les milliers de kilomètres que l'on met entre soi et les autres, entre soi et son passé, suffiront à détruire la peur qui est logée dans nos ventres.

Georgina Charles-Adèle-Joseph, ton arrière-grand-mère, n'était pas femme à s'en laisser conter. C'est l'image que tout le monde a gardée d'elle. Et tant mieux ! Je pourrais te narrer des choses extraordinaires sur elle, te vanter sa manière très spéciale de natter ses cheveux en macarons épais, ou épiloguer sur sa cuisine inimitable, toujours agrémentée d'un grain de créativité, sur son humour si particulier.

Mais ce n'est pas ce dont je souhaite te parler. Tout ce que je viens d'évoquer, tu le connais plus ou moins, à travers des anecdotes que j'ai racontées et que ton père, plus prolix que moi, a souvent reprises à son compte, pour te faire rire. Mam Georgina – c'est ainsi que je l'appelais – priait beaucoup son Dieu, l'exhortant sans cesse : « Que ta volonté soit faite, selon la mienne ! » Combien de fois nous sommes partis, tous les quatre, dans des fous rires interminables, quand Patrice, ton père, reprenait cette petite phrase d'elle, si improbable dans votre monde de rationalité ! Ou encore quand il racontait, entre deux éclats de rire, comment Mam Georgina avait cru qu'une des belles-filles de sa voisine, originaire de Berlin, l'insultait dans la langue du pays de là-bas, alors que celle-ci était en train de parler germain !

C'étaient des souvenirs légers, tout en douceur, qui nous réunissaient dans une belle complicité d'après-midi du dimanche, lorsque, après un déjeuner copieux, nous nous agglutinions sur le canapé du salon, pour suivre une de ces séries sans surprise qui font passer le temps sans exiger de concentration particulière. J'avais alors l'impression que nous étions une famille comme n'importe laquelle de celles qui habitaient notre résidence sécurisée, une famille feutrée, sans histoire et toujours bien mise.

Ces souvenirs du pays d'enfance, irisés, j'avais aimé à les cultiver et à les partager avec ton père, qui finissait toujours par vous les resservir à sa sauce, au détour d'une histoire qu'il racontait et qui vous captivait. Pour vous, il a su me décrire, petite fille, chétive et maigrichonne, barbotant dans une rivière, perdue au fond d'un ravin, prenant ma douche avec des seaux d'eau froide, derrière la maison de Mam Georgina, ou dévorant des mangues juteuses qui me faisaient une moustache liquide que je n'ai sans doute jamais vue par moi-même, mais que mes cousins se plaisaient à évoquer pour se moquer. Il vous a aussi expliqué pourquoi je n'aimais pas

les lézards verts avec leur gros jabot jaune : Mam Georgina en trempait un dans mon bol de lait pour guérir mon asthme et je l'avais surprise un matin, accomplissant ce geste qu'elle me cachait soigneusement, un énorme anolilézard à la main ; de surprise, elle en avait lâché l'animal, qui avait fui en se tortillant et je m'étais mise à hurler, prenant mes jambes à mon cou, croyant qu'il me poursuivait pour me dévorer.

De la maison de Mam Georgina, où j'ai passé une bonne partie de mon enfance, je n'ai que des souvenirs heureux. Même l'eau glacée du tuyau jaune à six heures du soir, quand la nuit tombait et que nous faisons notre toilette vespérale avant de mettre nos chemises de nuit brodées, devenait chaude dans mon souvenir. La soupe verte du dîner, avec ses épinards et ses gombos qui ressemblaient justement à des anolis-lézards, chargée de viande ou de lard, était si savoureuse, si joliment présentée, avec des petites tomates que l'on dit « cerises » ici, mais que notre Mam appelait « tomadoses » ! Comment ne pas l'engloutir en silence jusqu'à la dernière cuillerée, avec du pain trempé dedans, aller se laver la bouche ensuite à l'eau du fût, avant de rentrer sous nos draps bien repassés, pour se couler dans un sommeil lourd et repu ?

Comment peut-on créer du bonheur avec autant de malheur dans les veines ? Comment croire que Mam Georgina, quand elle écosait ses pois d'angole ou qu'elle étendait son linge au soleil en fredonnant, ne souffrait pas en silence ?

La toute première fois où j'ai eu vent de ses malheurs, c'était lors d'une première communion, où je m'étais amusée comme une folle avec tous les enfants présents, jusqu'à ce qu'éclate l'incident. À cette époque de mon enfance, on ne fêtait guère les anniversaires ; en revanche, les mariages et les communions avaient grande importance. Marie-Alice, ma cousine, allait enfin recevoir le petit Jésus, et à cette occasion, sa mère avait tué le veau gras, ou plutôt le mouton. Les nappes blanches damassées avaient quitté les armoires et arboraient fièrement leurs plis, impeccablement droits. Les verres, drapés dans de jolies serviettes, étaient étincelants. Les femmes de la famille s'affairaient dans la petite cuisine, à l'extérieur de la maison, hachant finement des cives, des carottes, du giraumon, de la tomate, des concombres, du gruyère, du saucisson, réservant les uns pour le pâté en pot, les autres pour les amuse-gueules plantés sur des « bûchettes » en bois.

Nous, les enfants, dans nos belles robes amidonnées et nos chemises parfaitement repassées, nous jouions à la course-poursuite, à cache-cache, à la marelle, à sauter à la corde, inlassablement, jusqu'à épuisement.

Soudain, une dispute avait éclaté entre Mam Georgina et Edmée, une de ses cousines, à propos du meilleur cadeau à offrir à Marie-Alice, la communiant. Ma grand-mère estimait qu'il valait mieux, dans ces circonstances, donner une enveloppe avec un billet de cinquante francs, plutôt que d'offrir un énième coffret à bijoux, et ma grand-cousine, Edmée, qui avait déjà acheté ce coffret, ne l'entendait pas de cette oreille.

Nous, les enfants, nous avions peu à peu arrêté de jouer, pour nous rapprocher du lieu de l'esclandre, au carrefour de la véranda et de la petite allée qui menait à la cuisine. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Georgina : *Ou pa ka wè, ba'y lajan sé sa ou ni pou fè ?*

Edmée : *Ki sa ou ka di la-a ? Lè ou ka ba lajan, sé konsidiré ou pa té fè ayen. Moun-an ka pwan lagen-an é pa ka menm sonjé sa i fè épi'y. Mè lè ou ka pwan tan, pou chaché an bel ti bwet bijou, épi ou ka vlopé sa adan an bel ti papié kado, fout sa bel !*

Mon Anita, ces mots résonnent dans ma tête comme si c'était hier, et ils me viennent dans cette langue que je ne parle plus, mais qui a fait son nid dans ma tête comme un merle dans un manguier.

Dois-je te les traduire ou cette langue t'est-elle devenue familière, là où tu te trouves ?

— Tu ne vois pas que donner de l'argent, c'est mieux ? s'indignait Mam Georgina, avec dans la voix un accent de colère que je ne lui connaissais pas.

— Qu'est-ce que tu racontes là ? Quand tu donnes de l'argent pour une communion, c'est comme si tu avais donné du vent. La personne dépense et ne se rappelle même pas ce que tu lui as offert. Mais lorsque tu choisis un joli coffret, que tu enveloppes dans un beau papier cadeau, c'est tout autre chose, s'évertuait à expliquer Edmée, la cousine de Mam Georgina.

— Tchip ! avait lancé Mam Georgina pour signifier son exaspération

— Tchip toi-même ! avait rétorqué Edmée.

Et le ton avait continué à monter entre elles, de manière inexplicable, pour ce qui pouvait sembler une peccadille ; mais en réalité, le désaccord était bien plus profond entre les deux cousines. Il fallait pouvoir décoder ce qui se cachait derrière chaque mot, ce que naturellement je n'étais pas capable de faire, au tendre âge où j'étais. J'ai su bien plus tard que la mère d'Edmée avait jadis emprunté de l'argent à celle de Mam Georgina et qu'elle ne lui avait jamais rendu un centime de cette somme, prétextant que les coffrets à bijoux qu'elle avait offerts aux enfants de Georgina pour leur communion avaient en quelque sorte éteint sa dette. Mon arrière-grand-mère, qui ne voyait pas du tout les choses de cette façon, n'avait cessé de réclamer son

dû, en vain, et fâcherie s'en était suivie. Depuis, les deux familles s'étaient plus ou moins rabibochées, mais personne n'avait oublié cette histoire malheureuse qui avait valu au clan d'Edmée d'être taxé par celui de Georgina de « piéteur », c'est-à-dire de radin, ne voulant jamais régler quoi que ce soit en pièces sonnantes et trébuchantes, comme de vieux fanatiques du troc. De son côté, la famille de mon arrière-grand-mère faisait figure d'« usurière » qui ne peut rien donner et ne sait que prêter, « comme si on emportait quelque chose avec soi dans la tombe ! »

J'ai su aussi par la suite qu'Edmée avait aimé l'homme qui fut le géniteur de ma mère.

De fil en aiguille, la situation s'était dégradée ce jour-là, et à un moment que je n'oublierai pas, Edmée, en proie à une colère qu'elle s'efforçait de contenir en raison des circonstances, lâcha en direction de ma grand-mère, en baissant sensiblement le ton tout de même :

— Démon. Mère de démon-dorlis ! Tu oses me parler du Bon Dieu !

Je ne sais pourquoi, je ne sais comment, mais du haut de mes dix ans, je perçus le frisson qui parcourut la salle et jeta comme un froid, qu'aucune musique ne put réchauffer ensuite. J'avais regardé en direction de ma grand-mère, lorsque Edmée avait prononcé le mot « démon » (en réalité, elle avait dit « Diabliesse. Mère de dorlis », mais j'ai écrit « démon » pour toi, pour que tu comprennes) et je l'avais vue se figer, blêmir, comme sous l'effet d'un choc violent, d'une gifle qu'on reçoit et à laquelle on ne s'attendait pas.

J'entendis une autre cousine chuchoter à une autre :

— Edmée va trop loin ! Qu'est-ce qu'elle est allée sortir là ?

L'autre lui répondit :

— Oui, mais Georgina l'a bien cherché, aussi. Tu me cherches, tu me trouves, c'est moi qui te le dis !

— Mais non, s'obstina la cousine, elle n'aurait jamais dû dire ça ! En plus, dans une communion !

Je ne savais pas ce qu'était un démon ou une diablesse en vrai ; je n'avais vu des diables rouges que pendant le carnaval et je les avais trouvés plutôt attirants, car leurs miroirs qui scintillaient et leurs masques me fascinaient quelque peu. C'était peut-être une blague qu'Edmée avait faite à Mam Georgina ! Une simple blague que ma grand-mère, un peu fière, un peu vive, avait mal prise ! Toutefois, cette explication ne me convainquit qu'à moitié : pourquoi une blague aurait-elle provoqué un tel malaise dans l'assemblée ? Pourquoi ma grand-mère qui avait, en général, la langue bien pendue, m'avait-elle paru aussi pétrifiée, aussi livide ?

Je cherchais ma mère du regard sans la trouver nulle part ! Pourtant, elle était là quand l'altercation avait commencé, puisque je l'avais vue, essayant de calmer Mam Georgina, la suppliant de ne pas gâcher la fête de première communion de Marie-Alice. Je l'avais ensuite perdue de vue pour me concentrer sur la scène qui se déroulait sous mes yeux. Avait-elle entendu les propos d'Edmée ? Comment avait-elle réagi ? Est-ce qu'elle aussi, le sang s'était retiré de son visage ? Où était-elle ?

Je partis à sa recherche et la trouvai quelque temps après, dans la chambre de Marie-Alice, assise sur le petit lit, les yeux pleins de larmes et des sanglots dans la gorge. Je me précipitai vers elle pour savoir ce qui se passait. Elle me dit, avec un sourire forcé, qu'elle détestait les disputes et que cela la faisait toujours pleurer. Pleurer, oui, me dis-je, je comprends, mais sangloter, c'est quand même exagéré ! Mais je me tus pour ne pas ajouter à sa peine.

Les choses en restèrent là et personne ne reparla de cette histoire de démon-dorlis. Je n'ai jamais pu oublier cette impression confuse d'indicible malaise, de frisson général, comme s'il avait semblé possible, aux yeux de toutes les personnes présentes, que cela pût être vrai que Mam Georgina fût un démon elle-même ou la mère d'un démon. Depuis ce jour-là, les mots « diablesse », « diable », « démon », « dorlis », sont devenus tabous pour moi. Je ne les dis pas et fuis de suite si quelqu'un s'avise de les prononcer devant moi.

C'est pourquoi, ma chérie, le samedi où tu avais lancé, certes pour plaisanter, que ton frère était le fils du Diable, parce qu'il avait mis du piment dans le ketchup que tu avais goûté, te brûlant la langue, je t'avais très sévèrement grondée, en hurlant presque sur toi, comme si tu avais dit le plus gros mot de la terre. Tu m'avais regardée, abasourdie, avant de fondre en larmes. Je n'avais même pas pu te prendre dans mes bras. Ce simple mot que tu avais proféré m'avait d'emblée replongée dans ce monde qui n'a cessé de m'envelopper de son ombre.

Pour toi, les mots « diable » ou « démon » n'auront jamais la même signification, et même quand tu sauras tout, tu ne pourras les rayer de ton vocabulaire comme moi je l'ai fait quand, enfin, on m'a révélé toute l'histoire. Tu comprends désormais pourquoi je t'ai affirmé, maintes et maintes fois, que les mots ne résonnent pas pour tout le monde de la même façon. La première communion de Marie-Alice évoque à mes yeux les signes avant-coureurs du paradis perdu, comme un grain de sable minuscule qui ne peut tout enrayer, mais assez gros pour éveiller en moi les ferments d'une peur tapie au fond de mes entrailles.

Dans les jours qui ont suivi la communion de Marie-Alice, tout a paru se remettre en place. Je n'ai pas osé revenir sur le sujet avec ma mère, et encore moins avec ma grand-mère. À l'époque où j'ai grandi, et dans le monde qui était alors le mien, les enfants n'étaient pas autorisés à prendre part aux problèmes ni aux conversations des grandes personnes. Tu as dû remarquer que je sursaute toujours un peu quand vous vous mêlez, ton petit frère et toi, des discussions que ton père et moi pouvons avoir, allant même parfois jusqu'à nous contredire ouvertement. Pour vous, tout vous concerne et il n'existe aucune frontière entre le monde des enfants et celui des adultes.

Dans le monde d'où je viens, la langue que nous parlions faisait bien la différence entre les « petites personnes » (*timanmay*, *timoun*) que sont les enfants, à qui on donne des ordres, des conseils et quelquefois des coups de ceinture, et les « grandes personnes » (*granmoun*), qui forment une communauté à part, destinée à régner sans partage sur celle des « petites personnes ». Il n'était pas envisageable, pour une « petite personne » comme moi, de contester une décision, de commenter une opinion, de discuter un ordre qui m'aurait été donné par une « grande personne ». C'était non seulement une transgression impensable, aux yeux de mes parents – et sans doute aux miens aussi –, mais en imaginant que je l'eusse commise, j'aurais déclenché illico les foudres de toute la communauté des « grandes personnes », qui auraient exigé de mes géniteurs un châtement exemplaire, à la hauteur de ma faute.

Si tu veux, on reparlera de tout ça quand tu reviendras nous voir, quand tu auras du temps devant toi. Pour l'instant, ce qui m'importe, c'est que tu comprennes combien il m'est difficile de te raconter un certain nombre de choses, sans te donner dans le même temps un aperçu du monde d'où je viens. Je dis bien un « aperçu », parce que je ne pourrai guère aller plus loin sans me perdre dans les méandres d'une mémoire circulaire, butée et récalcitrante. Je sais bien que, si tu étais en face de moi, ma fille, mon petit bout'chou, tu m'aurais déjà demandé, en m'interrompant même, pourquoi je n'ai pas immédiatement interrogé ma mère sur l'incident de la communion entre Mam Georgina et Marie-Alice. C'est pourquoi je tente de t'expliquer que les relations qui existaient entre la « petite personne » que

j'étais et la « grande personne » qu'était ma mère ne me permettaient pas d'envisager un tel questionnement. J'ai plutôt tenté de glaner des informations à droite et à gauche ; mais là encore, je me suis heurtée au silence obstiné des « grandes personnes », qui m'envoyaient balader, me recommandant d'aller jouer à la poupée ou à la corde à sauter.

J'avais des cousines de mon âge, et aussi certaines un peu plus âgées, mais c'était compliqué de parler de ces choses avec elles. Elles semblaient si repliées sur elles-mêmes ! J'étais sûre que si j'abordais le sujet, elles se précipiteraient auprès de leurs parents pour me « vendre ». Une seule parmi elles me semblait cependant digne de foi et d'intérêt. C'était Armande. Je lui ai demandé de me dire ce qu'elle savait. Je ne sais pourquoi, mais je savais qu'elle savait.

Armande avait quinze ans quand j'en avais douze. Enfant de la cousine de ma mère, elle avait été élevée par sa grand-tante, parce que sa mère était morte quand elle avait cinq ans, d'une chute d'un arbre à pain. Elle était discrète et réservée, et dotée d'un vif sens de l'observation. Elle avait ainsi tout observé, le jour de la communion, et quand nous nous étions retrouvées, quelques semaines plus tard, à l'occasion d'une veillée, elle m'avait chuchoté à l'oreille « j'ai besoin de te parler ».

Je vais faire mon possible, Anita, ma chère fille, pour te raconter en détail l'échange qui a eu lieu entre Armande et moi. Nous étions assises sur la balançoire du manguier quand Armande commença à parler.

— Il y a des choses que je peux te dire, mais qui te feront de la peine. Personne ne devra savoir que je te les ai dites, sinon c'est moi qui aurai des problèmes avec Tante Sidonie. Promets.

Je promis en jurant « croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer ».

Armande poursuivit :

— L'histoire de notre famille n'est pas simple. Toi, tu crois que ma mère est tombée d'un arbre à pain, mais d'autres grandes personnes disent qu'elle a été tuée par la femme de l'homme marié qui venait la visiter la nuit, et qui est mon père, si j'ai bien compris. On dit que cette femme l'a envoyée, par vengeance, se tuer du haut de cet arbre. Sans doute y a-t-il une histoire de maléfices là-dessous. Ne m'en demande pas plus. Crois-le ou non. La seule chose qui est sûre, pour moi, c'est que ma mère est morte et que je ne la connaîtrai jamais.

L'angoisse commença à m'étreindre. Qu'allait-elle bien pouvoir me révéler ensuite sur ma grand-mère, et peut-être sur ma mère ?

— Tu dois te demander, continua-t-elle, comment je sais tout ça. Je vis seule avec ma grand-tante Sidonie, qui reçoit beaucoup de visites car elle connaît les plantes et chacun a toujours quelque chose à lui demander pour guérir un bobo, une mauvaise fièvre ou des rhumatismes. Tante Sidonie reçoit dans le salon, et la chambre où je dors est juste à côté. Elle me demande de me coucher à vingt heures chaque soir, alors que je ne suis pas fatiguée. Je pense qu'elle agit ainsi pour être plus tranquille, et certaine que je n'entende rien d'indiscret. Mais moi, je ne dors pas. Je dors très peu car je pense tout le temps à ce que j'aurais pu faire avec ma maman si elle n'était pas morte. J'essaie aussi d'imaginer l'homme qui est mon papa. Tout ça pour te dire que j'entends tout, beaucoup de choses.

Un soir, ta grand-mère Georgina est venue rendre visite à Tante Sidonie. Il y a au moins cinq ou six ans de cela. Elle voulait une plante pour soigner une douleur qu'elle avait dans le ventre et qui ne passait pas. Mais Tante Sidonie a tout de suite compris qu'elle était venue pour autre chose, et surtout pour parler. Ta grand-mère Georgina s'exprimait tout doucement, comme si elle se doutait que quelqu'un écoutait, ou comme si elle avait peur que les esprits de la nuit ne s'emparent de ce qu'elle disait. Je n'ai pas bien entendu ce qu'elle a murmuré au tout début à ma grand-tante. Ce que je peux t'affirmer, c'est que je l'ai entendue demander à Tante Sidonie si elle, Georgina, irait en enfer à cause de ce qui s'était passé quand elle avait seize ans. Et elle s'est mise à raconter des choses que je n'ai pas bien comprises : je sais qu'elle a parlé de sa mère, de ta mère aussi. Elle a encore baissé la voix et je n'ai plus rien discerné, mais ensuite, Tante Sidonie lui a demandé si elle avait dit tout ça à sa maman. Alors, ta grand-mère Georgina a commencé à pleurer, en disant que oui, et que sa maman lui avait fait promettre de ne rien dire à personne ; elle allait arranger les choses et elle l'enverrait vivre chez l'une de ses cousines, à la campagne, jusqu'à ce que tout rentre dans l'ordre. C'est alors que ta grand-mère a dû soulever sa robe et qu'elle a montré une cicatrice qu'elle avait sur le ventre, et qui lui faisait de plus en plus mal, comme si le bobo était encore à vif. Je sais que Tante Sidonie, que rien n'impressionne pourtant, a poussé un cri, disant « Mon Dieu, mon Dieu ! » Après, plus rien.

Tante Sidonie a dû lui donner des feuilles pour préparer une tisane à boire tous les jours pendant un mois, puis encore d'autres feuilles. Ta grand-mère Georgina l'a remerciée chaleureusement, lui a sans doute glissé un billet et est partie sans bruit.

Le lendemain, quand je me suis réveillée, je sais que Tante Sidonie a regardé mes seins et mes hanches comme si elle ne les avait jamais vus

avant, secouant la tête d'un air triste.

C'était cela le contenu de l'échange entre Armande et moi : plus de questions que de réponses, certes, mais au moins la certitude que ma grand-mère Georgina avait un secret que certains connaissaient et qui ne semblait pas très joli à entendre. Quels liens y avait-il entre ce secret et le fait que Tante Edmée l'ait traitée de mère de démon ou de dorlis ?

Anita, je sais que le mot « démon » t'est plutôt sympathique et familier. Tu n'as pas peur des démons ; tu lis tout le temps des livres sur eux. Et aussi sur les sorciers, nouvelle tendance. Tu as dévoré tous les *Harry Potter*. Tu as englouti tous les livres de la série « À la croisée des mondes », tu sais, celle où chaque être possède un démon qui ne le lâche jamais. Tu aimes aussi les histoires de vampires. Tu en ris, même.

Je risque donc à tout instant d'être ridicule à tes yeux. Mais tu dois comprendre, une fois pour toutes, que les démons que tu côtoies au cinéma et dans les bibliothèques n'ont rien à voir avec ceux du monde de mon enfance. Dans la langue de mon monde, on ne disait pas « démon » d'ailleurs, mais plutôt « esprit », « diablesse », « dorlis », « soucougnan ». J'ai grandi avec eux, dans la peur d'eux. Il fallait toujours faire attention aux esprits qui pouvaient se cacher dans n'importe quel animal pour te faire du mal. Les hommes devaient se méfier de la diablesse qui avait un pied fourchu qu'elle savait bien cacher, quand elle venait au bal les tenter, le samedi soir. Les jeunes filles vierges devaient craindre les dorlis qui entraient dans leur chambre la nuit pour les violer jusqu'au petit matin. Quant aux soucougnans, ces boules de feu volantes, ils étaient redoutables et personne ne savait, le jour, qui pouvait devenir soucougnan la nuit, suspendant sa peau humaine derrière une porte et en revêtant une autre qui lui permettait de voler et d'accomplir ce qu'il avait à accomplir, pendant que les humains « normaux » dormaient.

Comment peut-on vivre et grandir normalement avec toutes ces créatures dans la tête ? Dans les parages ? Et pour moi, ce n'étaient pas des êtres imaginaires, mais des créatures de notre réalité, qu'on pouvait croiser à n'importe quel moment et qui pouvaient même faire irruption dans votre chambre la nuit, comme ça, sans crier gare.

Oui, je sais que tu ouvriras de grands yeux en lisant cela, que tu te demanderas si je te raconte des fadaises, si je réinvente un monde qui n'a jamais existé et que de toute façon tu peines à imaginer, tant il est différent de celui dans lequel j'ai choisi de te faire évoluer. Entends bien que ce monde n'est pas farfelu. Il n'est pas le fruit des divagations de cerveaux

malades ou torturés. Ce monde est le mien. Celui dans lequel j'ai grandi et qui continue de m'habiter.

Dans ton univers à toi, les démons n'existent que dans l'imagination des auteurs qui les ont créés. On ne risque pas de les rencontrer dans nos maisons ni dans notre vraie vie. Tu es certaine de savoir faire la part des choses et de pouvoir distinguer le monde réel du monde imaginaire. Pour toi, donc, les démons n'existent pas, tout simplement. Si quelqu'un te traitait, un jour, comme cela fut le cas pour ma grand-mère Georgina, de mère de démon ou de dorlis, ce ne pourrait être à tes yeux que métaphorique – comme lorsqu'on dit à une femme « tu es une déesse », pour lui dire qu'elle est belle.

Nous sommes bien d'accord sur tes croyances et tes certitudes, et tu as sans doute toujours cru qu'il en allait de même pour moi. Comment est-ce que j'aurais pu te dire, sans perdre tout crédit à tes yeux que, férue d'antiquité et de savoirs européens classiques, je crois aux démons, aux esprits, aux dorlis ou incubes et autres soucougnans (autant de mots que je n'ai jamais prononcés devant toi), qui font partie de ma réalité, de mon histoire... mais aussi de la tienne ?

C'est pourquoi te l'écrire plutôt que te le dire de vive voix reste pour moi une solution de repli préférable. Pour ne pas avoir à t'affronter, ni à subir tes grands éclats de rire moqueurs, et encore moins tes questions implacables. « As-tu déjà rencontré un soucougnan, maman ? Et un dorlis ? Quelqu'un les a-t-il pris en photo ? À quoi ressemblent-ils ? » Que pourrais-je bien te répondre, si ce n'est que les choses que l'on n'a pas vues ou que l'on ne voit pas ne sont pas pour autant inexistantes ? Mais je t'imagine sans peine, secouant la tête, et me lançant : « Maman, donne-moi une bonne raison de te croire, sinon je ne te croirai pas. »

Si je peux envisager ainsi tes réactions spontanées, c'est que dans la langue de ton monde, celle que ton père et moi avons patiemment remodelée pour que tu puisses y prononcer sereinement tes premiers mots, les « petites personnes » sont des « enfants » et les « grandes personnes » sont des « adultes ». Et dans ce monde, on négocie tout, on contredit tout, on débat de tout, pied à pied, presque sans limite. Toujours un « pourquoi » sur le bout de tes lèvres, une moue de scepticisme.

Dans le monde où j'ai grandi, notre préoccupation était de ne pas provoquer les foudres des « grandes personnes », de nous tenir à carreau pour ne pas réveiller les démons. Je t'imagine me rétorquant : « Alors, dans ton monde, éduquer, c'était dresser ? » Je pourrais te répliquer : « Parce que

pour toi, dialoguer et négocier sans cesse, sans jamais rien imposer, c'est cela, éduquer ? »

Je ne mènerai pas cette discussion âpre avec toi, non par capitulation, mais par manque de temps. Je ne saurais te répondre si je ne t'ai, au préalable, fait pénétrer les arcanes de mon univers. Il me faut d'abord t'amener à en explorer les opacités, à en inventorier les lois, chose que moi-même je ne me suis jamais autorisée à faire, parce que dans ce monde d'où je viens, on m'a appris que tout ce qui est, est. Qu'un ordre est un ordre. Qu'une vérité est une vérité. Qu'un dogme est un dogme. Quand on me disait « ne fais pas ! », je ne faisais pas, et si je faisais, je savais ce qui m'attendait (une gifle, la fessée). Il ne me serait pas venu à l'idée de protester ou de négocier, comme ton frère et toi le faites sans arrêt avec nous. Pour vous, rien n'est acquis ; tout est toujours renégociable. C'est spontané, ça jaillit de vos entrailles, ce « pourquoi » qui ne franchissait pas nos lèvres ni ne tenaillait nos pensées.

La fracture entre ton monde et le mien, entre ta langue et la mienne, se situe sans doute dans cet entre-deux.

J'ai interrompu quelques semaines la rédaction de ma lettre à Anita, ma chère fille, pour remettre de l'ordre dans mes idées et réfléchir à la manière dont je pourrais poursuivre. Il n'est pas évident pour moi de lui écrire tout cela. Je n'ai pas parlé de cette lettre à Patrice, ce qui m'oblige à écrire quand il n'est pas là... Je n'étais pas sûre qu'il m'approuve dans cette démarche que je sais pourtant nécessaire.

Cela fait maintenant un mois et demi qu'Anita est partie, vers ce pays que je trouve dangereux mais qu'elle a l'air d'apprécier. Chaque jour, elle nous envoie des messages par WhatsApp, et aussi des photos pour nous faire partager sa nouvelle vie. On s'appelle une fois par semaine. Nous essayons de trouver un nouvel équilibre à quatre, à distance. Nous tentons aussi de négocier à trois, avec Karl, une routine, un train-train, mais il est indéniable qu'elle nous manque. C'était elle qui mettait le couvert, choisissait les séries que nous nous propositions de regarder à quatre, saison après saison. Personne n'avait le droit de visionner un épisode si l'un de nous manquait à ce rendez-vous d'après-dîner, de *sobremesa*. C'était encore elle qui définissait l'itinéraire de nos escapades du week-end, programmait nos expositions et nous bordait le soir, son père et moi, selon un rituel imposé par lui.

Je ne sais si elle a choisi de vivre dans un pays si lointain pour s'obliger à grandir, pour nous fuir ou tout simplement pour le dépaysement. Son frère, Karl, voudrait lui rendre visite lors de ses vacances de Pâques ; son père et moi réservons notre réponse pour le moment, car je ne suis pas sûre que nous ayons envie d'avoir deux enfants en même temps dans un endroit si peu rassurant.

Le jour où Anita nous a annoncé qu'elle avait été retenue pour une année au service des plus démunis dans ce pays, nous avons cru à une blague. Elle ne nous avait pas informés de ses démarches. Nous pensions qu'elle se sentait bien avec nous, dans cette semi-indépendance qui était la sienne et qui lui permettait de jouir des avantages d'une vie de famille, avec l'entière liberté de voir ses amis et de passer du temps avec son petit copain. Le choc a été rude quand nous avons compris qu'elle ne plaisantait pas et qu'elle partirait pour de vrai une année entière. D'abord, nous n'étions pas préparés. Ensuite, c'était un pays que nous trouvions dangereux (à plusieurs

titres). Enfin, à nos yeux, du haut de ses vingt et un ans, Anita n'était encore qu'une enfant.

L'ONG où elle doit officier est assez connue. Je ne sais pas comment cette jeune fille, si menue, si frêle, a pu retenir l'attention des recruteurs pour l'emporter sur près de deux cents candidats. Quand j'y repense, je me dis que, sous ses allures fragiles, elle dégage une impression de détermination et de force. Elle n'a pas connu de grands malheurs et a donc une foi absolue en la vie, dans le bien, sans être candide pour autant. Ils ont dû sentir qu'elle irait là-bas dans le seul objectif d'assister et d'accompagner les victimes sans défense. Ils ont dû percevoir son envie d'être utile, de se défaire de son confort de post-adolescente pour entrer de plain-pied dans la vraie vie – non pas celle que nous pensions lui avoir aménagée, entre grande école et vacances de rêve, mais celle précaire et vulnérable de ceux qui n'ont jamais rien eu ou qui ont tout perdu.

Notre interrogation sourde, à son père et à moi, fut toujours celle-ci : qu'est-ce qui peut pousser une fille de vingt et un ans à mettre en péril sa vie pour aider des inconnus, alors qu'elle pourrait trouver un emploi sûr et bien payé, s'installer avec son petit copain et commencer une existence heureuse ?

Nous lui avons demandé, bien sûr, mais elle a esquivé notre question, se contentant de nous répondre que c'était tout à fait banal de nos jours, qu'il ne s'agissait rien moins que d'une année de césure, une manière de valoriser son CV à l'international. Mais sous le ton badin qu'elle a pris pour nous répondre, nous avons perçu une raison plus profonde : comme un besoin de se mettre en danger, de nous mettre en danger, d'hypothéquer sa vie trop réglée, de bousculer notre confort, afin d'être certaine d'exister pour les autres, pas seulement pour elle-même.

Je m'étais alors demandé si notre peur intestinale n'était pas en train de la rattraper et si, pour conjurer cette peur dont elle ne savait sans doute encore rien, elle n'avait pas pris le parti de la défier en se mettant volontairement en situation de vulnérabilité.

J'ai entrepris des recherches sur ce pays où elle doit passer cette interminable année, sur l'ONG, sur les jeunes qui partent effectuer des missions humanitaires. Enfin... je ne dis pas vraiment toute la vérité. Je connaissais déjà ce pays. Je savais que les gens y sont très pieux, qu'ils croient à la vie après la mort et vouent un culte particulier à leurs défunts. J'ai lu cependant des choses nouvelles : que, pour les habitants, il y a un mort qui se tient debout derrière chaque vivant, et que les morts peuvent

revenir à la vie sous diverses formes. J'ai été soulagée de savoir que nombre de volontaires comme ma fille ne tenaient pas le coup et demandaient leur rapatriement bien avant la fin de la première année : ils ne supportaient pas la misère, la violence permanente, la résignation des habitants, et encore moins l'image que toute cette désespérance humaine leur renvoyait de leur existence cossue. Ils ne comprenaient pas ce mélange de pauvreté matérielle et de fécondité spirituelle, d'espérance et de fatalité, de raison et d'irrationnel. Ils avaient l'impression de nager en pleine folie et de voir toutes leurs certitudes s'effondrer une à une.

Tout ce que je pouvais dénicher comme documents sur ce pays mettait en parallèle le dénuement presque absolu de la majeure partie de la population et une forme d'énergie spirituelle issue de ses croyances, teintées de monothéisme et de polythéisme. Un article avait captivé mon attention : on y racontait que les « missionnaires » de l'humanitaire qui se rendaient là-bas n'y faisaient pas long feu, parce qu'ils avaient peur d'être transformés en morts-vivants. On pouvait y lire aussi que les cimetières étaient de vrais lieux de vie et que, pour les habitants des classes populaires, si l'on pouvait rater sa vie, on ne devait pas manquer sa mort.

Pourquoi était-ce ce pays qu'Anita avait choisi, alors qu'il était aux antipodes de la patiente rationalité que j'avais cherché à lui inculquer ? Pourquoi se rapprochait-elle tant des terres que j'avais moi-même fuies, avec alors pour seul objectif de mettre un maximum de distance entre moi et les lieux de mon enfance ? Pourquoi fuyait-elle cette métropole où je vivais depuis trente ans, et où elle et Karl étaient nés et avaient grandi ? Avait-elle répondu à un appel impérieux ? Était-elle sensible, comme moi, à ces dimensions parallèles qui se frôlent parfois, et avait-elle pressenti qu'une partie de son destin se jouait dans cette autre région du monde ?

Je ne pouvais croire que ce choix relevait du pur hasard, et ses cachotteries sur ce projet me confortaient. Si elle avait aussi postulé à d'autres missions, comme elle le prétendait, pourquoi ne m'en avait-elle pas parlé ? Non ! Elle m'avait dissimulé ses intentions parce qu'elle savait très bien que ce pays où elle avait choisi de passer une année n'était qu'à deux heures d'avion de celui où j'avais grandi. Elle ne pouvait qu'avoir ourdi son plan en toute connaissance de cause. Son père et moi l'aurions sans doute découragée, et ce détail d'importance, elle ne pouvait l'ignorer quand l'idée avait germé dans son esprit. Elle avait donc préféré agir en silence, dans notre dos, pour ne pas se retrouver prise entre ses désirs et notre veto.

Comment ne pas penser que ce que l'on fuit le plus obstinément se remet en travers de notre route ?

J'avais mené toutes ces investigations après le départ d'Anita et l'angoisse s'était emparée de moi, avec l'impression que le destin me jouait un mauvais tour, me rattrapant. Une question, toujours la même, m'obsédait : Anita avait-elle choisi fortuitement cette destination ou était-ce la destination qui l'avait choisie ? Savait-elle quelque chose de mon passé, de notre histoire familiale ?

Je n'osais en parler à Patrice qui avait déjà un mal fou à surmonter sa peine. Il était comme un lion en cage dans l'appartement, restant debout dans l'embrasure de la porte de la chambre d'Anita, à regarder ses peluches, parfaitement disposées entre ses deux oreillers. À quoi pensait-il ? Au temps qui nous avait filé entre les doigts ? Aux jours heureux que nous avons vécus avec elle et notre fils ?

Un jour, où nous étions seuls à la maison, il s'assit tout près de moi sur le canapé et me glissa à l'oreille : « Tu crois qu'elle a choisi ce pays par hasard, toi ? » À mon regard anxieux, il comprit que j'étais agitée par les mêmes tourments. Nous n'en dûmes pas davantage, chacun restant plongé dans ses pensées, en une sorte de dialogue muet.

Patrice et moi fîmes l'amour, ce soir-là. Lentement, langoureusement, comme si chacun de nos gestes devait effacer les appréhensions que nous sentions monter et contre lesquelles nous ne trouvions aucun remède efficace. Ce corps-à-corps qui nous rivait l'un à l'autre était aussi une lutte contre ces vieux démons qui avaient entrepris de nous posséder à nouveau.

C'est le lendemain de cette nuit d'amour que j'ai décidé d'écrire ma longue lettre à Anita. Si elle savait quoi que ce soit, elle verrait que, de toute évidence, j'avais compris mon erreur et étais déterminée à la réparer, en mettant fin à ce silence de toujours. Je me devais de lui parler sans tarder de cette histoire familiale qui était aussi la sienne. Et puis, si au contraire elle ne savait rien, les informations que je lui apporterais l'aideraient au moins à s'interroger de manière plus lucide sur le choix qu'elle avait effectué, en se décidant pour *ce pays-là* plutôt qu'un autre.

Plus le temps avait passé, plus je m'étais rendue compte que je n'avais pas seulement un lourd secret à lui révéler, mais une autre facette de mon existence ou plutôt de son existence à lui présenter. Une facette que ne soupçonnait aucune de ses amies, aucun de ses professeurs, aucun de ses petits copains. Pourtant, cette facette lui appartenait en propre et pourrait tôt ou tard venir se superposer à l'autre, sans prévenir, sans crier gare.

Les migrants des pays vaincus sont schizophrènes. Pour se fondre dans le pays d'accueil, ils dissimulent une part essentielle de ce qu'ils sont et de ce qu'ils transportent dans leurs bagages. Ils camouflent parfois jusqu'à la phonétique de leur nom. Ils ont un versant face lorsqu'ils se présentent devant les habitants du pays d'adoption et un versant pile qu'ils montrent uniquement quand ils sont chez eux, en sécurité, dans leur famille, avec les leurs.

Le problème c'est que moi, par dégoût, par peur, j'avais jeté aux orties le versant pile. Je m'étais évertuée à devenir seulement un versant face et à élever mes enfants dans l'idée que les versants pile et face se correspondent, comme chez les non-migrants, oublieuse de ma migration. Patrice ne m'avait pas suivie là-dessus, essayant, au contraire, de maintenir vivant son versant pile, afin de ne pas creuser l'écart entre les deux versants constitutifs de son être.

Quand le vent a commencé à souffler sur notre famille, avec le départ d'Anita, précisément dans *ce pays-là*, j'ai compris qu'il était temps de faire remonter à la surface mon versant pile, avec l'espoir que c'était encore possible et qu'il n'était pas trop tard.

L'idée de rédiger cette lettre participe de cette volonté de le ressusciter. Néanmoins, la décision de parler à Anita, sous une forme ou une autre, mûrissait déjà dans mon esprit depuis plusieurs mois.

Comment dire ?

Il arrive un moment où on n'a plus envie de mentir, de se cacher des siens et des autres. La fuite en avant n'est jamais qu'une solution transitoire. Elle ne résout rien. Cette vie douillette, à quatre, que je m'étais aménagée avec Patrice et nos enfants, avait la saveur des meilleurs moments – ceux dont on souhaite qu'ils ne se terminent jamais. Dans le même temps, je ne pouvais ignorer que, tôt ou tard, l'édifice s'écroulerait, que je devrais rendre des comptes à mes enfants ; et aussi à cette famille du monde de l'enfance que j'avais brutalement abandonnée, depuis trente ans déjà. Ma cousine Marie-Alice, avec qui j'avais maintenu des relations épisodiques, m'avait prévenue à l'hôpital Cochin : « Tu ne pourras pas tout le temps fuir ! » Quand j'appelais la famille, au pays d'enfance, au moment des fêtes de fin d'année, tout le monde s'inquiétait de moi, de nous, me demandait des nouvelles des enfants. Comme si de rien n'était, comme si les liens du sang qui nous unissaient étaient indéfectibles, au point de surmonter toutes les séparations et toutes les trahisons.

Et Dieu seul sait si je les avais trahis, m'inventant pour mes collègues d'ici une vie de petite fille ayant grandi dans un village de montagne, avec

des parents désormais décédés. Pas la moindre allusion au pays de l'enfance, avec ses mornes parsemés de maisons colorées aux vérandas accueillantes, ses plages brûlantes vers six heures du soir, quand le soleil flamboie dans son déclin quotidien, ses repas copieux de racines, de viande de porc et de pois d'angole, arrosés de ti-punch et de délicieux jus de fruits maison. J'avais tout gommé pour des souvenirs inventés de batailles de neige, de chalets en bois, de luge, de soupe à l'oignon et de vin chaud à la cannelle.

Je pensais que d'avoir une enfance commune avec *ces autres* accélérerait la fusion de mes versants pile et face, ferait de moi l'une des leurs, m'éviterait de répondre aux questions du lieu d'origine. Comme je me trompais ! Et comme ces mensonges patiemment appris et répétés m'ont empoisonné l'existence ! Patrice n'a jamais marché dans mes combines, se contentant d'un silence obstiné face à mes collègues, lorsqu'eux et moi évoquions nos prétendus souvenirs d'enfance. Il n'a jamais approuvé ce qu'il appelle mon « reniement », mais mon désarroi était si grand, si profond qu'il n'a eu d'autre choix que de m'accompagner, avec ses réticences, dans ce qu'il imaginait être mon chemin de guérison.

Avec les enfants, la situation était plus compliquée encore. J'avais fait une sorte de patchwork de mes deux enfances, entre mon prétendu vécu montagnard et mes toutes premières années dans le pays de là-bas, dans un flou qui n'avait pas semblé les troubler plus que de raison. J'évitais de rencontrer mes collègues en leur présence, ce qui eut pour conséquence de me priver d'amitiés qui auraient pu être sincères. Quand on bâtit sa vie sur le mensonge, on édifie sa propre prison.

Patrice, par-delà sa résistance, était mon complice. Il connaissait mon histoire et les ravages qu'elle avait provoqués en moi. Son indulgence à mon endroit était totale. Il se disait que si le mensonge avait une vertu thérapeutique, alors je serais guérie tant j'en avais proféré. Il n'ignorait pas – mais ça, je l'ai su bien plus tard – que la note serait salée et que nos enfants ne nous pardonneraient sans doute jamais d'avoir tronqué leurs origines, de leur avoir édifié un paradis en carton, les installant dans une vie qui n'était pas exactement la leur.

Je n'avais pas vraiment conscience de ma schizophrénie de migrante, ni des dégâts qu'elle allait entraîner. Je croyais possible de se choisir *ex nihilo* un lieu et une histoire et de les transmettre tels quels à ses enfants. Je ne savais pas que notre peau n'est pas une simple enveloppe charnelle, mais qu'elle porte l'empreinte indélébile de nos ancêtres.

Ma chère Anita,

J'ai mis un peu de temps avant de reprendre la rédaction de ma lettre. J'avais beaucoup de travail ; le temps était froid et ne m'incitait guère à une activité aussi prenante ; et puis, surtout, ton père, qui avait posé des congés, était souvent à la maison et je ne me suis toujours pas résolue à lui faire des confidences sur cette lettre que j'ai décidé de t'adresser.

Je renoue avec le fil de mon récit, comme si je ne l'avais pas interrompu.

Depuis les révélations de ma cousine Armande, le soir, sur la balançoire du jardin, je regardais Grand-Mère Georgina d'une autre façon ; je scrutais ses gestes, la moindre expression de son visage, en quête d'indices qui pourraient me permettre de reconstituer ce qui s'était passé cette nuit-là, quand elle avait seize ans. Elle n'arrêtait pas de m'apostropher, me demandant si j'avais perdu la tête à la dévisager ainsi. En ce temps-là, les enfants n'avaient pas le droit de regarder les grandes personnes dans les yeux. Il fallait baisser la tête en signe de respect. Si je la fixais ainsi, c'est que, par-dessus tout, je voulais voir sa cicatrice, pour me faire une idée de ce qui avait bien pu la provoquer, mais je savais que c'était presque sans espoir. Grand-Mère Georgina se levait aux aurores, faisait sa toilette avant cinq heures du matin, quand je dormais encore. Elle enfilait sa blouse, sirotait son eau de café et faisait ses prières. Aucune chance pour moi d'apercevoir un peu de sa peau, et encore moins un bout de la cicatrice qui aurait pu me fournir un début de piste. Impossible pour moi de l'interroger directement. J'avais bien tenté de lui demander de me parler de sa maman (mon arrière-grand-mère) pour la ramener vers son passé et lui soutirer quelques informations, mais elle s'était contentée de me répondre : « C'était une sainte femme ! Elle n'a pas eu de chance seulement ! Paix à son âme ! » De manière faussement naïve, j'avais pris la balle au bond en lui demandant pourquoi Mam Gertrude n'avait pas eu de chance, mais elle avait hoché la tête, le regard ailleurs, sans répondre. Insister davantage eût relevé de l'insolence. Je m'étais donc tue, feignant de respecter son silence, mais rageant intérieurement.

Je n'avais guère eu plus de succès du côté de ma mère qui était une femme taciturne, peu encline aux confidences et aux bavardages. On eût dit,

à la voir ainsi, qu'elle portait un fardeau, et même si son visage s'illuminait quand de rares éclairs de bonheur traversaient sa vie, elle était souvent grave. Mon père était son rocher, sa bouée. Quoi qu'il en soit, j'avais décidé d'être un peu plus directe avec ma mère, car elle m'impressionnait moins que Mam Georgina. Nous avions parfois une intimité de mère à fille qui me laissait espérer qu'elle pourrait baisser sa garde et me livrer quelques bribes indiscrettes.

— C'était qui ton papa, maman ? lui demandai-je un jour que nous écossons, toutes les deux, des pois d'angole, sur le petit banc derrière la maison.

— Il est mort à ma naissance. Je ne l'ai pas connu. C'est Mam Gertrude, ma grand-mère, qui m'a servi de papa. Ah quelle femme, cette Mam Gertrude ! soupira ma mère.

Je m'engouffrai dans la brèche :

— Mam Georgina m'a dit que c'était une sainte femme qui n'a pas eu de chance.

— Ah bon ? Elle t'a dit ça ? Peut-être bien.

Et elle retomba dans un mutisme d'où je ne pus la tirer. J'eus beau me creuser la cervelle, je ne trouvai aucun moyen de relancer la conversation sans paraître inconvenante.

J'ai eu néanmoins un peu plus de chance quelques semaines plus tard, quand la compagne d'un cousin de ma mère (amie d'enfance de celle-ci) qui vivait en métropole est venue séjourner quelques jours chez nous. Le décès de son père l'avait conduite à prendre l'avion pour retourner au pays d'enfance. Elle s'appelait Alexandrine et avait vécu plus longtemps en métropole que chez nous ; elle était, de fait, moins à cheval sur les principes, sur les histoires de « grandes personnes » et de « petites personnes », sur les enfants qui regardent les adultes dans les yeux ou posent des questions indélicates.

Sans le vouloir, elle m'apporta des éléments d'information qui me permirent d'affiner ma piste et d'envisager un frémissement d'explication, tout en me plongeant dans le désarroi. Il faut dire que les confidences de ma cousine Armande m'avaient mise en alerte sans rien me révéler de clair. À force d'y penser, je finissais par tout réinventer et par douter même de ce que je croyais avoir entendu.

Tatie Alexandrine – c'est ainsi que ma mère m'avait demandé de l'appeler – n'était à la maison que pour quelques jours. Ma mère lui avait donné ma chambre et je devais coucher dans la petite chambre d'ami, qui servait aussi

de pièce à couture ; mais Alexandrine, qui avait peur de la noirceur des nuits de chez nous, avait insisté pour que je dorme avec elle, et ma mère n'avait pas eu le cœur de refuser. Un soir, alors que nous allions nous coucher, Alexandrine me dit qu'elle n'aimait pas le pays d'enfance, à cause de toutes ces histoires d'esprits, de dorlis (elle me précisa que le mot savant était « incube ») et de boules de feu volant dans le ciel (qu'on nomme chez nous « soucognans »). Elle préférait laisser la petite lampe de chevet allumée, si la lumière ne me gênait pas pour dormir. Je lui ai dit que non, et pour la mettre encore plus à l'aise, j'ai abondé dans son sens en expliquant qu'il m'arrivait souvent – ce qui était faux – de passer la nuit les yeux ouverts, à guetter la moindre ombre, tant j'avais peur. Nous avons parlé un peu de nos angoisses nocturnes, ce qui nous a rapprochées. De fil en aiguille, j'en suis venue à lui raconter l'altercation entre Mam Georgina et Tante Edmée, lorsque cette dernière avait traité Mam Georgina de mère de démon-dorlis. Je dois t'avouer, Anita – je crois revivre cet instant –, que j'ai eu la nette impression qu'Alexandrine s'était figée dans le noir. Son souffle me parut soudain plus irrégulier. Quelques minutes s'écoulèrent dans le plus grand silence, au terme duquel Alexandrine me demanda si je connaissais l'histoire de Mam Georgina. J'ai vraiment hésité à lui répondre : si je disais oui, elle ne me raconterait rien et se contenterait de vagues commentaires qui ne m'éclaireraient pas ; si je lui confessais la vérité, à savoir que non, je n'en savais rien, mais que je brûlais de tout savoir, elle risquait de ne pas vouloir être celle par qui le secret venait à être éventé. Je répondis donc « un peu ».

Alexandrine me prit la main, la caressa légèrement et me dit doucement :

— Il vaut mieux que tu n'en saches pas davantage. Tu auras le temps, ma chérie. Profite de ton innocence !

Je protestai vaguement, pour ne pas lui donner l'impression que j'y tenais vraiment :

— Mais non, j'ai douze ans maintenant, je suis en âge de comprendre. Cela ne m'empêchera pas de profiter de mon innocence.

Ce fut à son tour d'hésiter. Le terrain était glissant ; elle n'était que la compagne d'un cousin de ma mère, sans lien de sang avec cette dernière, malgré leur amitié d'enfance : elle n'avait pas envie de commettre d'impair et d'être mise au ban de toute la famille.

— Céline, m'a-t-elle murmuré, tu es une enfant très intelligente, très vive. Tu as sans doute déjà compris qu'il y avait un problème avec les hommes dans ta famille. Ton arrière-grand-mère a pour nom de famille Charles-Adèle-Joseph. Ta grand-mère s'appelle également Charles-Adèle-Joseph et

le nom de jeune fille de ta mère est aussi Charles-Adèle-Joseph. Bon, admettons que c'est un peu comme ça dans toutes les familles, ici. Mais si tu regardes attentivement, tu verras que dans la tienne, à l'exception de ton père, on ne parle pas d'hommes, de souvenir d'hommes, de père ou d'amant, à la différence des autres familles. C'est comme si ta grand-mère était née par l'opération du Saint-Esprit, et ta mère aussi. Dans ma famille, mon grand-père n'a jamais vécu avec ma grand-mère, mais je savais qui c'était. Il passait voir ses enfants et nous donnait, à nous ses petits-enfants, des gâteaux et de l'argent. Des pièces de cinq francs. Je connaissais ses frères et, parfois, j'étais invitée dans leurs fêtes, même si Manman ne m'y envoyait jamais. On savait que j'étais apparentée à la famille de mon père. C'est bête ce que je te dis là, mais c'est la vérité. Même si je portais le nom de ma mère, lorsqu'on parlait de la famille Ticana, qui est le nom de mon père, on savait que c'était ma famille et...

— Mais Tatie Alexandrine, l'interrompis-je vivement, mon grand-père est mort à la naissance de ma maman et mon arrière-grand-père, parti pêcher, n'est jamais revenu. Personne ne t'a dit ça ?

— Ah ? C'est ce que l'on t'a raconté ? Je n'aurais jamais dû parler de tout ça avec toi... Si ton cousin Jacques apprend ça, il me tue quand je rentre à la maison. Alors on dort, et surtout, ne dis rien à personne.

Après de tels propos, il n'y avait plus moyen de revenir sur le sujet avant son départ. Je n'essayai même pas, car j'avais compris que Tatie Alexandrine ne me dirait rien de plus, et même qu'elle regrettait amèrement de m'avoir parlé des hommes fantômes de ma famille.

Tu sais, Anita, l'année de mes douze ans a été un long chemin de croix. J'ai été précipitée brutalement hors de ma vie d'enfant et personne ne s'en est rendu compte, parce que, dans le pays de mon enfance, on ne pouvait pas parler de ses sentiments (pour tout te dire, dans la langue de ce pays, *santiman* signifie « honneur »). On ne pouvait raconter à personne ce qui brûle au fond de soi, qui vous dévore les entrailles. Si tu le faisais malgré tout, si tu commençais à dire à ta maman ou à ta grand-maman que tu te sentais mal, que tu n'avais plus d'appétit et que le sommeil était parti loin de toi, on pensait tout de suite que quelqu'un t'avait fait du mal, en envoyant sur toi un esprit mauvais qui t'avait possédée. On te donnait des bains spéciaux, des tisanes à boire ; on t'aspergeait d'eau bénite. On regardait de travers tous les voisins trop empressés à te donner des fruits. Mais on ne conversait pas avec toi. Le silence était roi.

À cette époque, dans le pays d'enfance, on pensait sincèrement qu'une « petite personne » ne pouvait pas ne pas être bien si on la nourrissait, si on l'habillait et si elle disait ses prières. De fait, toute langueur de l'âme ou du corps était aussitôt mise au compte des esprits malveillants que les jaloux de la famille ou du voisinage s'empressent d'envoyer sur les enfants, pour précipiter ta déveine.

Dans le pays de là-bas, la parole elle-même était suspecte. Quand quelqu'un parlait trop ou disait des choses qu'il ne devait pas dire, on l'accusait de « déparler ». Chacun devait avoir conscience de l'exacte mesure de sa propre parole pour ne pas se mettre en danger.

Figure-toi, Anita, que je n'ai jamais vraiment entendu ma mère ni ma grand-mère répondre directement à une question posée. Toute question était en soi suspecte et incitait à la méfiance. Si une voisine demandait des nouvelles d'un malade, on lui répondait qu'il essayait de tenir le coup, sans jamais mettre un nom sur sa maladie. Si une personne de la famille devait partir chercher du travail dans la grande métropole, on ne donnait jamais sa date exacte de départ. On considérait que la parole était le premier vecteur de vulnérabilité des personnes. Tu comprends donc à quel point toutes mes questions, rentrées dans la gorge, étaient une source de tourment ! Je ne pouvais les poser à personne et n'acceptais pas non plus de ne pas avoir de réponse !

Deux ans se sont écoulés ainsi, sans relief. J'étais devenue une adolescente pulpeuse et un peu rétive, qui trouvait dans la lecture une source de réconfort. Les livres comblaient mon besoin d'évasion et d'imagination. Je m'inventais des vies, des aventures qui me permettaient de supporter le train-train de mon existence, tout autant que les trous noirs de mon histoire. Je n'avais pas renoncé à savoir ce qui pesait sur celle de ma famille, mais comme je ne voyais pas comment parvenir à percer ce mystère, je vivotais, lisant, sortant avec mes camarades de classe de temps à autre – ma mère n'aimant pas que je me lie trop avec quelque amie que ce soit.

Un jour, j'ai proposé à Mam Georgina, qui se faisait vieille, de ranger un peu sa maison, que je trouvais de plus en plus poussiéreuse. Voilà que je suis tombée sur un carton contenant de vieilles photos et des lettres. Ce n'est pas très original, je sais, mais c'est ainsi. Dans tous les secrets éventés, il y a toujours une lettre qu'un destinataire n'a pas eu le cœur de déchirer et qui reste cachée, jusqu'à ce qu'un œil curieux la trouve et s'en empare. Cet œil curieux a été le mien.

C'était un carton poussiéreux au possible, dans lequel les araignées avaient tissé leurs toiles. Je me suis éloignée tout en douceur de la pièce où, dans son rocking-chair, Mam Georgina se laissait bercer, les yeux fermés, dans l'agréable brise de l'après-midi. J'ai rejoint la véranda extérieure, derrière la maison, et me suis assise à même le sol pour explorer le contenu du carton. J'ai commencé par regarder les photos mais, comme je n'y trouvais pas mon compte, je me suis jetée sur les lettres. Il y en avait trois. Elles étaient toutes signées d'une certaine Sylvia Serge, qui écrivait depuis une ville de la grande métropole. Elles dataient... Pour ça oui, elles dataient. L'écriture était malhabile. On sentait que c'était quelqu'un qui n'avait pas l'habitude de manier la plume, mais qui visiblement s'appliquait. L'encre avait pâli, mais restait lisible avec un peu de patience et beaucoup de passion.

Je m'apprêtais à me plonger dans une lecture d'autant plus excitante qu'elle était clandestine, quand Mam Georgina me héla depuis l'autre côté de la maison :

— Cécé, qu'est-ce que tu fais ? Ne joue pas dans mes affaires ! Est-ce que tu as trouvé un vieux carton avec des papiers dedans ? Apporte-le-moi, s'il te plaît. Ne jette rien ! Je vous connais, avec votre manière de vouloir mettre de l'ordre dans les affaires des gens !

Je suis restée figée, sans voix. Il fallait que je réagisse, que je réponde avant d'éveiller ses soupçons. Tu sais ce que j'ai fait, mon Anita ? J'ai feint d'avoir fini mon nettoyage et de chercher des mangues dans le jardin. J'ai donc crié, depuis l'autre bout de la véranda :

— Mam Georgina, j'ai déjà balayé partout et passé un chiffon doux sur tes meubles pour enlever la saleté. J'ai vu un carton mais il y a tellement de poussière dedans que cela va te faire tousser. J'ai ôté les toiles d'araignée et l'ai placé près de la fenêtre. Tu pourras venir le chercher un peu plus tard. Rassure-toi : je n'ai rien jeté.

— Viens prendre un petit morceau de pain avec du chocolat noir, Cécé. Ce ne sont pas les mangues qui vont te remplir le ventre !

— Je viens tout à l'heure. Je suis bien dans l'arbre, pour le moment... Il y a une bonne petite fraîcheur.

— Tu aimes trop rester dehors. Une jeune fille comme toi doit apprendre à vivre en-dedans.

— Mais non, Mam Georgina, je sais vivre en-dedans. Je prends juste un peu de fraîcheur sous le manguier. Après, je vais retourner chez moi. J'ai promis à maman de rentrer le linge.

Dès que j'ai eu la certitude que Mam Georgina s'était de nouveau assoupie, je me suis précipitée dans sa chambre pour y ranger le carton, en prenant soin de bien conserver les trois lettres dans ma poche. Je suis allée ensuite m'installer sur la balançoire du jardin pour les lire tranquillement, et tenter de voir si elles allaient enfin m'éclairer un peu plus sur ce que je cherchais à savoir depuis près de trois ans maintenant.

Tu ne me croiras pas, mais j'ai appris chacune de ces trois lettres par cœur, pour être certaine de ne rien oublier, sachant que je ne pourrais les garder. Ce n'est pas comme maintenant, où vous prenez tous les documents en photo avec vos téléphones portables. Moi, je n'avais pas le choix : si je voulais conserver une trace de ce que j'avais sous les yeux, il me fallait d'abord le mémoriser, avant de le mettre à nouveau par écrit, de tête.

C'est ce que j'ai fait. J'ai tout appris par cœur. J'ai remis les trois lettres dans le carton. J'ai fait la bise à Mam Georgina, avant de filer à la maison (nous habitions tout près de chez Mam Georgina, sur le même terrain familial) pour les retranscrire dans mon journal intime.

Tu dois te dire que ces lettres ne m'ont rien révélé de bien extraordinaire, sinon comment aurais-je pu, au lieu de me trouver dans une sorte de sidération, apprendre par cœur leur contenu puis le retranscrire ? Tu te trompes. Parfois, nous sommes dans un état second, une forme de semi-inconscience. Nous faisons les choses comme des automates, parce que notre corps prend le relais de notre esprit, qui est anesthésié. Peu importait ce qui y figurait ; ce qui comptait à mes yeux était de pouvoir disposer de leur contenu pour le relire à satiété, l'analyser et me faire ma propre idée.

Ce n'est qu'une fois leur contenu prisonnier de mon cahier que j'ai pu recouvrer mes esprits et me concentrer sur ce qu'elles recelaient d'important pour mon histoire, pour ton histoire, pour notre destin commun. Tu entendas mieux ce que je dis une fois que tu sauras, toi aussi.

Je veux que tu comprennes que si je ne t'ai rien dit pendant toutes ces années, c'était pour te protéger, éloigner tous ces fantômes qui ont chiquetaillé mon adolescence, ma jeunesse, et peut-être bien toute ma vie.

Mais je ne veux plus rien te cacher. J'ai honte d'avoir reproduit ce que j'ai tant de fois reproché à ma mère et à ma grand-mère : des secrets de famille. Aujourd'hui obligée de reconnaître que j'ai agi exactement comme elles, alors que j'ai tant souffert de leurs silences, je les juge moins durement. Il faut du temps et de la maturité pour comprendre qu'il n'est pas facile de regarder son histoire en face. Il faut encore plus de temps et de maturité pour arriver à en parler. On n'est pas responsables des fautes de nos aïeux,

mais on les endosse, malgré nous ou à notre insu ; on en porte le fardeau et la honte.

Je t'entends, du haut de tes vingt et un ans, t'exclamer que non, jamais tu ne te sentiras honteuse de ce que tu n'as pas fait, et que l'on vient au monde innocent ! Ce n'est pas si vrai, ma petite fille ; ou si c'est vrai, ça ne l'est que partiellement. Tu connais ce dicton : « Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en ont été agacées » ?

J'y ai longuement réfléchi, avant d'en conclure que si nous payons le tribut de nos ancêtres, c'est que nous sommes liés à eux et qu'ils sont donc susceptibles de nous transmettre leurs tares. C'est ce qui fait peur, en fait : cette attache secrète et invisible, cet ADN parfois vicié dont il n'est pas impossible que nous héritions.

Contrairement à ce que tu crois, il n'est pas dit que nous naissions innocents. Vierges oui, mais innocents non, et lorsque nous avons pour pères des monstres il est presque impossible de ne pas se demander si nous serons, ou non, aussi monstrueux qu'eux.

Comme je me suis engagée à ne rien te dissimuler désormais, je te transmets les lettres. Tu les liras et on en reparlera en détail, un jour, quand tu voudras, et seulement si tu le veux.

\*

### *Première lettre*

Meaux, le 21 juillet 1956

Georgina, ma chère,

Je t'écris pour te demander pardon, par rapport à ce que mon frère Edgar t'a fait il y a déjà vingt ans maintenant. Je n'ai pas su tout de suite. Je n'aurais pas pu imaginer mon frère capable de telles choses. Toi et moi, on a été à l'école ensemble. On s'est perdues de vue ensuite, mais cela ne change rien.

Je sais que vingt ans sont passés. Mon frère est mort entre-temps et c'est quand il a compris qu'il allait mourir qu'il m'a tout dit. Je ne sais pas comment je peux faire pour t'aider, mais si tu veux venir dans la grande métropole, je peux payer ton passage. Cela te ferait du bien de voir autre chose, après tout ce que tu as vécu.

J'attends ta réponse.

Pardon, vraiment pardon !  
Je t'embrasse,  
Sylvia Serge

\*

*Deuxième lettre*

Meaux, le 17 décembre 1957

Georgina, ma chère,

Je n'ai pas reçu de réponse de toi. Peut-être que tu ne veux pas prendre contact avec moi à cause de ce qui s'est passé. Si je t'avais dit de venir dans la grande métropole, c'était aussi parce que j'avais des choses à te dire que je n'avais pas envie d'écrire. C'est mieux de se parler parfois, on se comprend plus facilement.

Je voulais juste te dire qu'Edgar a regretté ce qu'il t'a fait. Il avait bu ce soir-là et n'avait pas toute sa tête. Je ne lui cherche pas d'excuses, mais je ne suis pas sûre qu'il l'aurait fait s'il n'avait pas bu autant de rhum avec ses amis. Il y a le viol et puis il y a pire derrière.

Chaque jour que le Bon Dieu fait, je pense à toi, à ta douleur et à ta peine et je prie pour que tu trouves la paix et la force de continuer ta route.

Ma proposition tient toujours, même pour des vacances. Ne me vois pas comme la sœur de ton bourreau, mais comme une femme qui souffre à tes côtés et prend ta peine sur elle.

Je t'embrasse,  
Sylvia

\*

*Troisième lettre*

Meaux, le 5 mai 1958

Georgina, ma chère,

J'ai compris que tu ne vas pas me répondre et je respecte ta décision. C'est toi seule qui sais le chagrin que tu as au fond de ton cœur.

J'ai un cancer qui me ronge le corps et je suis condamnée. C'est la dernière fois que je t'écris. Je suis sûre que le mal que mon frère a fait à ta famille et à toi m'a minée, comme il t'a détruite.

Prends bien soin de toi et vis ta vie sans trop ruminer tout ça.

Pardon, vraiment pardon !

Adieu,

Sylvia

\*

Mon Anita, à chaque fois que je relisais ces lettres ou que je pensais à elles, comme ça, soudain, dans la journée, j'étais bouleversée. Bouleversée de savoir que ma grand-mère avait sans doute souffert énormément – je me repassais en boucle les propos de Sylvia – et qu'elle s'efforçait de mener une existence normale. Elle cachait sa peine pour tenter d'effacer la violence qui semblait avoir fait irruption dans sa vie, à cause du frère de Sylvia. J'avais envie de la consoler, de la cajoler, mais tout geste déplacé de ma part aurait provoqué son courroux. On ne se touchait pas sans bonne raison à l'époque, entre mère et fille, entre grand-mère et petite-fille, entre tantes et nièces. Je faisais juste une bise le matin à Mam Georgina, et encore une bise le soir pour lui dire bonne nuit. C'étaient les seuls contacts physiques qui étaient permis, même si sa douceur, quand elle me coiffait, valait mille caresses.

Tu répètes tout le temps, Anita, que tu n'as pas une maman très câline, une maman très affectueuse. L'affection, pour toi, suppose des gestes de tendresse. Là où j'ai grandi, enfant, on te disait de dire bonjour, de dire au revoir. On te donnait la fessée, avec la main ou avec une bonne ceinture en cuir, mais personne ne te prenait dans ses bras. Ce n'était pas par manque d'amour, mais c'était comme ça. Comme je t'ai déjà dit, les marques d'affection passaient par le fait de te nourrir, de s'assurer de ta propreté et de ta bonne éducation.

Tu comprends pourquoi mon corps a pu parfois te sembler une cuirasse. Je n'ai pas toujours pensé à te prendre dans mes bras même si, ces dernières années, j'ai fait des efforts, reconnais-le. J'arrive à te serrer contre moi, le soir, et, même parfois je me couche à côté de toi, dans ton lit, en te caressant les cheveux, ce que tu aimes par-dessus tout.

J'ai eu de la peine pour Mam Georgina, une peine immense ; je ne voyais pas comment la lui exprimer. Je me suis posé mille questions : qu'est-ce qui

s'était passé ? Est-ce que ma maman était au courant de ce qui s'était passé ? Est-ce que c'est pour cette raison qu'elle sanglotait aussi fort dans la chambre de Marie-Alice, le jour de la communion ? Sylvia Serge, l'auteure des lettres, avait traité son frère de monstre. Est-ce que le mot « monstre » et le mot « démon » signifiaient la même chose ? Mais, dans ce cas, c'était quoi cette histoire de démon-dorlis ? Qui était ce Monsieur Serge, s'il s'appelait bien comme ça (je ne savais pas si Sylvia s'était oui ou non mariée et si le nom Serge était bien son nom de jeune fille) ?

Je comprenais mieux la remarque de Tatie Alexandrine, quand elle m'avait dit que, dans ma famille, il n'y a pas trace d'hommes, hormis mon père. Voici ses mots exacts, dans la langue dans laquelle elle les avait prononcés, peut-être par peur de les entendre résonner dans l'autre langue, où ils auraient paru plus durs encore :

*Ti mafi, pa ni pies papa adan fanmi'w. Man pa janmen wè sa ! Menm si pèsonn pa ni papa, omwen tout moun sav ki moun ki papa ki moun ! Mè pou zot, pèsonn pa janmen rivé sav !*

« Oui c'était bien ça : pas de papa dans ta famille. Du jamais vu ! Et même si personne n'avait vraiment de père, au moins on savait qui était le père de qui. Mais dans ta famille, on n'a jamais pu savoir. »

Pas de famille paternelle, nulle pièce de cinq francs d'aucun grand-père. Même pas une mention d'arrière-grand-père ! Rien ! Seulement mon père, né Clairon, que Mam Georgina aimait tant que, parfois, je pensais que c'était, lui, son fils, et ma mère juste sa belle-fille.

Et ma mère et Mam Georgina, quelles étaient leurs relations exactes ?

Je prenais conscience de la distance imperceptible mais réelle qui avait toujours existé entre ma mère et ma grand-mère. Elles vivaient l'une à côté de l'autre, plutôt que l'une avec l'autre. J'étais leur trait d'union. Mon père aussi à sa façon, car il prenait toujours le parti de Mam Georgina dans les moments de tension entre elle et sa fille.

Est-ce qu'une mère peut aimer l'enfant d'un viol ? Est-ce qu'une fille peut s'assumer en tant qu'enfant d'un viol, sans imputer à sa mère, même inconsciemment, une part de responsabilité ?

Je poursuis la rédaction de ma lettre avec opiniâtreté, malgré la violence que le simple fait d'écrire sur cette histoire représente pour moi. C'est étrange d'écrire toutes ces choses à Anita et en même temps de lui envoyer quotidiennement des messages banals *via* WhatsApp. Toujours cette impression d'être prise entre deux vies, deux histoires qui sont censées se rejoindre mais qui restent parallèles.

Anita nous dit que sa nouvelle vie lui plaît, qu'elle se sent chez elle dans ce pays et qu'elle ne partage pas le sentiment d'angoisse qu'éprouvent ses collègues, aussi fraîchement arrivés qu'elle. Elle est fascinée par l'énergie positive que dégagent les habitants qui, loin de se laisser submerger par leur misère matérielle, revendiquent le droit à une existence ancrée dans l'espérance. Il y a souvent des coupures d'électricité et l'on prend conscience, nous précise-t-elle, que la technologie est un moyen et non pas une fin en soi. C'est si agréable de se retrouver le soir à écouter les conteurs, autour d'un arbre, sans électricité, mais avec des bougies et des lampes à pétrole qui créent une atmosphère magique ! Elle nous confie que la télé ne lui manque pas. Elle est plus sensible, en revanche, à la pénurie d'eau car il fait chaud et il y a beaucoup de poussière.

Elle ne s'est jamais risquée à nous dire que nous lui manquons. Nous aimerions tant le lui entendre dire ou le lire. Mais motus et bouche cousue de ce côté. Je finis par me demander si elle n'a pas hérité de cette pudeur des sentiments qui caractérise si bien les relations dans mon pays d'enfance. Elle se refuse à exprimer ce qu'elle ressent. Elle refoule au plus profond d'elle-même les mots qui pourraient parler de sa tristesse d'être loin de nous, de sa nostalgie, celle qui l'assaille certains soirs ou le dimanche, quand l'activité est moins dense et que le tête-à-tête avec soi peut être éprouvant. Je sais bien qu'elle ne s'est pas affranchie de tels sentiments. Elle nous envoie des messages avec trop de constance, cherche à savoir de manière trop insistante si notre existence se poursuit à l'identique, veut trop de détails, pour ne pas être traversée par un manque de nous.

Comme d'habitude, je respecte sa retenue, mais son père et son frère la harcèlent chaque jour de messages dans lesquels ils lui demandent directement s'ils lui manquent, si elle pleure en pensant à nous, si elle n'en a pas assez d'être aussi loin. Elle répond invariablement que ça va, qu'elle a

beaucoup de travail et guère le temps de s'enfoncer dans la nostalgie, que ce sont des états d'âme qui n'ont guère de sens là où elle est, tant les gens se battent pour survivre et n'ont pas le loisir de s'auto-analyser.

Son frère, Karl, est très attentif à ce qu'elle nous dit de la vie des habitants, de leurs difficultés, de leur courage. Je me demande si ce n'est pas leur version pile à tous deux qui commence à remonter à la surface. Ils semblent si fascinés par *ce pays-là* que je finis par croire que rien de tout cela n'est innocent.

Quelques semaines se sont écoulées depuis que j'ai écrit ce qui précède et Luc, le petit copain de ma fille, venu nous rendre une visite de courtoisie, m'a fait des confidences. Je dois avouer que je ne me suis jamais réellement intéressée à lui, non par indifférence, mais surtout parce que Anita le tient loin de nous. Elle ne semble pas pressée de nous mettre en relation avec lui et le voit plutôt hors de la maison. Il est arrivé que nous dînions avec Luc ou que nous nous rendions à une exposition ensemble, mais c'était plus l'exception que la règle.

J'ai donc été assez surprise qu'il me passe un coup de fil pour m'informer de son intention de nous rendre visite ; il voulait s'assurer de notre disponibilité. Je lui ai proposé de venir déjeuner le dimanche mais il a décliné, m'expliquant qu'il s'était déjà engagé auprès de sa famille. Par contre, il pouvait se libérer pour le vendredi soir. Patrice et Karl avaient un tournoi d'échecs mais moi, j'étais libre. Nous avons pris mot pour 19 h 30.

J'ai préparé un dîner léger : des légumes sautés, des crevettes et un clafoutis aux cerises. J'avais une certaine appréhension de me retrouver ainsi en tête-à-tête avec Luc, que je connaissais très peu, en fait. Si sa relation avec ma fille se confirmait et prenait une tournure sérieuse, lui aussi serait concerné par notre histoire, par ce dédale de généalogies tortueuses. Que savait-il, lui, de sa généalogie personnelle, de ses ancêtres ? de leurs vertus et de leurs tares ?

Luc s'est présenté à l'heure dite, un joli bouquet à la main. Nous nous sommes installés dans le salon pour prendre l'apéritif. Je me rappelle avoir apprécié le fait qu'il ne semble pas porté sur l'alcool. Il ne fume pas non plus, et c'est tant mieux. Depuis que j'ai appris que c'est un excès de rhum qui a causé la tragédie vécue par ma grand-mère, Mam Georgina, j'ai développé une réelle aversion pour tout ce qui touche de près ou de loin à l'alcool. Heureusement Patrice ne boit pas, non par idéologie, mais simplement parce qu'il ne tient pas du tout l'alcool, qui provoque en lui un état nauséux.

Je ne sais comment ni pourquoi mais j'ai senti d'instinct que Luc était sur la défensive et qu'il était venu dans le but précis de me parler de quelque chose qui le tracassait. Seulement, il ne savait pas comment aborder le sujet, comme le prouvait notre conversation à bâtons rompus. Il fallait briser la glace, sinon cette rencontre serait un échec, ce qui risquait de nous éloigner encore davantage l'un de l'autre.

Je lui ai tendu une perche, lui demandant s'il avait régulièrement des nouvelles d'Anita et s'il envisageait de lui rendre visite. Il a hésité quelques secondes avant de répondre, puis s'est lancé :

— Madame Permat, Anita n'est plus tout à fait la même.

— Pourquoi dis-tu cela, Luc ?

— C'est difficile à expliquer, mais je le ressens vraiment. On se parle tous les jours, et même des dizaines de fois par jour par message, mais je sens que son esprit est ailleurs, qu'elle est comme absente, comme s'il y avait autre chose de plus important pour elle que nous deux. Je sais qu'il ne s'agit pas d'un autre homme. Anita est trop honnête pour cela. Mais il y a quelque chose, j'en suis certain.

— Elle t'avait parlé de sa candidature à cette ONG ? Vous en aviez discuté ?

— Je ne dirais pas les choses ainsi. Pour être exact, elle m'avait laissé entendre, depuis plusieurs mois déjà, qu'elle en avait assez de cette vie douillette et superficielle, qu'elle sentait bien que ce n'était pas là l'existence qu'elle souhaitait mener. Elle a même parlé d'un appel, une sorte de voix plus forte que tout qui lui commandait de vivre une expérience inédite dans *ce pays-là* où elle se trouve actuellement. Elle ironisait en disant que si cela avait l'air fou, elle n'inventait rien.

— Et toi, tu as réagi comment ?

— Je connais Anita : quand elle a une idée en tête, rien ne la lui ôtera. Je lui ai proposé d'attendre une année que je termine mon doctorat en génie électrique, afin que nous puissions vivre cette expérience inédite ensemble. J'étais aussi plutôt tenté par un dépaysement qui, à ses côtés, pourrait devenir une aventure excitante. Elle a repoussé mon offre, avec beaucoup de délicatesse, mais aussi une certaine intransigeance. Elle devait vivre cette expérience seule. Elle le savait ; il ne pouvait en être autrement.

— Tu aurais pu essayer de m'en parler, non ?

— Elle m'avait fait promettre de ne rien vous en dire. Quand ce projet a germé dans son esprit, elle s'est mise à parler aussi de son lieu d'origine, différent du mien disait-elle ; elle devait l'explorer pour être au clair avec elle-même et avec moi. Je lui ai demandé pourquoi, puisqu'elle avait grandi

ici, tout comme moi ; nous avons toujours eu une grande complicité. Elle m'a dit que tout était plus complexe que cela en avait l'air ; il y avait une part d'elle qui n'avait pas encore fait surface et qu'elle voulait explorer. Je pense que toutes ces postures énigmatiques lui sont venues après sa rencontre avec son oncle Albert, rencontré sur Facebook. Elle n'a plus jamais été la même depuis.

Les bras m'en sont tombés. C'était quoi cette histoire d'oncle Albert ? Ni Patrice ni moi n'avions d'oncle Albert dans notre famille. Je n'avais ni frère ni sœur. Le seul frère de mon mari vivait au Cameroun et s'appelait Jacques. On se fréquentait très peu. Je n'avais pas de grand-oncle nommé Albert. D'où sortait cet Albert qui semblait avoir bouleversé l'existence paisible de ma fille ? Et surtout, pourquoi ne m'avait-elle pas parlé de lui ?

Je ne savais que dire à Luc. Je crois même que j'étais en proie à un tremblement intérieur. Je me suis vite ressaisie et, donnant l'impression de connaître cet oncle Albert, je lui ai demandé :

— Mais son oncle Albert, elle l'a rencontré pour de vrai ?

— Oui, au moins deux fois. Je crois qu'il vit par ici. Ils ont l'air de bien s'entendre. Il y a même un petit air de famille entre eux, m'a-t-elle dit.

J'ai souri péniblement.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, Luc ?

— Je ne sais pas trop, mais s'il y a des choses qu'Anita doit savoir sur sa famille, sur son passé et que vous pouvez les lui dire, faites-le. J'ai la nette impression qu'elle a entrepris une quête, et qu'elle ne veut pas vous mêler à ça... Comme si elle vous en voulait de l'avoir tenue à distance de certaines choses qui la concernent.

— Elle t'a dit quoi exactement à ce sujet ?

J'avais du mal à réfréner la tension de ma jambe droite, qui se met toujours à bouger frénétiquement quand je suis nerveuse.

— Rien de bien précis. Quand je mets bout à bout tous ses commentaires, c'est comme si elle cherchait une vie en-dessous de la sienne, vie qu'elle entend retrouver sans vous. Or, elle m'a toujours dit que vous étiez sans doute sa meilleure amie. Je pense donc que quelque chose ne tourne pas rond.

— Ah bon ? Elle t'a dit que j'étais sa meilleure amie ? Je ne m'attendais pas à ça... Mais tu peux compter sur moi, Luc. Je ferai mon possible pour aplanir les choses, retrouver sa confiance et l'accompagner dans la quête qu'elle semble avoir entreprise. Il y a en effet des choses que j'aurais dû lui dire depuis bien longtemps. Depuis peu, je m'efforce de réparer cette erreur. Elle te racontera si elle le souhaite... J'espère que tout va rapidement

rentrer dans l'ordre. Mais surtout, si tu constates qu'Anita a un comportement étrange, n'hésite pas à me passer un coup de fil.

— Je n'y manquerai pas, madame Permat. Merci de votre confiance.

Nous avons ensuite échangé autour de sujets plus légers. Il m'a confié que la phase finale de la rédaction de son doctorat était bien moins aisée qu'il ne le pensait. L'absence d'Anita avait au moins le mérite de lui permettre de se concentrer davantage sur son travail et d'accroître son rythme d'écriture.

Quand je lui ai dit au revoir, sur le seuil de la porte, il était plus détendu. J'avais trouvé sa compagnie agréable : un jeune homme attentionné, bien éduqué et discret. Je regrettais de ne pas mieux le connaître. Il n'est jamais trop tard pour bien faire et peut-être qu'aujourd'hui, je m'en étais fait un allié. Mais pour combien de temps encore ? Comment réagirait-il quand il saurait – car il saurait un jour – que j'avais caché tant de choses à Anita ? Ne m'accuserait-il pas d'avoir fragilisé leur relation, d'avoir mis entre elle et lui un mur infranchissable ?

Je savais désormais que l'équilibre de ma famille était compromis. Les secrets que j'avais enfouis, pour déjouer une hérédité malveillante, remontaient peu à peu à la surface. Les réseaux sociaux y contribuaient activement. On disait que des membres d'une même famille s'étaient connus sur Facebook, que des « cousinades » s'organisaient par ce biais... Qui était ce mystérieux oncle Albert ? Qu'avait-il bien pu raconter à Anita pour lui donner l'envie et l'audace d'aller dans *ce pays-là*, si loin de notre versant face ?

Une fois Luc parti, je me suis précipitée sur le compte Facebook de ma fille pour tenter de retrouver parmi ses « amis » cet Albert inconnu. Elle en avait près de trois mille, et j'ai mis un certain temps à le faire. J'ai fini par repérer un Albert Gerse ; je suis allée visiter son profil : il vivait à une quarantaine de kilomètres de chez nous, avait fait des études supérieures et était né dans le pays de mon enfance. Rien ne me permettait de l'identifier comme l'oncle de ma fille. Il avait dû la repérer sur Facebook, lui demander d'être son « amie » et entrer en contact plus privé avec elle ensuite sur Messenger. Comment avait-il appris qu'elle était sa nièce ? Quand tout cela avait-il eu lieu ? Qu'avait-il bien pu lui dire, pour qu'elle n'ait pas envie de se confier à moi, sa maman chérie – et, si j'en crois Luc, sa meilleure amie ? Il fallait que j'en sache plus sur cet Albert Gerse. Ce nom était-il un pseudonyme ? S'il était de la famille, pourquoi ne s'était-il pas rapproché de moi, la mère d'Anita ?

J'ai cogité ainsi toute la soirée jusqu'au retour, plutôt tardif, de Patrice et de Karl. Quand j'ai entendu leur clé tourner dans la serrure, j'ai éteint ma lampe de chevet, feignant de dormir. Je n'avais pas le courage d'entamer une discussion, de raconter mon échange avec Luc. Demain serait un autre jour. On verrait bien.

Il m'a pourtant fallu en parler avec Patrice. Tant de cachotteries me déplaisaient. Si la situation tournait mal, je voulais pouvoir compter sur sa confiance et son soutien. Patrice déteste les mensonges et les secrets inutiles. Il est d'un naturel franc et direct. Depuis le départ d'Anita, je le sens rongé par le doute, et, peut-être, le remords. Il se demande jusqu'à quel point le choix de *ce pays-là* est innocent ; il redoute le moment de l'aveu pour nous deux. Nos enfants savent tout de lui, et même qu'il a grandi dans le pays de là-bas ; ils ont eu des contacts plus réguliers avec sa famille, mais plutôt à l'extérieur de chez nous. La famille de Patrice ne semble pas avoir de secrets ; en tout cas, si elle en a, il ne paraît pas s'en émouvoir.

C'est moi qui l'ai entraîné dans cette monumentale mascarade. Il ne m'a pas démentie quand j'ai raconté que ma famille avait été plus ou moins décimée ; que j'étais venue vivre ici, dans ce pays qui est aussi notre « métropole ». Il est vrai que, littéralement, c'est un mensonge. Mais au plan symbolique, c'est une forme de vérité. Ma famille, et même l'idée que je me faisais de ma famille, a été pulvérisée. Qui a le droit de me juger pour cela ? Peut-on vivre normalement quand on a appris ce que j'ai appris sur les miens ?

Savoir que Mam Georgina avait connu un drame, voire une tragédie, m'avait déjà terrassée. Quand j'ai su le reste, tout le reste, je n'ai pas pu... J'avais le choix entre mourir ou renaître par réinitialisation généalogique. Je me suis reprogrammée, tout simplement.

C'est vrai que j'ai imposé à mes enfants un néant, un trou noir. Mais était-ce pire que de les livrer, pieds et poings liés, aux mains de l'infamie ?

Chère Anita,

*Me revoilà, ma chère fille, décidée à reprendre le fil de mon récit. J'aurais préféré n'avoir rien de plus à ajouter, mais hélas ! je dois continuer vaille que vaille.*

Je croyais être au bout de mes peines, mais ce n'était qu'illusion. Je menais, malgré tout, une vie heureuse, entre mes parents, ma grand-mère et mes cousines. Je ne sais pas si tout le monde s'efforçait de croire au bonheur pour chasser le malheur, mais une forme de sérénité régnait dans la famille. Il m'arrivait de penser que j'avais rêvé les lettres, que Mam Georgina n'avait subi aucune violence et qu'aucune Sylvia Serge n'existait.

Oui vraiment ! D'autant que je me souviens, à cette époque, Mam Georgina semblait guérie de cette cicatrice au ventre qui l'avait fait tant souffrir récemment, un peu comme si la plaie béante s'était soudain refermée. Elle n'était plus obligée de rester allongée des heures durant, dans son rocking-chair, à se frotter le ventre toutes les dix minutes avec les onguents que Tante Sidonie, la grand-tante de ma cousine Armande, lui préparait. Elle était plus guillerette, plus légère et son humeur s'en ressentait. Du haut de mes seize ans, elle commençait à me voir presque comme une « grande personne » et à me témoigner plus de considération. J'avais désormais le droit de la regarder dans les yeux, de participer aux conversations des adultes qui lui rendaient visite et, privilège suprême, elle faisait appel à moi pour l'aider dans ses essayages avec sa couturière, parce qu'elle était un peu forte et ne parvenait ni à retirer ni à enfiler ses robes toute seule. J'ai aperçu la cicatrice durant une de ces séances d'essayage. À première vue, je ne l'ai pas trouvée impressionnante. Mais quand je l'ai revue, elle m'est soudain apparue dans sa démesure.

Or, un jour, alors que ma grand-mère se rhabillait et que je l'aidais à faire monter la fermeture Éclair de sa robe, je ne sais quelle mouche m'a piquée et je lui ai demandé, sans crier gare, d'où venait cette cicatrice. Après un temps de silence qui m'a paru une éternité, Mam Georgina s'est tournée vers moi et m'a dit, d'une voix blanche :

— Elle vient de là où tu ne dois jamais aller. D'un endroit maudit qu'aucune créature du Bon Dieu ne devrait connaître.

Je me rappelle l'avoir regardée fixement, les yeux écarquillés. Et elle a poursuivi, le regard dans le vide :

— Cette cicatrice est la preuve que la souffrance est inscrite à même notre chair. Ne donne à aucun homme le pouvoir de pénétrer ta chair aussi profondément.

Elle a hésité un long moment, a hésité encore ; je retenais mon souffle. Puis, elle s'est mise à parler. Elle m'a raconté alors, lentement, que lorsqu'elle avait mon âge, c'est-à-dire seize ans, un homme avait abusé d'elle. Elle a cherché à se défendre, et c'est alors qu'il lui avait lacéré le ventre avec un tesson de bouteille. Le sang qui avait jailli de son ventre déchiré s'était mêlé à celui de sa virginité volée, dans une douleur paroxystique et une violence inouïe, telle qu'elle en avait perdu connaissance. Elle a ajouté :

— Ne dis pas à ta maman que je t'ai raconté tout ça. Si je l'ai fait, c'est parce que tu as pris des formes et que des hommes sont déjà peut-être en train de saliver à ta vue. Personne ne m'avait mise en garde, parce qu'on n'aime pas parler de ces choses-là entre maman et fille (*ant manman épi timanmay*, a-t-elle dit exactement), mais moi, je te mets en garde, parce que je ne souhaite à personne, pas même à mon pire ennemi, de vivre ce que j'ai vécu. J'ai dû apprendre à ne pas haïr ta mère, avant d'apprendre à l'aimer. Aucune enfant ne mérite ça, mais comment peut-on aimer, de tout son cœur, l'enfant de son bourreau ? (*Ki manniè ou pé enmen yich an isalop ?*)

J'étais abasourdie. Terrassée. Ma grand-mère avait été violée. Ma mère était donc le fruit d'un viol. C'était donc cela, l'origine de la grande cicatrice qui défigurait le ventre de Mam Georgina. Un viol. Un homme avait abusé d'elle et lui avait lacéré le ventre.

Te rends-tu compte, Anita ?

Cet homme, non, ce bourreau, a tout volé à ma grand-mère Georgina : son innocence, sa jeunesse, sa maternité, son corps et son âme. Elle a dû continuer à vivre, sans thérapie, sans assistance psychologique. Elle est devenue mère, du jour au lendemain.

J'ai voulu en savoir davantage, mais pas un mot de plus n'est sorti de sa bouche ce jour-là. D'avoir remué cette histoire l'avait épuisée. Je lui ai fait une bise sur le front, puis je suis sortie. J'avais besoin de prendre une grande bouffée d'air, de réfléchir à tête reposée à la tragédie de ma grand-mère, qui était aussi celle de ma mère et la mienne. Il ne fallait pas qu'elle devienne un jour l'histoire de mes enfants. L'amour entre mon père et ma mère, Anita, pouvait-il suffire à réparer cette cicatrice immatérielle, cette

entaille invisible qui la rendait si taciturne et si inaccessible ? Mam Georgina avait-elle pu aimer cette enfant née de la violence ? Et si tel était le cas, cet amour sans doute tardif envers sa fille – ma mère – avait-il été plus fort que la douleur causée par cette hideuse balafre qui lui défigurait le ventre ?

C'étaient toutes ces questions, mon Anita, que les confidences de ma grand-mère avaient suscitées en moi. La mémoire de ce viol était-elle inscrite dans mon inconscient ? Ma méfiance instinctive envers les hommes, et même ton père venait-elle de là ? Que transmet-on et que ne transmet-on pas à travers les générations ?

Deux mois environ après cette scène, ma mère est tombée malade. Aucun médecin n'est parvenu à diagnostiquer son mal. Elle semblait livide, en proie à de brusques accès de langueur qui la plongeaient dans une profonde hébétude. Il fut question de la transférer dans un hôpital de la métropole tant son état empirait, mais personne n'en fit rien. Elle fixait le plafond pendant des heures, et quand elle revenait à elle, elle ne pouvait ni s'asseoir ni se tenir debout. Elle se laissait choir comme une poupée de chiffon.

J'assistais, Anita, impuissante à la mort lente de ma mère. Je priais, égrenant le chapelet comme Mam Georgina me l'avait demandé ; elle disait que la prière des enfants pour leurs parents est puissante. Mais la prière des petits enfants d'un viol conserve-t-elle sa puissance ? Une idée me taraudait : les enfants issus d'un viol tombaient-ils malades pour racheter la faute de leur enseigneur ? Jésus avait été crucifié pour le rachat de nos péchés ; maman se laissait-elle mourir pour racheter le péché de son géniteur, et de tous les géniteurs semblables au sien ?

Mon père, qui était un homme discret et effacé, devint fou de chagrin. Ou peut-être fou tout simplement ! Il oublia jusqu'à mon existence, faisant de ma mère son seul objet d'attention. Il lui parlait au creux de l'oreille pour la tenir éveillée, riait aux éclats pour lui rappeler les moments de joie et de bonheur partagés ensemble, lui concoctait de bons petits plats qu'il essayait en vain de lui faire avaler. Il commentait aussi à haute voix des albums photos qu'il feuilletait inlassablement, comme si leur vie était prisonnière de ces pages jaunies et qu'elle allait surgir, indemne, pour redonner à son épouse la sève qui était en train de la quitter. À aucun moment, il ne me vit, moi, le fruit de leur amour, comme un antidote possible au mal qui rongait ma mère. Il m'avait comme rayée de sa carte mémoire.

Te dirai-je, Anita, que plus les jours s'écoulaient et plus les forces de ma mère déclinaient ? Je restais des heures à son chevet, immobile, priant de

toutes mes forces, en silence. Je m'asseyais près de mon père, qui ne me voyait toujours pas. C'est Mam Georgina qui, chassant son chagrin, me nourrissait, m'obligeant à avaler les restes des bouillons de poule reconstituants qu'elle préparait matin, midi et soir pour tenter de redonner un peu de vie à sa fille. C'est encore elle qui me déposait dans mon lit quand, épuisée, je sombrais, en position assise, dans un profond sommeil. Ce fut encore elle qui eut l'idée de rendre visite à Sidonie, la grand-tante d'Armande, pour l'implorer de dénicher la tisane magique qui pourrait sauver ma mère.

Je l'ai accompagnée, ce jour-là.

— Bonjour Sidonie, avait salué ma grand-mère en se présentant chez elle.

— Bonjour Georgina. Je ne te demande pas comment ça va, je sais pour ta fille. Tu as pris du temps avant de venir me voir, mais je ne pouvais pas venir au-devant de toi, car il faut que les choses se passent comme elles doivent se passer.

— Peux-tu faire quelque chose pour elle, Sidonie ? Elle est comme un morceau de chiffon, molle comme la cire d'une bougie, pâle comme un jour sans soleil.

— Tu sais qu'on lui a jeté un sort, Georgina ? Depuis qu'elle est toute petite, mais c'est maintenant que cela se manifeste.

— Comment ça, on lui a jeté un sort ?

— Oui, on lui a jeté un sort. Une personne qui était amoureuse de son père et qui t'en a voulu d'être tombée enceinte de lui.

— Que racontes-tu là ?

— Cette personne, je la connais. C'est Edmée. C'est elle qui a dû faire ça.

— Mais non, elle n'aurait pu faire cela, c'est ma cousine !

— Il n'y a pas d'histoire de cousine dans ça, Georgina. La jalousie est plus forte que le sang. Il faut que tu ailles voir Edmée et que tu la supplies de retrouver la personne qui a fait le travail pour elle à l'époque et qui a envoyé le sort sur ton enfant. Il faut qu'elle lui demande de défaire le travail. Pendant ce temps, je vais te préparer une tisane que tu vas faire boire à ta fille Patricia, six fois par jour. Je te donne aussi ces feuilles : tu vas frotter sous ses seins avec, deux fois par jour, en récitant un Pater Noster. Ensuite, tu vas jeter du sel béni dans toute sa maison, en récitant la prière de Saint-Michel Archange. Si tu fais tout ce que je te dis, exactement comme je te l'ai dit, peut-être que tu pourras sauver ta fille.

Mam Georgina a remercié Sidonie, lui a glissé quelques pièces entre les doigts. Puis elle m'a attrapé le bras et m'a entraînée à sa suite. Nous avons pris la côte qui conduisait chez Edmée. Mam Georgina et elle ne s'étaient

pas revues depuis la communion de Marie-Alice, mais ma grand-mère n'en avait cure. Je peux te dire, Anita, que, pendant qu'elle se dirigeait droit vers la maison d'Edmée, elle n'avait qu'une idée fixe : sauver sa fille. Si pour cela il fallait qu'elle s'agenouille devant Edmée, elle le ferait sans rechigner.

Je crois que l'amour de Mam Georgina pour ma mère date vraiment de cet instant-là. Il faut parfois des situations extrêmes pour réveiller des émotions et des sentiments endormis ou rétifs. C'est quand Mam Georgina a vu sa fille chavirant dans la mort qu'elle a cessé de la voir comme l'enfant du faux dorlis qui lui avait déchiré le ventre dans tous les sens du terme. C'est quand elle a compris que sa fille était prête à perdre sa vie pour lui exprimer son amour qu'elle lui a ouvert son cœur, un cœur qu'elle avait fermé depuis belle lurette, qu'elle avait entrebâillé quand j'étais venue au monde et qu'elle déployait enfin dans toute sa splendeur, aujourd'hui que la mort rôdait autour de son enfant.

La rencontre avec Edmée allait, tu le verras, refermer ce cœur pour toujours.

Lorsque Mam Georgina et moi sommes arrivées au sommet de la côte, nous avons vu Edmée, debout, sur sa véranda, qui regardait dans notre direction, comme si elle savait que nous étions en train de venir chez elle. À cet instant précis, mon Anita, un grand frisson m'a parcourue. J'ai eu une prémonition. J'ai compris que le viol de Mam Georgina n'était pas ce qu'il y avait eu de pire dans notre tragédie familiale.

Sais-tu, mon Anita, ce que c'est que d'avoir seize ans, avec une mère en train de mourir, une grand-mère qui vous confie le viol qu'elle a subi, un père qui oublie jusqu'à votre existence, et d'espérer tout de même que la vie vous épargnera un peu ?

Je ne suis pas certaine moi-même de mesurer l'immensité des ravages que peuvent provoquer tous ces drames sur une seule et même personne. C'est pourquoi, Anita, je te demande de me pardonner tous ces secrets. J'ai perdu pied ce jour-là, le jour où Mam Georgina et moi sommes allées voir Edmée.

Edmée nous a reçues avec un sourire qu'elle s'efforçait de rendre aimable, mais elle ne réussit pas à masquer la méfiance qu'elle éprouvait envers ma grand-mère et toute notre famille. Elle nous a invitées à nous asseoir sur les fauteuils en osier de sa véranda, puis a rejoint avec quelque précipitation sa cuisine pour nous préparer une orangeade. D'un coup d'œil, Mam Georgina m'a intimé l'ordre de ne rien boire ici, où tout était vicié. En parfaite hôtesse, Edmée est revenue avec son plateau de verres et son pot à

orangeade. Elle s'est installée, non loin de nous, après avoir rempli nos verres d'un jus d'autant plus alléchant qu'il faisait très chaud. Il n'était pourtant nullement question que j'y trempe mes lèvres. Il y avait longtemps que Mam Georgina et ma mère m'avaient appris que, dans le pays où j'ai grandi, les choses ont toutes une double apparence : celle que tu vois (un verre de jus, un crapaud, un fruit, un morceau de gâteau) et celle que tu ne vois pas, parce que c'est une forme en-dessous. Je savais ainsi que le crapaud peut-être un porte-sort, le gâteau et le fruit des resserres à poison, le jus une boisson-maladie. Les esprits savent se cacher dans les choses et les personnes malveillantes nous attirent vers les esprits, par les mets ou les petites gâteries que nous affectionnons le plus. C'est pourquoi, chez ma mère et chez Mam Georgina, hormis le petit cercle de confiance, les paniers de fruits, les gâteaux appétissants offerts par des voisins empressés ou des amis obséquieux, ou même les pièces de monnaie gisant par terre, finissaient toujours dans le compost ou à la poubelle.

Je n'aurais jamais bu le jus d'Edmée. J'imagine que tu hocheras la tête en signe de désapprobation, mais dans le monde où je vivais, il était courant que le médecin diagnostique une cause officielle du décès (suicide, AVC, crise cardiaque, embolie pulmonaire, cancer...) et que les gens de la famille ou du quartier te donnent, eux, la vraie cause de la mort : « On l'a envoyé se pendre, parce que Madame Untel a découvert qu'il avait fait un enfant à sa voisine. » « Il était bien ce matin, mais il a mangé une mandarine que quelqu'un avait déposée sur sa table : lui, il pensait que c'était sa femme qui l'avait mise là, mais ce n'était pas elle ; à peine avalé le dernier quartier du fruit, il est tombé *bligidik* par terre, mort, raide comme une pierre. » « Il avait un ti-monstre maléfique sous le bras, mais la bête a pris le contrôle sur lui et l'a envoyé se tuer avec sa voiture. Tu n'as pas entendu qu'il n'avait pas bu une goutte d'alcool, et pourtant il a foncé tout droit dans le mur. »

Je découvrais que, comme les objets et les animaux, nous avons tous deux vies : une vie à découvert et une vie à couvert. C'est ce qu'Edmée devait me confirmer.

Mam Georgina n'y est pas allée par quatre chemins : elle a demandé à Edmée si elle avait jeté un sort à sa fille, Patricia, née Charles-Adèle-Joseph ; si c'était le cas, a-t-elle insisté, il y avait urgence à défaire ce sort qui était en train d'empoisonner le sang de sa fille. Edmée s'est offusquée de cette accusation qu'elle a jugée sans fondement. Elle a menacé de nous expulser, Mam Georgina et moi, sur le champ, si nous ne lui témoignions pas davantage de respect. Elle a ensuite regardé ma grand-mère dans les yeux, ignorant l'avorton que j'étais, et a commencé son récit :

— *Mwen, Edmée Jan Fèmen, man pa mové pasé an lot. Zot, sé Charles-Adèle-la, zot pa ni bizwen pèsonn pou mété zot an nwè. Sé konsidiré zot té ni an modision anlè tet-zot ! Jojina, kouté mwen bien ! Man Nanet té ni pou nonm frè'y koté papa'y. Mafi, sé pa fot-li ! Koumaniè nou pé konnet sésé épi frè, si nonm ka simen yich tout koté ? Mè pwoblem-la sé lè i apwan sé té frèy, i fè an yich épi'y.*

Oh mon Anita ? Comment te dire ce que j'entendais là ? Comment trouver les mots pour traduire ce que j'ai ressenti et ce grand frisson qui m'a parcouru tout le corps ?

Dans des mots que tu peux comprendre, voici ce qu'Edmée nous a dit :

— Moi, Edmée Jean-Fermin, je ne suis pas la mauvaise herbe que vous pensez. Vous, les Charles-Adèle-Joseph, vous n'avez besoin de personne pour vous faire du mal. Il y a comme une malédiction qui pèse sur vous. Georgina, écoute-moi bien : ta grand-mère, Mam Nanette, a eu des rapports sexuels avec son frère, son demi-frère pour être exact. Certes, elle ne le savait pas au départ que c'était son demi-frère ; et cela pourrait arriver à n'importe laquelle d'entre nous, puisque nos hommes sèment des enfants partout sans rien dire à personne. Mais ce qui a rendu les choses graves, c'est qu'elle a eu un premier enfant de lui, un garçon, qui n'a pas survécu, Dieu merci ! Seulement quand elle a appris, après, que son homme était son demi-frère, elle n'a pas pu, elle n'a pas su mettre un terme à leur relation. Et lui non plus d'ailleurs. Ma grand-mère qui, dans le quartier, aidait les autres femmes à accoucher, m'a raconté que ces deux-là s'aimaient à la folie et qu'ils n'ont pu entendre raison. Ta grand-mère a été enceinte une deuxième fois, toujours de son demi-frère : une fille est née, ta Mam Gertrude. Cela a provoqué un tollé dans le quartier ! Le curé est même monté les voir chez eux, leur disant qu'il fallait que cette orgie-vagabonnagerie cesse. « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! », les a-t-il prévenus. Un jour, quand la petite Gertrude a eu deux ans, on a retrouvé Mam Nanette et son amant de demi-frère, morts tous les deux. Certains disent qu'ils se sont suicidés, d'autres qu'on les a empoisonnés.

La sœur de Mam Nanette a pris la petite Gertrude et est partie très loin de l'endroit où elle était née pour venir s'installer par ici. Personne n'en savait rien. Moi, je connais toute l'histoire parce qu'avant de venir habiter ici, ma maman vivait dans le quartier où le drame entre la sœur et le demi-frère a eu lieu. Je ne l'ai pas racontée aux gens d'ici ; ma maman m'a dit que, quand il y a des morts bizarres comme ça, il ne faut pas en parler ; ça peut se retourner contre nous (*Pa di ayen an lè sé moun tala ; ou pa janmen sav !*

J'entends encore la voix d'Edmée proférant ces mots). Ta Mam Gertrude était déjà née dans la malédiction. Elle était issue de l'union d'un frère et d'une sœur, puisque les deux avaient le même papa. Ce n'est pas un bon départ dans la vie, ça ! Elle a grandi sans trop de problèmes : sa tante l'aimait beaucoup et l'a protégée des mauvaises langues. Tu sais, le pays est petit et les gens mal-parlent ! Mais les choses ont quand même bien roulé pour elle. À l'école, on ne l'a pas embêtée. C'était une belle fille, bien charpentée. Elle s'est mise en ménage assez jeune avec un Monsieur Girius, avec lequel elle a eu ta grande sœur, celle qui est morte quand elle avait seize ans. Les choses ont mal tourné entre eux et ils se sont séparés. Ensuite, ta Mam Gertrude a rencontré ton papa. Il l'a mise enceinte, et curieusement, on ne l'a jamais revue. Il n'a fait que disparaître ! (*disparet pwan'y* !). Les gens ont dit que ta mam Gertrude l'a tué et enterré au fond du jardin, parce qu'elle l'avait trouvé, en train d'essayer de violenter sa fille – celle de son premier lit. Qui sait ?

Les gendarmes devaient venir mais ils n'ont jamais pu trouver le chemin de la maison de Gertrude. Les gens dans nos campagnes savent comment te faire perdre ton chemin et Gertrude ne manquait pas d'expérience de ce côté, car sa tante l'avait initiée.

Voilà pourquoi, Georgina, poursuivait Edmée, tu n'as jamais entendu parler de ton papa. Gertrude a dû le tuer sec ! Personne n'a osé rien dire ni poser trop de questions, de peur de disparaître aussi. Quand tu as eu à peu près quatorze ans, ta mam Gertrude s'est mise à fréquenter un certain Edgar. Ce n'était pas quelqu'un de par ici. Elle n'a pas voulu se mettre en ménage avec lui, à cause de ce qui s'était passé pour sa première fille. Il venait la « visiter » le soir, de temps en temps, très tard, et il repartait le matin. Tu dormais déjà quand il arrivait chez toi, le soir ; c'est pourquoi, toi, Georgina, tu ne l'as jamais vu.

Georgina, je crois que ta maman n'a jamais voulu qu'Edgar ne te croise ni que tu croises Edgar. Elle était traumatisée par ce qui s'était passé avec le beau-père de sa première fille et avait très peur que tu puisses subir la même chose avec Edgar.

Les choses ont duré comme ça, pendant près de deux ans, mais comme tu sais, le malheur veille ; il attend son heure pour frapper. C'est ça notre déveine !

Ta mam Gertrude ne te laissait jamais seule : tu étais la prunelle de ses yeux. Elle t'emmenait partout avec elle. Quand on voyait Gertrude passer, on voyait Georgina passer. Mais un soir – il pleuvait beaucoup ce jour-là – sa voisine est venue la chercher un peu avant 23 heures, pour lui demander

son aide, parce que sa maman délirait et elle savait que Gertrude connaissait des prières et des plantes. Gertrude a hésité, mais elle ne pouvait pas laisser sa voisine dans le besoin. Comme on dit chez nous, nos voisins, c'est notre première famille. Elle a fermé soigneusement sa porte et elle est partie. Tu dormais à l'intérieur. Tu avais seize ans. Elle n'a pas pensé à prévenir Edgar, qui arrivait en principe chez elle vers cette heure-là. Il savait où elle mettait la clé. Il est rentré, mais contrairement à son habitude, il était ivre mort. Il avait même une bouteille cassée à la main. Je ne sais pas comment les choses se sont passées exactement, mais il a atterri dans ta chambre, s'est couché sur ton ventre et t'a pénétrée. Quand tu t'es rendu compte de ce qui se passait, tu as dû essayer de te débattre. À ce moment-là, de rage, il a enfoncé la bouteille qu'il avait en main, dans ton ventre. Il y avait du sang partout.

Ta maman est rentrée, un moment après. Quand elle a entendu tes cris, a vu tout ce sang sur le sol, elle a tout de suite compris ce qu'Edgar avait fait. Elle lui a expliqué, la voix blanche, d'où elle revenait et pourquoi elle n'était pas chez elle quand il est arrivé. Elle lui a dit que la personne qui était là, en train de saigner comme un cochon, c'était sa fille, la prunelle de ses yeux. Edgar était comme un égaré ; il ne savait même pas où il était ni ce qu'il faisait. Il commençait juste à prendre conscience de ce qu'il avait fait, mais Gertrude ne lui a pas laissé le temps de s'expliquer. Avec le même tesson de bouteille qui t'a lacéré le ventre, elle lui a tailladé le cou. Je ne sais comment il a fait, mais il est parti en courant et en hurlant et il est venu chez moi, moi, Edmée. Il m'a tout raconté et, même si je n'aimais ni Gertrude ni votre famille, j'ai eu pitié. Edgar et moi, on avait l'habitude de passer du bon temps ensemble, avant qu'il ne se rende chez Gertrude. Il m'avait promis de la quitter, car cela lui pesait d'attendre minuit et de se cacher pour aller avec une femme. C'est comme ça que j'ai tout su, même si, une fois de plus, je n'ai rien dit à personne, à part Sidonie.

Après le départ d'Edgar, tu étais sans doute complètement hébétée, Georgina. Mais tu savais que quelque chose d'ignoble venait de se produire. Tu savais aussi, j'en suis presque sûre, qu'un homme avait enfoncé un couteau dans ton sexe et du verre pointu dans ton ventre. Tu savais que rien ne serait plus jamais pareil. Connaissant Mam Gertrude, elle a dû te soigner avec les plantes ; passer sa main sur tes cheveux ; maudire les hommes et maudire la vie. Après, quand elle a su que tu étais enceinte de ce scélérat, elle t'a envoyé loin d'ici, chez une cousine à Mam Nanette en qui elle avait confiance. Elle a essayé de décrocher ton bébé de ton ventre, mais rien n'y a fait.

Tu ne peux pas imaginer ce qu'elle a souffert ! Car le sort nous joue bien des tours et elle aussi, du haut de ses trente-sept ans, était tombée enceinte d'Edgar. En même temps que toi ! La mère et la fille enceintes du même bourreau ! Une vraie malédiction !

Elle a dit à tout le monde qu'un dorlis était rentré chez elle, ce soir-là, comme elle n'était pas là, et qu'il t'avait engrossée. La voisine a confirmé que ta mère t'avait laissée seule pour lui venir en aide. Presque personne ne savait, pour Edgar, donc tout le monde a cru à cette histoire de dorlis, d'autant que l'on ne t'avait jamais vue, Georgina, traîner avec aucun homme. Tout le monde a cru, sauf moi qui savais.

Ta maman a tué l'enfant qu'elle avait dans son ventre. Elle n'a pas voulu te donner à boire de tisanes de feuilles trop concentrées, parce que tu étais jeune et qu'elle avait peur que ça tue l'enfant et toi avec, en même temps. Elle ne voulait pas non plus te rendre stérile. Mais pour ce qui est d'elle, elle n'avait pas peur. Elle a bu ce qu'il fallait, elle a sauté du haut d'un rocher et l'enfant s'est décroché de son ventre.

Elle ne t'a jamais parlé de cette histoire de dorlis qu'elle avait raconté pour sauver ton honneur et le sien, et personne ne t'a jamais parlé de ça, parce qu'une femme qui a été visitée par un dorlis fait peur. On la respecte, comme une sorte de créature entre deux mondes. On ne sait pas quel pouvoir elle a, à quel monde elle appartient exactement !

Dis-moi, Georgina, continuait avec détermination Edmée, que t'a dit Mam Gertrude pour t'expliquer l'enfant que tu avais dans le ventre ? Elle ne t'a pas parlé de son homme ? De la malédiction de ta famille ? Elle ne t'a rien dit ? Et toi, Georgina ? Tu as cru que c'était un violeur qui passait par là, un inutile qui avait bu, un chien-fer qui avait échoué sur ton ventre, comme une mouche dans un bol de soupe ?

Tu vois, Georgina, que tu n'as pas besoin de moi pour le malheur de ta famille. Je n'ai pas jeté de sort à ta fille, je ne lui ai fait aucun mal. Au contraire, j'ai jeté la clé de ma bouche pour ne pas vous porter préjudice. Si je t'ai lancé au visage « mère de dorlis », l'autre fois, pendant la communion de Marie-Alice, ce n'est pas par méchanceté, c'est parce que je ne contrôle pas mes nerfs et que tu m'avais poussée à bout, avec ton histoire de cinquante francs !

Tout le monde croit ici que tu as eu une relation sexuelle avec un dorlis ; que Patricia, ta fille, est l'enfant d'un dorlis et que Céline, ta petite-fille, est une créature avec du sang de dorlis en elle. Vous êtes des gens qui ne faites pas d'histoires, donc personne ne vous embête avec ça, surtout que, comme je t'ai dit, les gens ont peur des dorlis et des créatures issues d'eux. Ils

préfèrent se taire, garder leur peur dans leur ventre et ne pas se poser trop de questions, pour ne pas voir la vérité en face, c'est-à-dire leur propre misère et leurs propres turpitudes...

Écoute bien, Anita, oui écoute bien ! Je nous revois, Mam Georgina et moi, terrassées ! Anéanties !

Elle, se remémorant sans doute cette histoire de viol ; son exil forcé à la campagne ; les questions qui se bousculaient dans sa tête, mais qu'elle n'avait pas pu poser : qui lui aurait répondu ? Elle se souvient du silence de Mam Gertrude ; de sa honte à elle ; de son ventre qui enfle ; de sa rage ; du désespoir ; de sa solitude ; du sang qui coule ; du cri de l'enfant ; du dégoût ; de la haine.

Moi, découvrant le caractère sordide de l'histoire de ma famille et me découvrant, moi, rien moins que comme une petite-fille de dorlis, une créature hybride. Étais-je pleinement humaine, avec un cœur de chair et de sang battant dans ma poitrine, deux yeux, une bouche, un nez, deux oreilles, ou n'étais-je que le rejeton d'un incube-dorlis ?

Comment Mam Georgina, ma grand-mère, qui avait vécu avec cette tragédie depuis l'âge de seize ans, allait-elle pouvoir encaisser ce qu'Edmée venait de lui dire ? Elle venait d'apprendre, comme ça, d'un coup, que l'homme qui l'avait violée était non seulement le compagnon de sa mère, mais de plus, le père de deux fœtus qui s'étaient logés presque en même temps dans leurs ventres respectifs. Un fœtus que sa mère avait porté seulement quelques semaines avant de s'en débarrasser, et un autre qui s'était logé dans son ventre à elle, Georgina, et qui avait vu le jour. Pire : elle devrait vivre désormais avec l'idée qu'elle avait été engrossée, non par un violeur de fortune, mais par l'homme de sa mère. Un homme avec lequel sa *manman doudou* avait partagé ses souffrances et ses espoirs. Un homme qui avait prodigué à sa mère des moments de plaisir charnel ou avec lequel celle-ci avait ri, tout simplement. Et comme si ce n'était pas assez, elle prenait conscience aussi qu'aux yeux des gens de son quartier, son violeur, cet homme qui l'avait transpercée de sa bestialité, n'était qu'un fantôme, qu'un dorlis ! Il n'existait pas et toute l'humiliation et la souffrance qu'elle avait subies, se voyaient réduites en cendres, comme si rien ne s'était passé ce soir-là, comme si l'homme qui l'avait violentée se trouvait absous, par déni de condition humaine. Comment tenir, en effet, rigueur à un esprit ? À un démon ? À qui un incube-dorlis peut-il bien avoir des comptes à rendre ?

Après ce coup de gourdin – ou de *boutou* comme elle dirait elle-même – en pleine figure, Mam Georgina est restée silencieuse, le regard perdu dans le vide ; c'était comme si son âme s'était détachée de son corps, avait fui très loin pour ne plus jamais revenir. Je n'osais pas la dévisager.

C'était l'affaissement de plusieurs vies, la déroute de destins, de généalogies de femmes qui s'étaient crues dignes, courageuses, admirables mêmes, et qui se découvraient soudain, pitoyables, veules, vulnérables.

Je pouvais voir qu'Edmée accusait aussi le coup. Elle se demandait sans doute, face à cette existence qui se délitait sous ses yeux, si elle avait bien fait de vider son sac, de tout révéler en vrac ainsi, à une vieille femme, sans défense, impuissante.

J'ai fait un signe de tête à Edmée pour qu'elle m'aide à soulever Mam Georgina. Ma grand-mère n'avait plus de colonne vertébrale, plus aucun sens de ce que pouvait être la verticalité d'un corps, la posture d'une tête, la kinésique d'une silhouette. Elle était devenue un zombie.

Deux jours après, Mam Georgina expira. Ma Mam n'était plus. J'étais désormais sans grand-mère.

J'ai eu la prémonition de sa mort, dans la vision dont je t'ai parlé. J'ai vu le cadavre de ma grand-mère se dresser devant moi. Il était logé dans un cercueil qui m'a paru immense. Avant de s'en aller vers ce monde de l'au-delà, elle a eu la délicatesse de faire un détour par chez moi pour me prévenir, moi, sa petite-fille. Nous avons passé ensemble les dernières heures de son existence ; nous avons partagé en quelques minutes les secrets les plus lourds. Un pacte nous liait, nous lie encore.

J'avais parfaitement compris le mutisme de Mam Georgina après l'entretien avec Edmée. Je savais que, pour elle, c'était un voyage sans retour. Elle avait exploré les limites de la rationalité humaine, avant de flirter avec les régions où la folie règne en maître. Les mots étaient désormais inutiles.

Ma mère n'en a jamais rien su. Elle est morte cinq jours après Mam Georgina, sans savoir qui elle était, aux yeux de ses voisins et de ses proches. Elle n'a pas su que, pour eux, elle était avant tout une fille de dorlis. Elle n'a pas eu le temps de comprendre non plus à quel point cette mère qui avait mis du temps à l'aimer l'avait fait jusqu'au bout. Mais est-il bien vrai qu'elle n'en a jamais rien su ? Je continue de m'interroger...

Pour les gens du quartier, la mort d'une mère et d'une fille, à si peu de jours près, dans un même état de langueur et d'hébétude, confirmait que le

dorlis était venu prendre ce qui lui revenait de droit : les âmes de chacune d'entre elles. Les langues allaient bon train, mais dans la retenue. Chaque parole était pesée, pour ne pas attirer l'attention de la créature maléfique, et se voir condamné soi-même à une mort violente et subite.

Le jour de leur enterrement, il n'y a pas eu foule. Le curé lui-même était mal à l'aise. Il a expédié la cérémonie. Les cercueils ont eu du mal à entrer dans le caveau, autre preuve de l'acointance de leurs hôtes avec les esprits malins.

Mon père, éperdu de chagrin, sombra dans une sorte de folie douce. Je ne l'ai jamais retrouvé. Il a fui dans les mornes, et je crois aussi, dans le monde des esprits.

Un peu plus de deux ans après, je me suis envolée vers la métropole pour ne plus jamais revenir.

Anita, mon enfant, tu vois, je t'ai tout dit. Pour toi, j'ai parcouru les tréfonds de la honte, de la stupeur et du dégoût. Je voulais que tu saches mon histoire. Je désirais mettre des mots sur ce fardeau que je porte depuis tant d'années. Quand j'ai quitté le pays d'enfance pour partir vers cette nouvelle terre, j'étais moi aussi un zombie. On m'avait tout pris : ma fierté, ma famille, mon humanité.

Pour les gens de mon quartier, partir était mon unique option ! Ils n'avaient pas envie que la malédiction qui semblait frapper ma famille les touche, eux aussi, et ma seule présence suffisait à faire planer l'ombre de tous les dorlis-incubes de la terre. On murmurait aussi que mon père avait perdu la tête parce que le dorlis lui avait jeté un sort : il ne voulait pas qu'un simple humain élève, seul, la descendante de démon que j'étais. On disait que Mam Nanette avait couché avec son demi-frère à cause d'un pacte que sa mère aurait passé avec le diable, dont elle devait payer le prix en mettant un innocent au monde, condamné d'office à mourir. Voilà pourquoi son bébé garçon, premier-né, n'avait pas survécu, et que le diable les avait tués ensuite, elle et son demi-frère d'amant. J'entendis également une rumeur selon laquelle Mam Gertrude aurait découpé le beau-père de sa première fille en mille morceaux, morceaux qu'elle aurait déposés dans divers cimetières avec d'autres offrandes, pour que personne ne vienne essayer de la mettre en prison pour le crime qu'elle avait commis. On raconta enfin que le dorlis avait choisi Mam Georgina comme victime parce qu'il était au courant du pacte de Mam Nanette et savait que ces femmes-là n'ont pas peur de frayer avec les esprits des ténèbres.

Il y eut cent versions, toutes plus échevelées que les autres. Pas une fois on ne pensa à moi qui avais perdu, en l'espace d'une semaine, ma grand-mère, ma mère et mon père. Pas une fois il se trouva quelqu'un de bon sens pour rappeler à quel point Mam Gertrude avait soigné les douleurs des uns et des autres, gratuitement ou acceptant avec bienveillance et sans reproche les maigres sous qu'on lui donnait. Personne ne mentionna que si ce drame était survenu, c'est bien parce qu'elle était partie aider une voisine en difficulté. Pas une fois les cousines et cousins que mon père avait si généreusement aidés ne prirent la parole pour exiger le respect des morts et une certaine réserve face à la souffrance légitime des vivants. Chacun fabriquait la version qui correspondait le mieux à ses convictions profondes, à ses croyances, à ses mauvaises intentions.

C'est alors que je me suis demandé si tous ces gens croyaient vraiment qu'un dorlis avait ensemencé ma grand-mère, ou si c'était juste une façon pour eux de refuser de voir ce qui leur crevait les yeux et se dispenser ainsi de chercher un coupable. Par quelle opération un viol opéré par un homme de chair et de sang devenait-il le méfait d'un dorlis ? Et comment peut-on ainsi imposer un double viol à une adolescente de seize ans ?

Après ce viol qui avait été une sorte de première mort, Mam Georgina avait bien essayé de prendre un nouveau départ, de se reconstruire, mais personne ne lui en avait réellement laissé la possibilité. On se montrait poli avec elle, voire obséquieux, par peur des pouvoirs surnaturels que pouvait lui conférer le fait de s'être unie charnellement à une créature immonde. Mais on ne l'aimait pas ! On n'aimait pas non plus sa fille, Patricia ! Quant à moi...

Je commençais à comprendre pourquoi nous vivions dans une quasi-solitude, même si les fêtes de famille, les veillées mortuaires venaient régulièrement rompre cet isolement. En réalité, je découvrais, mon Anita, qu'il y avait le monde des humains et le monde des créatures, lequel ne se rattachait que partiellement au premier. On nous avait d'emblée fait basculer dans le monde des créatures, celui de l'humanité suspecte, tendancieuse et imprévisible, et on cherchait autant que possible à nous maintenir à distance de l'autre monde, celui des « vrais » hommes et des « vraies » femmes, de chair et de sang.

Partir loin, mettre des milliers de kilomètres entre ce bourg endormi dans sa duplicité et moi-même, c'était avant tout récupérer un peu d'humanité, ne plus flotter entre deux mondes : celui des ombres et celui des hommes.

Je suis arrivée au stade de mon récit où j'ai presque tout avoué. Je dis « avouer » comme une coupable. C'est ce que je ressens. Je dis aussi « presque », parce qu'il me reste encore certaines choses importantes à raconter, avant de mettre un point final à cette lettre à ma fille. Écrire ainsi l'histoire de ma vie en remontant le temps est à la fois dangereux et salutaire. Dangereux, parce que je suis saisie d'un vertige. Salutaire, en ce que j'ai réussi à raconter le pire.

Je suis obligée de peser chaque mot pour tenter de restituer au mieux la vérité, non des faits, mais de mon vécu. Un zombie a toujours du mal à regarder la lumière en face, à se reconnaître du monde des vivants. Or, pendant près de quatre ans, j'ai fui les hommes, cherchant dans la retraite et les études un réconfort à mon tourment. Peut-être aurais-je dû, comme Anita, m'engager dans une action humanitaire, pour que le sentiment d'être utile m'injecte de nouveau le goût des autres. Mais un zombie peut-il en aider d'autres ?

C'est curieux ! Dans un des WhatsApp reçu d'Anita, cette semaine, elle parle de son « goût des autres », et me voilà, réemployant, sans y penser, cette expression comme si elle était la mienne. Que peut bien vouloir dire avoir le « goût des autres » ? Est-ce notre manière de vivre à quatre qui lui a instillé cette appétence d'autrui ou, au contraire, notre autarcie à quatre qui lui a donné l'envie de nous fuir, pour tenter de retrouver le goût de nous à travers les autres, ou encore le goût des autres, mais sans nous ?

Elle nous parle, dans ses messages, de toutes ces femmes qu'elle accompagne et qui sont dévastées par la misère, la violence des hommes, la brutalité ambiante, les pleurs d'enfants. Elle se plaît à nous répéter que toutes ces femmes gardent le sourire, qu'elles ne se laissent pas enfermer dans le malheur mais cherchent à porter secours à d'autres femmes, encore plus meurtries et démunies qu'elles. C'est sans doute cet élan improbable du misérable envers un plus misérable que lui qu'Anita nomme le « goût des autres ». Elle aime à nous expliquer que toutes les personnes qu'elle voit et rencontre ne s'apitoient pas sur leur sort, parce que, là où elles se trouvent, on doit toujours chercher comment manger, comment se laver, comment avoir un peu d'électricité, comment se déplacer. On n'a pas le confort nécessaire pour pleurer sur soi, entamer une thérapie, penser à

prendre un rendez-vous chez l'esthéticienne puis chez le coiffeur, avant de savourer une tasse de thé dans un salon cosy ou de courir à la salle de sport, et finir sa journée devant un bon petit dîner à deux. On passe plutôt des heures assise, à tresser les cheveux de sa voisine, qui tressera les vôtres après. On donne un coup de main au voisin pour lever les murs de sa maison, car on sait que le samedi d'après, il viendra en faire de même. Vous mangerez ensemble : tu le nourriras pour le remercier, et lui te remerciera ensuite en te nourrissant aussi. Vous vivrez comme des frères, parce que vous n'avez rien et que vous ne craignez pas que qui que ce soit puisse vous dérober quoi que ce soit, puisque vous n'avez rien.

Je comprends que, dans ces messages dont je viens de parler, elle critique indirectement notre mode de vie douillet et sécurisé, notre crainte du moindre faux pli, notre volonté de tout maîtriser et contrôler quand d'autres, notamment ceux qu'elle a choisi d'aider et de porter à bout de bras dans *ce pays-là*, vivent dans des habitations précaires, sont soumis à toutes sortes d'aléas et ne peuvent rien planifier du tout. Leur seul mot d'ordre : survivre. Anita est en train de prendre l'exacte mesure de la distance qui existe entre « vivre » et « survivre ». Elle reste perplexe quand elle découvre qu'il y a parfois plus de joie à vivre en mode « survie » qu'en mode « vie ». Elle se rend compte que souvent, la chaleur humaine est inversement proportionnelle au nombre de billets de banque que l'on a sur son compte. En la lisant, je me replonge dans mon enfance, aux côtés de Mam Georgina, et je me dis que c'est bien vrai. Que notre bonne soupe verte, avalée simplement autour de la table en bois de la véranda, a toujours eu plus de saveur que n'importe quel mets gastronomique, pris dans une ambiance guindée et feutrée.

Les messages d'Anita m'interrogent et me bousculent. Elle met à distance, avec une facilité déconcertante, la vie que je lui ai fabriquée. Je me demande si elle sera capable, au terme de l'année qu'elle aura passée dans *ce pays-là*, de renouer avec ses habitudes et sa routine d'ici. C'est comme si, *là-bas*, elle retrouvait des gestes immémoriaux, des manières de penser et des rythmes de vie qui étaient en latence au fond d'elle. Elle aime par-dessus tout, nous écrit-elle dans ses SMS, les soirées de conteurs qui redisent en boucle l'histoire tragique de ce pays. Elle apprécie plus que tout les litanies et les plaintes qui pleurent le coupeur de canne, mort d'avoir trop travaillé, ou encore celles qui évoquent la femme en couches qui tue son enfant pour le sauver du malheur de l'esclavage.

Sait-elle, mon Anita, que dans mon pays d'enfance, les mêmes plaintes existent, que les conteurs célèbrent aussi les femmes qui,

incapables de tuer leurs petits, se sont implanté kyrielles de fibromes et polypes pour ne plus être en mesure d'enfanter ? Sait-elle que Mam Gertrude a décidé de tuer son fœtus dans son ventre en le faisant tomber, plutôt que d'accoucher d'un enfant qui serait à la fois le frère de sa fille et l'oncle de l'enfant de sa fille ?

Non, elle ne le sait pas. Comment pourrait-elle le savoir ?

Je n'ai pas encore posté ma lettre, qui n'est pas achevée.

Je songe tous les jours à cet Albert Gerse qui se prétend l'oncle d'Anita. De quel lieu sombre a-t-il pu surgir pour lui embrouiller ainsi l'esprit et la rapprocher de tout ce dont j'ai voulu la protéger ?

Anita commence à découvrir la vulnérabilité des corps, happés par les épidémies, la brutalité et la faim. Elle prend conscience des ravages que provoquent la promiscuité, le manque d'hygiène, les égouts qui débordent, la crasse. Mais elle n'a pas encore repéré le mal plus sournois et profond qui lie ces corps dégradés à des généalogies sans gloire ; elle ignore que la pénurie d'eau, la privation d'aliments, la proximité trouble des haleines, l'absence foncière d'électricité exacerbent les bas instincts et mettent à mal tous les tabous.

À moins que cet Albert Gerse ne lui ait appris tout ça ?

J'ai commencé d'enquêter sur cet oncle Albert sorti de nulle part. Grâce à Facebook, j'ai su qu'il vivait à quarante kilomètres de chez nous, mais j'avais beau pianoter sur Google, je ne trouvais aucune trace de lui, hormis un renvoi systématique à son compte. Il n'était donc pas une personnalité publique, puisque son nom était inconnu de tous les moteurs de recherche. J'ai entrepris de consulter les pages jaunes du pays de mon enfance, pour voir si je trouvais une quelconque famille Gerse. Mais là encore, mes recherches se révélèrent infructueuses : pas de Gerse.

Je commençais donc à privilégier la piste du pseudonyme, ce qui, de toute évidence, compliquerait l'aventure pour moi. En désespoir de cause, j'ai pris l'initiative d'appeler Luc, pour lui demander de bien vouloir me donner toutes les informations qu'il avait sur ce prétendu « Albert Gerse ». J'ai dû avouer à Luc que je ne connaissais pas ce Gerse... Il a hésité un peu, écartelé entre la loyauté envers Anita et celle qu'il avait contractée à mon égard depuis notre dîner. Je l'ai rassuré en lui déclarant qu'il valait mieux, pour aider Anita, que je sache qui était cet individu. Pour l'inciter à sortir de sa réserve, je lui ai promis de n'en rien dire à Anita. Il m'a alors avoué qu'il ne savait pas grand-chose de cet Albert Gerse, hormis un détail qu'il avait involontairement tu, lors de notre conversation du vendredi soir. Il se

rappelait qu'Anita lui avait confié que son oncle donnait des cours du soir dans une association tournée vers la généalogie ou quelque chose du genre. Il ne connaissait pas le nom de cette association, mais savait qu'elle était implantée dans la région où nous vivions.

Je l'ai remercié vivement. Et, hop, à peine avais-je raccroché que j'ouvrais déjà une page Google pour rechercher toutes les associations de généalogie de notre région. À vrai dire, il y en avait près de quatre-vingts, mais toutes étaient dédiées à des recherches généalogiques liées aux régions métropolitaines. Mon bon sens me disait qu'un Albert Gerse, né tout comme moi dans le pays d'enfance, ne pouvait en toute logique s'intéresser qu'aux généalogies de son lieu d'origine, qui était aussi le mien. Or, aucune des associations mentionnées ne semblait avoir quelque rapport avec notre lieu. J'en ai donc déduit que je faisais fausse route et que je devais associer le mot « généalogie » à autre chose (Luc m'avait bien précisé « généalogie ou quelque chose de plus compliqué que ça ») pour essayer de trouver une piste plus fiable.

J'ai donc repris ma quête dans le labyrinthe des fenêtres Google, que j'ouvrais et que je fermais, avec toujours le mot « généalogie » en bonne place. Je me suis laissé distraire par des sites qui m'ont paru intéressants, même s'ils n'avaient pas grand-chose à voir avec ce que je cherchais. J'ai encore pianoté, ou plutôt navigué une demi-heure sur le Net, avant d'accoler à « généalogie » l'adjectif « générationnelle ». Je suis alors tombée sur des sites d'analyse transgénérationnelle. C'est alors que le déclic s'est produit. Ma tête a littéralement explosé !

Mais comment ? Comment n'avais-je pas pensé plus tôt à mettre des mots et collecter des témoignages sur ce qui me taraudait depuis si longtemps ?

Mon aveuglement avait été dicté sans doute par la peur de la vérité.

Je suis restée le nez collé à l'ordinateur pendant des heures, comme un patient d'hôpital qui dévore son bouillon, comme une plante desséchée qui s'abreuve goulûment de l'eau qu'elle reçoit. J'avais, là, sous les yeux, toutes les réponses aux questions qui m'avaient obsédée depuis toutes ces années. Or, persuadée d'être la seule à porter une généalogie si désastreuse, je m'étais repliée sur moi-même, manquant toutes les occasions de rencontre et de dialogue.

Comment avais-je pu être aussi stupide ?

Pour combler ce retard, je me gavais d'informations, m'enivrais de mots nouveaux : « géno-sociogramme », pour schématiser l'histoire et les liens familiaux, « mémoire toxique », « fantôme transgénérationnel ». Je découvrais, avec effroi, que les traumatismes vécus par les ancêtres d'une

personne peuvent venir la hanter de manière obsessionnelle ; que les non-dits des générations antérieures sont souvent la cause des troubles d'ordre psychologique ou physique de leurs descendants.

Je repensais à ma mère et à la langueur qui l'avait emportée, sans remède possible, dans la tombe. Le traumatisme de Mam Nanette qui avait mis au monde deux enfants, issus du sang de son propre frère, avait-il touché ma mère au point de lui ôter la vie ? Ou bien étaient-ce les tribulations de Mam Gertrude qui avaient pris possession du corps de ma mère, la privant de toute possibilité de vivre sa propre vie ? Notre fantôme transgénérationnel, à nous les Charles-Adèle-Joseph, n'était-ce pas cette récurrence du crime et de l'inceste dans notre histoire familiale ?

Mon cerveau, en proie à une excitation anormale, faisait des recoupements, échafaudait mille hypothèses, toutes aussi vraisemblables et invraisemblables les unes que les autres. Je constatais que la langueur dont était en proie ma mère était intervenue l'année de mes seize ans, quelques jours seulement après la date anniversaire de Mam Georgina. J'étais née un 5 avril et ma grand-mère fêtait son anniversaire (qui ne se fêtait pas d'ailleurs à son époque) le 2 avril. Quant à ma mère, elle était née un 8 avril. Or, avril était le mois de naissance de Mam Nanette et de son demi-frère, qui ne se connaissaient pas le moins du monde, avant cette regrettable relation amoureuse.

La première fille de Mam Gertrude était morte à seize ans. Mam Georgina avait été violée l'année de ses seize ans et ma mère avait déclenché son compte à rebours vers la mort durant l'année de mes seize ans. Ces coïncidences étaient-elles purement fortuites ou s'inscrivaient-elles dans un réseau de significations et de connexions invisibles entre les corps et les esprits des aïeux et de leurs descendants ?

J'ai continué à remuer tout cela dans ma tête, puis j'ai repris mes esprits afin d'avancer. J'ai recommencé à naviguer sur le Net, jusqu'à tomber, quelques clics plus loin, sur une association de psychogénéalogie et d'analyse transgénérationnelle. Son siège était à une trentaine de kilomètres de chez moi, et le président en était un certain « Monsieur Serge ».

De prime abord, ce nom n'a pas provoqué de déclic chez moi. J'ai encore farfouillé sur les sites, sans rien trouver de bien convaincant. Je m'apprêtais à remettre mes recherches à plus tard, lorsque j'ai eu comme une détonation dans la tête.

Mais oui, c'était bien ça ! Serge, c'était l'anagramme de Gerse ! Il fallait que je vérifie le prénom. Ce Monsieur Serge avait-il pour prénom Albert ?

Albert Gerse et Monsieur Serge étaient sans doute une seule et même personne !

Il me semblait de plus que le nom Serge ne m'était pas totalement étranger. Serge ? Serge ? Où avais-je pu entendre ce nom-là avant ? Pourquoi, dans son altérité même, ce nom me paraissait-il si familier ?

Ma chère Anita,  
mon amour,

Je me suis donc envolée vers cette grande métropole avec le sentiment d'un infini désastre, mais aussi d'une incommensurable tristesse. Je fuyais ce que je savais de moi, ce que je pensais qu'on savait de moi, dans l'espoir que la distance que je mettrais entre le pays d'enfance et ma vie suffirait à m'inoculer une amnésie absolue. Je voulais faire disparaître cette peur intestine dont je t'ai dit quelques mots.

Hélas ! il n'y a pas de migrants nus. Il n'y a pas de voyageurs sans valises. Plus les jours passaient et plus je me rendais compte que j'avais emporté avec moi cette peur qui s'était tapie au creux de mon ventre, à l'image de l'ignoble balafre de Mam Georgina. Au creux de mon ventre, dans le secret de mon nombril, il y avait la cicatrice de ma grand-mère.

Il existe, pour moi, Anita, un mystère du nombril qui se confond peut-être avec une hérédité du nombril. Ce petit bout de chair qui est logé dans le renforcement de notre abdomen, comme une anfractuosité, nous dit que nous venons d'autres que nous, que nos vies dépendent en partie de celles qui nous ont précédées, et que leur legs est inscrit dans notre chair. Même si ma mère n'était plus, Anita, je portais en moi comme un tatouage, ce petit bout d'elle qui, lui aussi, à sa façon, gardait l'empreinte d'un petit bout de Mam Georgina et de Mam Gertrude et de Mam Nanette, sans que nous ne puissions rien y faire, sans que nous ne puissions jamais l'effacer.

Toi aussi, Anita, tu nous portes toutes en toi et nos peurs t'habitent, malgré toi, malgré nous. Je veux juste qu'elles ne te possèdent pas, que tu en gardes la maîtrise. Ton nombril, tellement minuscule et que tu as si peur de toucher, est le cerveau abdominal de tes ancêtres, le lieu où ils ont déposé ce qu'ils n'ont pu emporter avec eux, pour que tu règles à leur place ce qu'ils n'ont pas eu la force de régler eux-mêmes.

Quand je suis partie, mon Anita, ma fille chérie – tu me croiras ou pas, mais je t'en prie, crois-moi –, j'avais mal à mon nombril. Je me tordais de douleur, je touchais sans cesse mon ventre, avec fébrilité, comme si la cicatrice de Mam Georgina y était tatouée. Je scrutais mon nombril, je ne pouvais détacher mes yeux de lui. J'avais quitté les lieux de mon enfance

pour me libérer du fardeau d'une hérédité que je trouvais trop pesante et voilà que je me retrouvais enchaînée au lieu de mes ancêtres par ce nombril douloureux et gonflé.

C'est là le siège de ma peur intestine, celle que je refuse de te transmettre, sans être certaine de gagner ce combat. Nous ne savons pas quelles attaches mystérieuses relient notre nombril au reste de notre corps et ce mystère crée une angoisse comparable à celle que l'on ressent face à un gouffre. Nous ne pouvons ignorer que notre nombril vient d'un cordon que l'on a coupé à la naissance pour nous libérer partiellement d'un autre corps et cette pensée, à elle seule, est vertigineuse.

Tout ça pour te dire, ma chère Anita, que nous ne pouvons envisager notre vie sans d'autres vies au-dessous de la nôtre. Le nombril n'a d'autre fonction que de nous préserver de ces vies autres, mais dans le même temps, il signale leur présence.

Partir ne résout rien, même si la distance nous fait prendre conscience que nous venons d'un lieu dont nous ne pouvons entièrement nous défaire, et que ce lieu n'est pas que géographique. Tu as sans doute entendu parler des civilisations qui enterrent les cordons ombilicaux sous des arbres sacrés ; cette symbolique dit de manière imagée ce que je m'efforce maladroitement de t'expliquer : nous sommes viscéralement (le mot « viscère » ne te laissera sans doute pas indifférente) attachés à un lieu qui est celui de nos ancêtres, à un lieu généalogique ancestral.

Une fois que l'on a compris cela, il faut vivre avec. On peut choisir de se mettre la tête sous le sable, de s'inventer, comme je l'ai fait, d'autres vies, d'autres hérédités. Un jour ou l'autre, pourtant, celle que nous n'avons pas choisie, celle qui nous a été assignée nous rattrape. Au détour d'une hypertension, d'un diabète ou, plus profondément, d'une névrose ou d'une psychose qui nous rapproche de ce que nous avons cru fuir.

Je me suis inventé des vies, des généalogies, des enfances, des pays d'enfance, mais aucune de ces fantaisies ne m'a libérée de la peur logée dans mon nombril.

J'ai bien avancé dans la rédaction de ma lettre. J'éprouve tout à la fois un sentiment de satisfaction et une impression de frustration. Je ne suis pas sûre d'avoir réussi à dire à Anita tout ce que je m'étais promis de lui dire. Je ne suis pas certaine non plus d'avoir trouvé les mots justes, d'avoir su partager avec elle ce long calvaire de mon adolescence et de ma jeunesse. Jusqu'à ma rencontre avec Livia et Patrice. Surtout j'ai eu du mal à lui parler de cette peur intestine qui m'habite.

Depuis quelques semaines, Anita nous envoie moins de messages ; quand elle nous en adresse, ils sont laconiques. J'en ai fait la remarque à Patrice, qui n'a pu qu'acquiescer. Même Karl, son frère, s'est écrié la semaine dernière, à la suite de la réception d'un message de seulement quatre mots (« *Tout va bien. Bisous* ») sur notre WhatsApp familial : « Mais qu'est-ce qui prend à Anita ? Elle ne sait plus écrire ? » Son père et moi n'avons pas répondu mais notre cœur s'est étreint, sans doute à l'unisson.

Patrice va mal, j'en suis persuadée. Il est taciturne ; ses insomnies ont repris. Souvent, la nuit, s'il m'arrive de me lever, je vois un filet de lumière sous la porte de son bureau. J'hésite à entrer, mais je renonce et retourne me coucher.

Je n'ose pas lui parler de mes craintes : cette peur intestine qui nous possède tous deux n'est-elle pas en train de s'emparer d'Anita ? Je n'aborde pas non plus avec lui la question de la lettre que je suis en train d'écrire. Je redoute sa colère et ses propos tranchants : « Tu sais, Céline, que cette lettre vient bien trop tard ! Il aurait fallu l'écrire il y a cinq ou dix ans de cela ! Je t'avais pourtant prévenue des dégâts irrémédiables que ton silence et ton déni pouvaient causer ! » Je sais qu'il aurait raison et que je me suis comportée comme une idiote. Mais à la différence de ceux qui agissent ainsi par pur égoïsme, j'ai des circonstances atténuantes. J'ai vécu un traumatisme. Un séisme généalogique a dévasté ma vie, quand j'avais seize ans ; je sais que je radote, mais depuis l'âge de douze ans, je vis en apnée. Qui peut se vanter, comme moi, d'avoir perdu en moins de cinq jours toutes les personnes qui comptaient dans ma vie : ma grand-mère, Mam Georgina ; ma mère, Patricia, et mon père ?

C'est aussi à cette époque que j'ai découvert que les habitants de mon quartier me prenaient pour la petite-fille du dorlis, celui qui avait ravagé le

corps de ma grand-mère.

C'est encore à ce moment précis que j'ai eu conscience de la vulnérabilité de mon corps, du lien entre mon corps et l'histoire tourmentée de mes ancêtres. Les révélations d'Edmée sur les relations incestueuses entre mon arrière-arrière-grand-mère, Mam Nanette, et son demi-frère n'étaient que le fruit de corps déplacés. Le meurtre commis par mon arrière-grand-mère pour protéger la virginité de sa première fille n'était aussi qu'une histoire de corps errant. Le viol de Mam Georgina. Son hideuse balafre. Toute cette hérédité du nombril qui vous relie à d'autres corps, à d'autres vies que la vôtre. Je sentais palpiter parfois d'autres vies sous la mienne.

La conscience de cette surface ombilicale et des réseaux invisibles qu'elle commande comme siège de la peur intestinale. J'espère de tout cœur qu'Anita, ma fille, ne ressent pas déjà ces pulsations du nombril, de tous ces nombrils auxquels le sien se trouve relié.

J'étais au milieu de ces élucubrations lorsque la sonnerie de mon téléphone a retenti. J'ai décroché, frissonnant quelque peu ; une voix d'homme, avec de sévères inflexions de glotte, s'est fait entendre :

— C'est vous Céline Assine ?

— Oui, c'est bien moi. À qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je suis Albert Serge, président de l'association « Transgénération en action ».

Albert Serge ! Il me rappelait enfin ! Qu'allait-il me dire, et comment pourrais-je en savoir plus sur lui sans rien dévoiler de moi-même ?

Quinze jours auparavant, j'étais passée au siège de l'association qu'il présidait. Une secrétaire m'a aimablement reçue. J'ai prétexté mener une enquête sur le profil des personnes qui s'intéressent à l'analyse transgénérationnelle. Je bluffais, mais elle n'est pas allée chercher plus loin, préoccupée avant tout de me trouver un rendez-vous avec le président ou, à défaut, avec un des membres du bureau. J'ai pris soin de me faire enregistrer auprès d'elle sous un faux nom, pour ne pas attirer l'attention du fameux Albert Serge.

Finalement, après moult tergiversations dues à une période de rush (la préparation d'un important congrès sur les maladies psychiques et physiques liées à une relation conflictuelle avec ses ancêtres), la secrétaire m'a indiqué que M. Gerse me rappellerait au numéro que j'aurais l'amabilité de lui laisser.

Je reviens quelques semaines en arrière, au moment où je m'interroge encore sur cette étrange familiarité du nom « Serge » à mes oreilles. Je suis

surprise du temps qu'il m'a fallu pour déceler que Gerse est simplement l'anagramme de Serge. C'est curieux comme notre cerveau nous joue des tours, quand il sent l'imminence d'un événement dont nous nions la réalité, pour ne pas en subir les conséquences. En d'autres circonstances, j'aurais trouvé stupide toute personne qui n'aurait pas d'emblée établi ce lien, ou qui aurait hésité autant que moi à rattacher le nom « Serge » à la personne de Sylvia. C'était bien Sylvia Serge qui avait adressé trois lettres à ma grand-mère, Mam Georgina. Elle s'y était présentée comme la sœur de son agresseur. Or, pendant près de dix jours, le nom « Serge » était resté comme en suspens. À croire que mon esprit se protégeait ainsi de toute intrusion des ancêtres, de tout assaut héréditaire. J'avais figé ma généalogie et je ne voulais pas en modifier l'équilibre.

Si Sylvia Serge était la sœur d'Edgar et qu'Edgar était le violeur-dorlis de Mam Georgina, et si Albert prétendait être l'oncle d'Anita, alors sans doute fallait-il en déduire qu'Albert était aussi le frère de Sylvia et d'Edgar.

Albert serait donc le frère de l'agresseur de ma grand-mère, c'est-à-dire l'oncle de ma mère et mon grand-oncle... Mais non ! Ce n'était pas logique : s'il en était ainsi, Albert serait trop âgé pour se retrouver à présider cette association ! J'ai échafaudé d'emblée une autre hypothèse, positionnant Albert comme fils ou petit-fils d'Edgar. Comme fils d'Edgar, il serait le demi-frère de ma mère, et donc mon oncle, ce qui ferait de lui le grand-oncle d'Anita ! En tant que petit-fils d'Edgar, il serait mon cousin et une sorte d'oncle ou de grand-cousin pour Anita, puisque dans mon pays d'enfance, les cousins germains des parents sont souvent considérés comme les oncles des enfants.

Mais qu'étais-je en train de faire ? Qu'étais-je en train de dire ?

Oh ! Mon Dieu ! Ce n'était pas possible !

J'étais en train de construire mon arbre généalogique du côté des hommes-fantômes de ma famille ! Je m'étais toujours cru venant d'une lignée de femmes, à l'exception de mon père – sauf que ce dernier était devenu un fantôme, lui aussi.

Ce ne fut qu'à la faveur de la surprenante découverte d'un prétendu oncle d'Anita que j'ai pris conscience qu'il y avait eu, dans ma généalogie, des hommes pour féconder les femmes. Je portais aussi en moi l'hérédité de ces hommes, même si j'avais fait d'eux des zombies, des dorlis, des fantômes qui n'existaient pas dans mon histoire personnelle. Je ne connaissais pas le nom de ces hommes ; j'avais à peine entendu leurs prénoms. Je les avais rangés dans des catégories délictueuses : l'incestueux pour le compagnon de Mam Nanette, le libidineux pour l'homme de Mam Gertrude. Quant au

violeur de Mam Georgina, je le reconnaissais seulement comme géniteur forcé de ma mère.

Voilà ce qu'ils étaient pour moi : des verges monstrueuses qui avaient détruit la vie des femmes de ma lignée, des géniteurs sans visage, sans nom, sans histoire, qui étaient venus inoculer leurs semences salies dans les ventres de mes aïeules. Je n'avais jamais imaginé, pas même une fois, qu'une partie des gènes de ces éjaculateurs était en moi, que leurs vies étaient sous la mienne et celle d'Anita.

Je comprenais maintenant que si, pendant toutes ces années, j'avais eu le sentiment d'être la petite-fille d'un dorlis, c'était moins à cause de ce que les habitants de mon quartier pensaient ou disaient de moi qu'en raison de ce « trou noir » dans la moitié de mon hérité. Certes, j'étais la fille de mon père, mais ce dernier s'était aussi évanoui dans la nature, comme tous les autres mâles de mon ascendance. Il était donc normal que je me voie uniquement comme la fille de Patricia ; la petite-fille de Georgina ; l'arrière-petite-fille de Gertrude et l'arrière-arrière-petite-fille de Nanette. D'ailleurs, Edmée et Sidonie n'avaient évoqué les hommes que pour expliciter l'origine des spermatozoïdes qui avaient fécondé les ovules de toutes ces femmes de ma famille ; elles ne leur avaient pas prêté la moindre importance.

Sidonie avait dit, si j'en crois ma cousine Armande, qui vivait chez elle : *Yo ka pwan nonm pou fè yich, mè yo pa ka rété adan pies kay épi pies nonm ! Yo ka risivwè ti grenn-an épi sé tout !*

Mais comment toutes ces phrases pouvaient-elles me revenir en mémoire dans leur lettre même ? C'était à peine croyable de les entendre encore résonner après tant d'années. C'étaient ces mots énoncés dans la langue d'enfance qui m'obsédaient. La force de cette langue était de revenir hanter tous ceux qui essayaient de se constituer une boîte de faux souvenirs pour fabriquer de l'oubli.

« Elles prennent des hommes pour faire des enfants, mais elles ne se mettent en ménage avec aucun d'eux ! Elles se contentent de recevoir leur petite graine, un point c'est tout ! »

Et me voici en train de traduire, de travestir, de mimer !

Et voilà que maintenant, à cause de cet oncle Albert avec qui ma fille était en relation à mon insu (mais que pouvais-je dire, puisqu'elle était majeure et libre de fréquenter qui elle voulait ?), cette partie douloureuse, évanescence, fantasmagorique de mon hérité remontait à la surface. Et voilà que se démultipliaient la complexité de mes gènes, les points de pression sur mon premier nombril et la vulnérabilité de mon corps. Mon ventre criait

souffrance, demandant grâce, refusant de se plier une fois de plus aux caprices d'une hérédité hasardeuse qui recommençait à lui triturer le nombril.

Ai-je besoin de préciser que cette rencontre avec mon hérédité masculine s'apparenta à un séisme, doublé d'un tsunami qui réveilla en moi de manière éruptive, la douleur éteinte de ce volcan-nombril ?

Mon corps ploya. Je n'arrivais plus à tenir debout, tant je souffrais. Je me tordis de douleur, me roulant en boule. Je dus solliciter l'aide de Patrice car, au fil des jours, le mal allait s'intensifiant. Il m'ausculta patiemment, sans piper mot au début. Il ne décela rien d'organique et en conclut que ce violent accès de douleurs abdominales ne pouvait avoir qu'une origine fonctionnelle. Il me prescrivit un antidépresseur modéré, en me recommandant de mettre des mots sur cette douleur rampante qu'aucun médicament ne parviendrait à apaiser.

Je le sentais tendu, mais il me parla tendrement, me massant le ventre avec douceur. Il m'expliqua que j'étais en train de me tuer à petit feu, que nos enfants avaient besoin de moi, qu'il fallait que je leur parle. Il fallait, insistait-il, agir avant que cette douleur du nombril ne nous rattrape tous.

Ses paroles me brulèrent. Depuis le départ d'Anita, les relations entre Patrice et moi étaient devenues plus distantes. Nous vivions dans des espaces séparés. Moi, obnubilée par cette lettre que j'écrivais à Anita ; lui, obsédé par l'élucidation de la vraie raison du départ d'Anita. Il subodorait que cet éloignement de notre fille n'était pas sans lien avec mes secrets et craignait pour l'unité de notre famille.

Dans ce chassé-croisé, peuplé de non-dits, nous pouvions nous perdre à tout moment. Vient en effet un jour où l'on n'en peut plus de se taire. Un jour où on s'imagine être l'invitée d'une émission de télé-réalité pour dire, à la face du monde, que l'on est une menteuse, une taiseuse de secrets, et pourquoi pas une meurtrière. Un jour où l'on préfère subir la vindicte publique plutôt que continuer à cultiver le mensonge et le secret.

Ce jour était venu. Je sentais que, de toute façon, Patrice ne me laisserait pas le choix ; il ne voulait plus être complice de mes omissions biographiques volontaires. En tant qu'homme, il avait une image plus positive des êtres de sexe masculin ; il ne les réduisait pas à n'être que des verges fantasmagoriques. Son fils aurait besoin, tôt ou tard, d'autres modèles masculins que lui ; ne pourrait-il lui présenter que des dorlis ?

Je n'avais plus le choix. Je devais terminer cette lettre et l'adresser à Anita. Je devais rencontrer cet Albert Serge et arrêter de me cacher derrière une prétendue ascendance démoniaque. C'est pourquoi je me suis rendue au

siège de l'association, y laissant mon numéro de téléphone. Certes, j'avais donné un faux nom, mais ce serait ma vraie voix qu'entendrait cet Albert, puis mon vrai visage qu'il verrait.

Il fallait que j'envoie cette lettre à Anita, que j'en parle à Patrice et que je rencontre Albert Serge. Je n'avais plus le choix ! J'étais la seule à pouvoir arrêter la possible excroissance du nombril torturé d'Anita !

*(Dernière ligne droite avant envoi. Ultime tranche de ma lettre).*

Ma chère Anita,

J'en suis à la dernière étape de cette longue lettre que j'ai tenu à t'adresser. Je veux te redire à quel point je m'en veux de t'avoir caché, pendant toutes ces années, l'emplacement du fromager sous lequel est enterré ton cordon ombilical. Pourras-tu me pardonner ? Même si tu le faisais, que tu effaçais tous ces mensonges et ces non-dits, je ne pourrais pas me pardonner moi-même.

N'importe quel juge, Anita, me trouverait des circonstances atténuantes. J'ai subi des traumatismes qui auraient conduit quiconque à l'internement. Nous sommes nombreux, très nombreux à avoir connu les mêmes flétrissures, mais nous avons choisi, par honte ou par fierté, de ne pas en parler. Tu sais bien comme les victimes savent se vivre comme des coupables ; tu n'ignores pas que le passé n'a jamais raison devant le présent. Tu as bien compris que tout le monde fait comme si la Traite n'avait pas eu lieu, comme si nous n'étions pas marqués au fer rouge et que nous pouvions continuer à vivre normalement. On nous culpabilise d'emblée quand nous nous avisons de dire que rien n'est réglé, que nos peurs intestines continuent de nous dévorer et que nos corps sont de plus en plus vulnérables. Quant à nos esprits...

Nous vivons dans l'irrationalité la plus totale, mais nous arrivons à la dissimuler sous des traits de raison, pour tromper l'ennemi. Mais, comme dirait ton père, nos maladies parlent pour nous. Nos corps ne mentent pas, ne savent pas mentir. Et dans ces corps qui parlent pour dire leurs souffrances dans nos maladies, ton père inclut nos dérèglements psychiques.

J'ai l'air si rationnelle, Anita, quand on me voit. Je donne l'impression de tout bien faire, d'être équilibrée dans mon corps et dans ma tête, d'être bien ancrée dans la modernité. Je ne sais pas comment je parviens à inspirer cette impression de stabilité alors que tout n'est que chaos en moi. C'est ma version face ! Mon irrationalité, c'est ma version pile.

Tu vois, mon Anita, ma petite fille, mon tendre amour, comme ma version face sauve la mise ! C'est elle que je t'ai montrée pour te tranquilliser. Je

voulais te donner une chance de grandir comme un arbre sain : c'est pourquoi je t'ai inventé des racines fictives. J'ai voulu que tu échappes à la souillure, mais comment échapper à ce qui fait partie de nous ? Ah ! comme j'ai été insensée !

C'est aussi cette version face que j'ai montrée à mes collègues, à tous ceux qui, comme eux, me voient en brillante quadragénaire qui a su réussir une carrière exceptionnelle de professeure de lettres classiques. J'ai donné raison, Anita, à ceux qui croient que notre histoire familiale, notre généalogie ne sont que des épiphénomènes, des détails insignifiants. Pour eux, tout est possible, si on se donne les moyens de réussir. Ma petite fille, j'ai conforté dans leurs certitudes ceux qui pensent que le présent a toujours raison du passé. Vu l'équilibre corporel et psychique parfait que j'affiche, comment pourraient-ils se douter de l'effet encore dévastateur sur moi de la machine triangulaire à fabriquer du malheur ?

Ils tomberaient des nues si je leur montrais, rien qu'une fois, ma version pile : le plissement de mon nombril, le tissage dont j'affuble mes cheveux sans trop savoir si c'est pour ne pas avoir à me coiffer ou pour singer (il y a peut-être un peu des deux) ; mon eczéma chronique ; ce diabète que je partage sans doute avec la branche mâle de mon hérédité (mais comment pourrais-je le savoir, puisque je n'en connais pas les membres ?) ; le polissage parfois involontaire de mes inflexions de glotte ; mes ballonnements ; mes constipations ; mes diarrhées ; l'impression inconsciente que toute pénétration de la part de Patrice, aussi douce soit-elle, est un viol ; ma méfiance instinctive envers les hommes ; ma crainte viscérale de tout ce qui ressemble à une trique ; mon ventre qui se creuse quand je suis face à des inconnus qui me scrutent ; la petite sueur qui coule dans mon dos quand on parle de souvenirs d'enfance...

Ma version pile, ma chérie, ce sont les ravages invisibles de mon hérédité et de notre histoire. Je les dissimule soigneusement, parce que je sens que je n'ai pas le droit d'en parler ; je sens que si j'en parlais, je perdrais des amitiés, je perdrais en crédibilité, je me retrouverais presque internée de force.

Me vois-tu, mon Anita, dire devant mes chères collègues, Aline ou Sara, que j'ai vécu toute ma vie avec un sentiment d'illégitimité, une peur noueuse dans le ventre, l'impression que je descendais d'incubes-dorlis, parce qu'il y a un trou noir dans mon hérédité et que j'ai grandi sans même me rendre compte que les mâles étaient absents de ma généalogie ? Comment pourrais-je leur avouer que je croyais ne descendre que d'une lignée de femmes dignes, mais que je les ai découvertes incestueuses elles

aussi, meurtrières elles aussi ? M'imagines-tu en train de leur confier que ces femmes se sont comportées de la sorte parce qu'elles-mêmes et leurs filles ont eu à subir la violence d'hommes en totale dispersion dans leurs ensemencements ? Comment auraient-elles réagi si je leur avais avoué que ma mère est morte d'être la fille d'un dorlis ? Comment leur faire comprendre que, pour ne pas admettre la violence ou la brutalité de sexes d'hommes, on préfère l'attribuer à des créatures de la nuit, pourvues de verges mais exemptes de responsabilité ?

Souhaites-tu en entendre davantage, Anita ? Veux-tu que je te dise que ces maladies chroniques, si répandues dans le pays d'enfance, que sont l'hypertension, le diabète, les mycoses de la peau, les fibromes, cette violence imprévisible qui surgit au détour d'une parole malheureuse ou d'un regard trop appuyé, cette méfiance des uns envers les autres, cette exubérance si proche de l'hystérie, cette hyper-phobie du manque, cette boulimie du paraître, ces ambitions démesurées, cette médiocrité que l'on méconnaît viennent de la peur intestine qui nous taraude, parce qu'on sent quelque part, au fond de nous, qu'on pourrait nous effacer de la surface du monde sans que le monde ne s'arrête de tourner ?

Quand on naît dans le camp des illégitimes et qu'on lutte pour acquérir la légitimité d'être, que se passe-t-il, le jour où on comprend qu'on ne sera jamais légitimes, ni à ses propres yeux, ni aux yeux de personne d'autre ?

On ne peut pas vivre en ayant à prouver en permanence qu'on mérite d'être rattaché à l'humanité, tout en n'ayant rien fait pour en être détaché.

Tu vois, Anita, je ne suis ni meilleure ni pire qu'une autre. Je suis une femme qui a essayé d'être ta mère, avec ses forces et ses faiblesses. Une rescapée de l'autre région, celle où tu vis maintenant et que j'ai fuie, pour tenter d'échapper au monde des zombies et des dorlis.

Je sais maintenant que ma fuite était vaine, parce que les dorlis et les zombies parcourent le monde, en quête de celles qui, comme moi, ou comme toi aussi sans doute, pensent qu'on est libre de s'inventer de nouvelles régions, de s'y implanter. Mais comme dit ton père, on change de lieu mais pas de peau. Notre corps regorge des gènes de nos aïeux, ceux que nous connaissons et reconnaissons, autant que ceux que nous méconnaissons ou rejetons. Quoi que tu fasses, Anita, tu as d'autres vies sous la tienne.

Tu as maintenant toutes les cartes en main, ma fille chérie. Et c'est à toi de jouer désormais ta propre partition, dans l'espoir que tu sauras accorder ton pardon à ta pauvre maman.

Issy-les-Moulineaux  
25 février 2016

J'ai relu attentivement ma lettre à Anita et j'ai décidé d'y joindre aussi toutes ces pages que j'ai rédigées, sur l'espèce de journal que je tiens sur mon ordinateur. J'ai pris l'habitude d'y noter mes impressions de la journée ou ce que je ressens quand je fais quelque chose d'important. Il me paraît essentiel de livrer à Anita les réflexions qui ont jalonné la rédaction de ma lettre, pour qu'elle comprenne mieux mon cheminement personnel, les doutes qui m'ont assailli. Cela me gêne un peu qu'elle ait vent de l'enquête que j'ai menée sur Albert Gerse, alias Albert Serge, mais peu importe après tout ; je ne veux plus rien lui cacher.

Une fois que j'aurai affranchi ma lettre et l'aurai déposée dans une boîte, j'en montrerai à Patrice une copie que j'ai conservée. Je ne veux pas déroger à la chronologie que je me suis fixée, parce que Patrice pourrait vouloir me faire supprimer telle ou telle partie, ajouter tel ou tel événement, réécrire un passage qui pourrait lui sembler inexact. Or, je ne veux pas. Je souhaite que cette lettre reste fidèle à l'esprit dans lequel je l'ai écrite : une sorte de confession, maladroite certes, mais qui s'inscrit dans une démarche de vérité et de mise à nu. J'aurais sans doute pu mieux faire, mais je ne visais pas la performance. Seulement la sincérité.

Mon autre souci est Karl, mon fils. Vais-je lui donner aussi lecture de cette lettre ? Sa sœur risque de lui en parler, car ils communiquent beaucoup, tous les deux, dans une intimité qui pourrait ne pas sembler évidente quand on les voit ensemble, alors qu'elle existe bel et bien. Je le trouve un peu jeune pour être ainsi plongé dans la réalité sordide de son histoire. Mais n'est-ce pas le bon moment pour la lui raconter ? N'y a-t-il pas urgence à greffer ses ailes sur des racines plus solides ?

Je suis assise et je réfléchis. Je tergiverse. C'est si difficile de savoir quelle est la bonne décision. Il vient d'entrer au lycée et vit une période d'adaptation sans doute délicate, même s'il n'en laisse rien paraître. Je me demande si cela vaut la peine de lui compliquer encore la vie avec toutes mes histoires de généalogie. En même temps, si sa sœur lui en parle – ce qu'elle fera presque à coup sûr –, il m'en voudra de ne lui en avoir rien dit, alors que nous nous côtoyons tous les jours.

Est-ce qu'à sa sortie du lycée, je dois l'attendre à la maison, ma lettre à la main, et lui dire : « Voilà Karl, ce que j'ai à te donner. Tu la liras tranquillement, sans hâte. Ce n'est pas glorieux, mais c'est mon histoire, celle que j'ai essayé de vous cacher trop longtemps. Désormais, je veux que vous la connaissiez, et quel que soit votre jugement, quelle que soit votre réaction, je ne regretterai pas de vous avoir dit la vérité. »

J'ai beau essayer plusieurs jours de suite, à la sortie du lycée, je n'y arrive pas. Le scénario est clair et limpide quand je suis seule à la maison et qu'il n'est pas là. Quand il rentre, fatigué, qu'il me lance un « Comment ça va, maman ? », mes bonnes résolutions fondent comme glaçons au soleil et je n'ai pas le courage de rebondir sur cette affaire de lettre. Je ne peux pas la lui adresser par voie postale : ce serait trop ridicule ! Si je la dépose sur son bureau, il risque de ne pas la voir et si, par bonheur, il la remarque, avant de l'ouvrir, il me demandera : « C'est quoi, maman, cette enveloppe avec une lettre dedans ? » Je ne saurai quoi lui répondre.

Assaillie par ces doutes, j'ai failli oublier de raconter la fin de mon échange téléphonique avec Albert Serge. Après s'être présenté, il m'a demandé si j'étais disponible le mercredi suivant, en fin d'après-midi. J'ai acquiescé aussitôt : cette date me convenait parfaitement. Nous avons pris rendez-vous au siège de l'association.

J'ai soigneusement noté sur mon agenda électronique la date et l'heure du rendez-vous et je me suis allongée pour me reposer un peu. J'avais le sentiment d'un poids sur ma poitrine. J'arrivais à peine à respirer.

Quelqu'un a écrit un jour que chez les illégitimes, tout est illégitime, même leur histoire. Cette personne ne s'est pas trompée. En écrivant ma lettre, c'est ce sentiment qui m'a possédée. Néanmoins, ce faisant j'ai aussi, sans l'avoir prémédité, laissé une trace de mon histoire. Ce qui est écrit est racontable, et donc plus « croyable ». Je ne parle pas de crédibilité, mais de croyance et de foi.

Mon histoire n'est pas crédible, mais il faut me croire. Il est essentiel qu'Anita et Karl me croient. Qu'ils croient en leur histoire, sans preuve aucune : juste sur la foi de mes propos. Je ne peux déterrer ma grand-mère pour montrer sa balafre sur le ventre. Je ne peux non plus faire procéder à des tests ADN sur Mam Nanette et son amant pour prouver qu'ils étaient sœur et demi-frère. Leur état civil ne peut pas non plus en témoigner, car pour l'un comme pour l'autre, figure la mention « né(e) de père inconnu ». Personne n'a jamais retrouvé le corps du père de Mam Georgina, celui que

Mam Gertrude aurait assassiné pour venger l'honneur menacé de sa première fille. Pas de cadavre, pas de crime ?

Quant à Edgar, qui l'a vu ? Edmée a disparu depuis bien longtemps. Elle ne pourra donc témoigner qu'il a existé. Les autres survivants se souviendront-ils que c'est un dorlis qui a engrossé Mam Georgina ? Oseront-ils porter ce témoignage ? Qui a jamais vu la photo d'un dorlis ? Le certificat de décès de Patricia, ma mère, portait la mention « cause du décès : leucémie ». Qui croira qu'elle est morte, en réalité, de langueur, parce qu'elle n'était pas certaine de l'amour de sa mère ? Où sont les preuves de ces incestes, de ces crimes, de ces maladies langoureuses, de ces créatures pas totalement humaines ? Où sont-elles ?

Il n'y en a aucune. L'intuition n'est pas démontrable. Les impressions ne sont pas compatibles avec une règle mathématique. Les lois non écrites n'existent pas. Elles ne comptent pas et ne sont que chimères de l'esprit. La peur intestinale n'est pas décelable au stéthoscope. Nul ne peut voir la cicatrice de Mam Georgina derrière mon nombril, parce que précisément, elle est invisible. Et ce qui est invisible n'existe pas, n'est-ce pas ?

Comment identifier les traces du traumatisme que ma désastreuse généalogie a laissées en moi, quand je bénéficie socialement d'une situation enviable, que je parais saine d'esprit et que mon nombril est bien à sa place, comme celui de n'importe lequel d'entre nous ?

Les indices du monde jouent contre moi, contre nous. Ils nient chez les vaincus l'existence d'un chaos généalogique primordial, dont les effets négatifs se prolongeraient jusqu'à nos jours, jusqu'à la génération de mes enfants, et peut-être au-delà. Pour beaucoup, mon histoire de dorlis et de verges fantasmagiques appartient au monde des fadaises et des invraisemblances. J'aurai beau témoigner qu'elle a eu lieu, qu'elle est véridique, si je ne peux apporter aucune preuve de ce que j'avance, elle tombera aussitôt dans le domaine de la fiction. Ou alors c'est moi qui serai internée.

La raison des uns est folie des autres.

Et puis, un matin, la sonnerie de la porte a retenti... Qui cela pouvait-il bien être ? Je n'attendais pas de visite. Patrice était à son cabinet. C'était en principe son heure de rush. Karl était au lycée. Je me suis levée péniblement. J'ai regardé par le judas : j'ai cru voir un homme en uniforme. J'ai ouvert la porte avec prudence. Il y avait quelqu'un en face de moi, avec un courrier en recommandé. J'ai signé le document, remercié le porteur, puis ai refermé la porte.

J'étais intriguée. J'ai cru reconnaître l'écriture d'Anita, mais je me suis dit que ce ne pouvait être elle. J'ai regardé alors le lieu d'affranchissement et cela correspondait au pays où elle effectuait sa mission. C'était bien son écriture sur l'enveloppe ! Je collais l'enveloppe contre ma poitrine sans me résoudre à l'ouvrir.

Je tremblais de peur, de fièvre. Pourquoi Anita m'avait-elle écrit, ou plutôt pourquoi Anita m'aurait-elle écrit ? Cela ne lui ressemblait pas : rédiger un courrier, c'était déjà impensable ! Mais se rendre à la Poste pour l'expédier, faire la queue, acheter les timbres pour l'affranchir, paraissait encore plus improbable, venant d'elle. Elle était plutôt du genre à envoyer un mail, avec une pièce jointe.

Il fallut m'y résoudre : Anita m'avait écrit une lettre pendant que je lui en écrivais une... Mère et fille en télépathie ! Cela relevait du prodige.

Quand mon accès de frénésie a pris fin, je me suis demandé ce qu'Anita pouvait bien avoir à me dire, au point de l'envoyer un recommandé avec accusé de réception.

Je n'ai pas ouvert la lettre tout de suite. Je ne voulais la lire qu'après avoir expédié la mienne vers *ce pays-là* où elle se trouvait ! Je ne voulais pas que la lecture préalable de la lettre d'Anita puisse infléchir, dans un sens ou dans un autre, le contenu de ce que j'avais écrit.

La lettre d'Anita est arrivée le 7 avril, deux jours après mon anniversaire. Ma propre lettre a été expédiée le 10 avril, le jour de l'anniversaire de feu Mam Georgina. Encore ce mois d'avril, chargé, toujours aussi chargé du poids de nos hérédités !

J'ai décidé que je ne parlerais pas de cette lettre à Patrice dans l'immédiat. Je remettais également à plus tard le projet de tout avouer à Karl. Chaque chose viendrait en son temps. Pour le moment, je devais me concentrer sur la lettre que j'avais reçue d'Anita.

Je me dis alors que c'était peut-être des papiers administratifs qu'elle m'adressait (l'enveloppe était un peu bombée), afin que j'en assure le suivi pour elle. Mais quelque chose, de l'ordre de l'intuition, me suggérait qu'il n'en était rien, que cette lettre m'était vraiment adressée à moi ; d'ailleurs, sinon, elle aurait apposé sur l'enveloppe le nom de son père et le mien.

J'ai scruté l'enveloppe et le nom qui y figurait. La lettre était adressée à « Céline Serge-Permat ». C'est-à-dire à moi et pas à moi en même temps. Je n'avais jamais été une demoiselle Serge ! J'étais une Charles-Adèle-Joseph de la tête aux pieds ! Comment Anita pouvait-elle se permettre de me faire cet affront ?

Je ne décolérais pas. Je n'avais plus envie d'ouvrir l'enveloppe, et encore moins de lire la lettre. J'ai regardé mon nombril, qui commençait à enfler. Je l'ai palpé. Une petite boule se formait juste au-dessus. Je triturais l'enveloppe sans me décider à la décacheter.

SA LETTRE

*Manman doudou,*

*Man ka espéré ou ka alé bien. Man sav ou pa kay kompwann koumanié sé adan lang-tala man ka ékri mè sé kon sa. Man apwan li ; man apwan li. Ou sav man pa enmen ékri anpil, man pa enmen palé di mwen.*

Je vais traduire pour toi, petite maman chérie, parce que je ne suis pas sûre que tu saches encore communiquer dans cette langue que tu as mise aux oubliettes. Je reprends donc.

Ma chère Maman,

J'espère que tu vas bien. Tu seras surprise de recevoir cette lettre dans cette langue que je ne suis pas censée connaître. Mais je l'ai apprise, oui, je l'ai apprise. Tu sais que je préfère les messages brefs, que je n'aime pas les épanchements. Mais il faut que je t'écrive et il y a trop de coupures de courant, là où je suis. Je ne peux pas t'envoyer de longs mails. Les connexions sont trop aléatoires. Je n'ai pas le choix ; je t'adresse donc cette lettre par voie postale.

Je sais que tu as été surprise de mon départ. Peut-être même meurtrie. Je suis partie loin de vous ; je ne pouvais plus rester tout près. Je ne pouvais te parler de mon projet. Tu m'aurais dit non et papa aussi.

Je n'allais pas bien, maman. J'ai joué la comédie pour toi, pour papa. Mais depuis environ un an, voire un an et demi, je vais mal. Dans ma tête. Dans mon corps. Tu te souviens de mon voyage aux États-Unis ? C'est là que tout s'est déclenché. Je ne t'en ai rien avoué, ni à papa, car je sais que vous vous inquiétez trop pour moi. Je suis maintenant une grande fille, il ne faut pas.

Quand j'étais là-bas, un matin, alors que je marchais sur le trottoir, j'ai heurté sans le faire exprès un petit garçon qui courait. Il est tombé. Il saignait. Un attroupement s'est formé. Sa mère a commencé à hurler. Je n'ai pas compris ce qui s'est passé. Des policiers sont venus. Ils m'ont plaquée contre un mur ; avec beaucoup de violence et de brutalité, ils m'ont fouillée. Ils m'ont menacée et c'est par chance qu'ils m'ont relâchée.

J'ai failli me faire embarquer, maman ! Te rends-tu compte ? Juste parce qu'un petit garçon qui courait est entré en collision avec moi, et qu'il est tombé ! Je tremblais, maman. J'étais pâle. J'avais peur. Heureusement, une dame m'a prise par le bras. Elle m'a entraînée dans un café, pas loin. Elle m'a fait avaler une boisson sucrée. J'ai peu à peu repris mes esprits.

Cette dame m'a parlé. Ses mots étaient hachés. C'est ainsi que j'ai vu qu'elle avait eu aussi peur que moi. Elle m'a dit : « Ne refais plus jamais ça ! » Puis elle a ajouté : « Ton corps doit occuper aussi peu d'espace que possible. » Surprise, je lui ai demandé : « Pourquoi ? » Elle m'a regardée, étonnée, comme si j'étais une cinglée : « À cause de sa couleur ! La couleur de corps, tu connais ? Redescends sur terre, petite ! Gens de couleur, couleur de corps, ça ne te dit rien ? »

Ce fut à mon tour de la regarder. C'est comme si mes yeux se dessillaient. Je me souviens d'avoir regardé mon propre bras. D'avoir regardé son bras. D'avoir noté que nous avions, en effet, comme elle le disait, la même couleur de corps. Pas celle du petit garçon. Le petit garçon n'avait pas la même couleur de corps que nous. Les policiers avaient la même couleur de corps que le petit garçon. La dame du café avait la même couleur de corps que moi. Les policiers avaient défendu le petit garçon. La dame avait cherché à me protéger.

C'était donc une affaire de couleur de corps ! La couleur du petit garçon semblait plus puissante que la mienne. Des gens étaient venus le défendre. Je ne lui voulais pas de mal. C'était un accident qui avait été traité comme un délit. Je comprenais lentement que ma couleur de corps faisait de moi une délinquante en puissance. J'avais déjà eu un peu cette impression. C'était quand j'étais partie avec Luc, dans ce petit village.

J'ai eu peur, maman ! Peur, très peur !

Mon séjour s'est poursuivi. Le cœur n'y était plus. J'avais l'impression d'avoir des explosifs sur moi. Ces explosifs, c'était mon corps. Mon corps pouvait à tout moment me mettre à nu. C'était un sentiment étrange. Il n'était plus mon bouclier. Il était devenu mon cercueil.

Maman, c'est dur de ressentir ça ! Tu ne peux pas savoir. Ou peut-être que tu sais et que tu ne m'en as rien dit ?

À mon retour des États-Unis, j'étais encore secouée. Dans notre grande métropole à nous, les policiers ne vous plaquent pas. Ils ne vous fouillent pas brutalement. Même quand vous faites tomber un petit garçon d'une autre couleur de corps. Ils peuvent néanmoins vous contrôler plus que les autres. « Délit de faciès », dit-on ; moi, je dirais « délit de couleur de corps ». Quand, après mon voyage, je suis revenue dans la grande

métropole, je marchais plus tranquille. Pourtant, je ne l'étais pas tout à fait. J'avais comme l'impression que je ne serais plus jamais tranquille.

J'ai voulu t'en parler, maman. Mais je ne voulais pas t'inquiéter. Et papa non plus. Vous ne m'aviez rien dit de tout ça. J'en ai parlé à Karl. Il m'a dit que, lui aussi, parfois, il sentait des regards bizarres. Mais il ne voulait pas se prendre la tête avec ça. Karl m'a même donné ce conseil : « Tu les regardes droit dans les yeux jusqu'à ce qu'ils baissent le regard. Ce n'est pas à toi de baisser les yeux. Mais à eux ! » Les garçons sont comme ça, maman. Plus offensifs, parce que vous les éduquez comme ça. Et papa ! J'ai failli lui dire tant de fois... Mais il est toujours si inquiet pour moi. Et je sens en lui une telle violence contenue !

Maman, tu as déjà ressenti ce regard ? Cette façon qu'ils ont de te faire croire que tu es un insecte ?

J'ai compris que la couleur de corps avait une importance. Je n'avais jamais fait attention à ça. Même pas avec Luc. Ni avec mes copines non plus. Mais là, les choses ont changé. J'étais sur la défensive. J'ai lu des livres. Des articles de journaux. J'ai visionné des choses sur YouTube. J'ai su que c'était un combat. Un combat que je devais mener. Ce n'était pas possible de vivre avec ça. Comme si de rien n'était.

Maman, pourquoi personne ne parle de ce combat à l'école ? Pourquoi les noms de ceux qui mènent ce combat pour le respect de toutes les couleurs de corps ne sont pas dans nos livres d'école ? Pourquoi papa et toi, vous ne nous avez jamais parlé de tout ça ? Ce n'est pas possible que tu n'aies rien vu, maman. Tu es trop fine. Trop perspicace. Vous avez voulu nous protéger ?

Je ne te juge pas, maman. Je pense que tu as voulu faire au mieux. Mais il fallait nous dire ! Il fallait nous préparer ! Ça fait trop mal, comme ça, d'un coup. Des fois, brusquement, j'ai mal au ventre, maman. Je ne suis plus sûre de moi comme avant. Quelque chose s'est cassé ! Qui ne reviendra plus.

Je veux que tu me dises si tu as senti ça, toi aussi. Cette sensation de ton ventre qui se creuse ; quand tu arrives quelque part et qu'on ne voit que ta couleur de corps. Quand je suis avec Luc, passe encore. Son corps me protège. Sa couleur de corps neutralise la mienne. On me voit moins, on me regarde moins. Mais quand je suis seule, c'est dur parfois ! Je fais comme si je ne voyais rien ! Mais ma lèvre inférieure tremble, mon ventre se creuse. C'est comme un examen que tu dois repasser à chaque fois.

C'est dur, ma petite maman !

Je suis partie dans *ce pays-là* pour ça. Pas à cause de papa et de toi. Pas parce qu'on n'était pas bien ensemble. Je suis partie parce que je voulais vivre, un temps au moins, dans un endroit où ce regard pèserait moins lourd. Un endroit où je passerais inaperçue.

Hélas ! Dans le pays où je suis, *là-bas*, la couleur de corps ne passe pas inaperçue. Les gens sont obsédés par les nuances. Maman, avant, je ne voyais pas ces nuances ! Maintenant, je les connais toutes, par cœur. À cause de ces nuances, les gens du pays de *là-bas* me regardent comme si j'avais la même couleur de corps que les autres, ceux avec qui je travaille. Quand tu viens faire de l'humanitaire, jamais ceux que tu viens aider ne te voient avec la même couleur de corps qu'eux ! Jamais. Pour eux, tu es comme *ces autres*, là, qui débarquent dans leur pays. Pour eux, tu ne leur ressembles pas. Tu es de *ces autres*, et pas des leurs !

Je suis seule, maman. Chaque groupe trouve que mes nuances de couleur de corps sont trop claires ou trop foncées. Je n'ai pas envie d'être avec les expatriés comme moi. Pas parce qu'on n'a pas la même couleur de corps. Tu sais, je me fiche de ça ! Non, je n'ai pas envie d'être avec eux, parce qu'ils disent des choses horribles parfois. Comme si « humanitaire » rimait avec « inhumanitaire » !

Ils disent que la couleur de corps des habitants leur donne une odeur insupportable. Que même la ville a cette odeur insupportable. Ils disent qu'ils ne comprennent pas le chaos qui règne *là-bas*. Ils pensent même que c'est à cause de la couleur de corps qu'il y a ce chaos. Oui, maman, je te jure ! Ils pensent que tous ceux qui ont cette couleur de corps ne savent pas s'organiser. C'est qu'ils ne te connaissent pas, maman. Et ils disent ça devant moi ! Et tu sais pourquoi ils disent ça devant moi ? Parce que, pour eux, je suis de l'autre côté. De leur côté ! Pour eux, je ne ressemble pas à ces gens qui vivent dans le chaos, même si j'ai la même couleur de corps que ces gens. Ils ne font pas attention à ma couleur de corps, parce que, pour eux, le monde se découpe en deux. Tu as d'un côté les habitants des pays qui vivent dans le chaos, à cause de leur couleur de corps qui les empêche de s'organiser. Et de l'autre côté tu as, nous, les expatriés-missionnaires, qui sommes venus mettre de l'ordre. Qui mettons de l'ordre en permanence dans le monde. Tu vois, maman, que c'est complexe. Je suis prise en sandwich.

Pourtant, maman, je suis contente d'être *là-bas*. J'apprends beaucoup de choses sur l'histoire de ce pays. J'apprends que le corps de ses habitants a été longuement ployé ; qu'ils ont reçu des coups de trique ; que les chiens

les ont mordus ; qu'ils ont dû fuir dans les bois. J'ai appris aussi qu'ils ont su redresser leur corps ; qu'ils ont marché, libres.

Hélas ! maman, personne n'a voulu qu'ils marchent libres. On a tout fait pour que leurs corps soient de nouveau ployés. On leur a donné des dettes incommensurables à régler : le prix de leur indépendance, qu'ils disaient, *ces autres*. On leur a envoyé des présidents vendus à *ces autres* ! Peu importe qu'ils aient la même couleur de corps que leurs administrés, ces présidents obéissaient au doigt et à l'œil à *ces autres*, à la couleur de corps différente. Ces présidents vendus ont transformé *les leurs* en zombies. Ils ont résisté, encore et encore ! Mais il y a eu encore d'autres présidents vendus pour les transformer encore et encore en zombies. Ces présidents vendus continuaient d'obéir à *ces autres*, pas gentils du tout, à la couleur de corps différente, mais qui leur donnaient, à chaque fois, des consignes pour faire de nouveau plier le corps des habitants.

J'ai appris aussi, maman, qu'avoir la même couleur de corps ne suffit pas à faire de nous des frères. Parce que les présidents méchants avaient la même couleur de corps que les habitants et qu'ils leur ont fait beaucoup de mal.

J'ai fait tout mon cursus scolaire dans la grande métropole. Je n'ai jamais vu ça écrit dans aucun livre, maman. Aucun. Pourquoi on ne parle pas de ce grand pays de là-bas ? Pourquoi on ne nous montre à la télé que le chaos de ces *pays-là* ? Et pas ce qui a provoqué ce chaos ?

Maman, ne regarde plus le journal télévisé. On nous ment beaucoup. Je ne me sens pas moins en sécurité ici que dans la grande métropole. Je me sens plus en sécurité ici qu'aux États-Unis.

Les livres effacent une partie de la réalité. La télé aussi. Et tu sais, maman, que ce que l'on ne voit pas n'existe pas. Mais j'ai appris ici que ce que l'on voit n'existe pas davantage. Quand tu es ici, tu vois bien que le chaos n'est pas une fatalité. Mais tu vois aussi que personne n'a envie que le chaos cesse. Tu comprends que le chaos est bon pour le business. Qu'une grande partie de l'humanitaire, c'est du business.

Ce n'est pas ce qu'ils montrent à la télé, maman. Ils disent que les habitants se battent entre eux. Que ce sont les tensions internes qui sont les plus catastrophiques. Ils montrent des bastonnades. Des attroupements. Des gens qui s'enfuient en courant. Des élections qui ne peuvent pas se tenir. Tu te rends compte ? Qu'est-ce que tu vois, toi qui regardes ? Une bande de

gens à la couleur de corps comme toi, qui ne sait pas se tenir. Qui est toujours dans un conflit interne. Et qui a besoin de mendier.

Qu'est-ce que tu te dis alors, maman ? C'est simple ! Tu te dis que tu ne veux pas leur ressembler. Tu n'interroges pas les images, non. Tu gobes, tu avales et tu zappes ensuite. Dans un coin de ta tête, tu plains tous ces missionnaires de l'humanitaire qui ont la gentillesse de venir aider tous ces gens qui se battent entre eux, comme des bêtes. Personne ne conteste ces images, maman. Tout le monde a l'air de s'en satisfaire.

Ces images sont la vérité pour tout le monde, maman ! Tu te rends compte ? Les habitants eux-mêmes ont tellement l'habitude qu'on mente sur eux qu'ils ne s'en soucient plus. Ils sont préoccupés par leur survie. À chaque minute, à chaque seconde. Ils ne s'occupent pas de tous ces gens qui débarquent pour arracher des images de leur vie et les mettre en film. Ils n'ont rien à faire de ces missionnaires de l'humanitaire qui viennent soigner ici leur mauvaise conscience. S'ils font quelque chose pour eux, tant mieux ! S'ils ne font rien, ils vont s'arranger pour survivre quand même.

Ce que j'aime ici, maman, c'est que les gens sont fiers de leur pays. Ils sont fiers d'être comme ils sont, même quand ils n'ont rien à se mettre sur le dos ou dans le ventre. Les coups de trique et les morsures de chien ne les ont pas fait ployer. La faim non plus.

J'aimerais que tu viennes me voir, maman. Je veux que tu voies comment ces gens vivent. Sans rien ou avec si peu. Quand je pense à tous ces produits de luxe dans notre salle de bain ! On ne peut pas continuer comme ça, maman. On ne peut pas se boucher les yeux et les oreilles. Il y a des enfants qui meurent tous les jours ici. Mais c'est vrai aussi qu'il y a encore plus d'enfants qui naissent tous les jours ici ! Il y a de la violence et de la brutalité. Il y a de l'espérance aussi et beaucoup d'amour.

Il y a de la place, dans leur cœur, maman, pour accueillir l'amour. Je ne sais pas comment ils font. Il faut que tu viennes me voir, maman !

Je t'attends.

Quand j'ai rencontré Luc, est-ce que j'ai été attirée par Luc en tant que Luc ? ou par Luc en tant que couleur de corps ? Est-ce que je me suis dit, sans le savoir : « Ce sera plus facile, avec lui ? » Maman, je suis partie aussi pour ça. Je veux savoir si j'aime Luc ou si je suis prisonnière de la couleur de corps de Luc. Je veux savoir si je suis capable d'aimer un homme qui a la même couleur de corps que moi, comme j'aime Luc, qui ne l'a pas. Rassure-toi : je ne suis pas partie tromper Luc. Juste éprouver mes

sentiments envers lui. Les tirer au clair. Ici, quand une femme va avec un homme d'une autre couleur de corps, on dit que c'est pour « sauver la peau ». Ou « les cheveux ». Peut-être les deux. Ce mot « sauver » est horrible, maman ! Ça voudrait dire que je suis avec Luc pour « sauver » qui du naufrage de la couleur de corps ? moi ? les enfants que nous n'aurons peut-être jamais ?

Maman, tu ne m'as rien dit. J'ai fait un choix que je croyais personnel et libre. Mais ce choix est peut-être imposé par notre histoire, maman. Il est peut-être dicté par l'inconscient collectif que je partage avec tous ces gens à la même couleur de corps que moi. Je ne peux pas faire comme si cette hypothèse n'existait pas ! Comme si elle n'était pas plausible ! Pourquoi est-ce Luc que j'ai choisi, maman ?

Même le choix de ma manière de me coiffer est peut-être encore historique, ou politique. Maman, si j'ai le cheveu défrisé, tu m'as toujours dit que c'était parce que c'est plus simple à coiffer. Mais est-ce tout ? Ici, les femmes de la même couleur de corps que moi gardent leurs cheveux au naturel. J'ai vu sur YouTube que c'est le mouvement « *natural happy* ». On le définit comme une démarche visant à rester soi, sans singer personne. Garder ses cheveux naturels participe de cette démarche. Ce qui veut dire que défriser ses cheveux peut être vu comme une volonté de mimer ces *autres* qui n'ont pas la même couleur de corps que nous.

Mais maman, où est ma liberté dans tout ça ? Je n'ai pas le droit de traiter mes cheveux comme je veux ? Je n'ai pas le droit d'aimer qui je veux, sans rendre des comptes ? Mais c'est quoi, cette vie ? C'est quoi cette façon de faire de tous mes choix un geste contraint ? Un geste politique ?

À qui je dois demander l'autorisation d'aimer et de me coiffer ? Qui décide pour moi ?

Oui, maman, je me révolte ! Je me révolte contre toi ! Je me révolte contre papa ! Tu m'as laissé croire que tout était simple. Que j'étais libre. Et aujourd'hui, j'apprends que je dois rendre des comptes sur tout ce que je fais, sous peine d'être vue comme une traîtresse à ma couleur de corps ? J'apprends que je suis une personne qui représente une couleur de corps ! Tandis que toi, tu m'as laissé entendre que j'étais une personne qui représentait une unité de personne. Tu ne m'as jamais parlé de couleur de corps, de combat pour ne pas ployer, de choix personnels qui ont des incidences collectives, de « bounty » ni d'« Oncle Tom ». Je t'en veux, maman !

Je t'en veux mais, par-dessus tout, je t'aime !

J'ai interrompu ma lecture, parce que c'était violent. L'heure des règlements de comptes avait sonné ! Je venais de recevoir un coup de poing dans la poitrine. Je n'ai pu lire toutes ces pages d'une traite. Je devais m'arrêter pour reprendre mon souffle. Je pleurais, aussi, parfois. Savoir que ma petite fille avait souffert ainsi, seule, en silence, pendant plus d'un an, me bouleversait.

Patrice avait raison : j'avais trop attendu. En la surprotégeant, je n'avais pas su la protéger ! J'étais abattue, mais dans le même temps, je ressentais une fierté. Une fierté et un soulagement. J'étais émue de constater que le lien que j'avais réussi à créer avec Anita était si fort, et que même si elle m'en voulait, elle ne pouvait envisager de rompre sa relation avec moi, avec nous. Son réflexe avait été de m'écrire pour me demander des explications sur mon silence de toutes ces années. J'étais touchée de constater qu'elle me reprochait de ne pas l'avoir avertie à temps, et d'observer qu'elle avait fait comme nous, ne nous disant rien de sa mésaventure dans une rue de New York. Elle nous avait caché cet incident déplorable qui aurait pu tourner au cauchemar, pour nous protéger. Elle était donc en mesure de comprendre pourquoi nous ne lui avons rien dit, pourquoi nous l'avons laissé vivre sa propre expérience du monde et des choses.

Mais j'étais aussi consternée. Consternée de voir que les générations se suivaient en vivant les mêmes drames, en ressentant les mêmes peurs, les mêmes frustrations. Cette histoire de couleur de corps ! Cette expression même qu'une Noire des États-Unis lui avait sortie et qu'elle avait traduit ainsi : *couleur de corps*. Quand toute cette hiérarchie de couleur de corps va-t-elle prendre fin ? Quand des parents à la même couleur de corps que la nôtre n'auront-ils plus à se soucier de dire ou de ne pas dire à leurs enfants que leur couleur de corps peut les rendre vulnérables et qu'il est important qu'ils s'arment pour y faire face ? Quel parent a envie de dire à son enfant qu'il ne saura pas le protéger, parce qu'il porte sur le corps une couleur menaçante pour lui-même, qui l'expose à tout moment ?

Anita avait raison au moins sur un point : on ne pouvait pas continuer comme ça. Il fallait faire quelque chose pour enrayer cette machine à fabriquer de la haine, de la méfiance, de la suspicion, du mal-être, de la colique chronique. Faire comme si ça n'existait pas n'avait pas de sens,

parce que tôt ou tard, des enfants allaient en souffrir ! Croire que tout s'arrêterait sans qu'on ne fasse rien était aussi une gageure.

Ce qui avait eu lieu, à l'époque primordiale, se reproduisait sans fin. Mais comment opposer des preuves ? Toujours cette question de l'impossible preuve ! Comment Anita aurait-elle pu prouver que, dans cette rue de New York où elle se promenait, elle n'avait pas bousculé à dessein le petit garçon ? Qu'elle n'était pas elle-même en train de régler des comptes millénaires avec lui ? Comment faire la preuve que le policier qui avait plaqué Anita et entrepris brutalement de la fouiller agissait ainsi, en vertu de sa couleur de corps à elle ? Comment démontrer qu'il se serait comporté différemment si Anita avait été de la même couleur de corps que le petit garçon ?

C'était là que résidait la principale difficulté : l'apport de la preuve, qui était aussi son impossibilité. Il y avait bien des statistiques qui montraient que les prisons étaient trop pleines de garçons à la mauvaise couleur de corps, mais qu'est-ce que cela prouvait ? Que cette couleur de corps était particulièrement compatible avec la délinquance ou bien qu'on la jugeait comme telle ? Ces pauvres bougres étaient-ils enfermés parce qu'ils avaient juste la mauvaise couleur de corps ? Ou bien parce qu'ils avaient commis des actes de délinquance ? Était-ce alors cette couleur de corps et tout ce qu'on en disait qui les conduisaient par imprégnation à devenir des délinquants, selon la formule : « Deviens ce que tu es » ?

Je devinais que la seule issue viable était de comparer des situations identiques, en faisant intervenir des personnes de couleur de corps différentes. Je savais que cela ne susciterait aucune émotion chez les policiers qui avaient fouillé Anita si un petit garçon de même couleur de corps que la mienne se faisait bousculer par une dame de couleur de corps *autre*. À la limite, c'est le petit garçon qui se retrouverait plaqué au mur et fouillé comme un délinquant. C'est lui qui représenterait un danger pour la dame. Ce serait lui, d'office, la mauvaise graine.

J'ai repris ma lecture, plus pensive que jamais. Le lendemain, j'avais rendez-vous avec Albert Serge. Je n'oubliais pas qu'Anita avait eu l'audace de me désigner par le nom composé « Serge-Permat ». Ma fureur contre elle était intacte. Mon amour pour elle aussi.

Maman ! Je t'en veux d'autant plus que tu t'es cachée aussi des choses à toi-même. Et ce sera le second volet de ma lettre. Qui es-tu, maman ? Qui es-tu vraiment ? Je t'ai longuement observée. Tu ne te laisses pas sonder. J'ai toujours su que tu me cachais quelque chose.

J'ai d'abord vu des incohérences. Tu disais avoir grandi dans une région de montagne. Mais on sent bien que ce monde t'est étranger. Quand papa racontait des histoires sur son enfance, tu souriais toujours. Ce monde était le tien. Je l'ai bien noté. Et tu étais fébrile quand papa parlait du passé. Tu devenais un peu pâle. Tu t'efforçais de sourire mais tu restais crispée.

*Sa ou pa lé di mwen manman ? Sa ou ka séré kon sa ? Ou kwè nou pa kay enmen'w ankò si nou sav ki moun ou yé ? Ki sa ou ni ka séré kon sa manman ?*

Quel est ton secret, maman ? Qu'est-ce qu'il y a de si grave que tu ne puisses nous dire ? Tu crois que nous pourrions te haïr ? Tu sais bien que non. Alors pourquoi te caches-tu de nous ?

J'ai tellement attendu que tu me parles ! Je ne t'ai pas brusquée. Je ne t'ai pas posé de questions indiscrettes. Je me suis montrée patiente. Peut-être trop. Même lorsque je t'ai dit que je m'en allais, dans ce pays lointain, tu ne m'as pas parlé. Je sais que tu as tiqué. Tu as dû te demander si le choix de ce pays avait quelque chose à voir avec toi. Ou seulement avec moi.

Tu es restée silencieuse, cependant.

C'est moi qui vais te parler, maman. Je ne connais pas la partie de ton histoire que tu caches, mais j'en connais peut-être l'autre bout. Oui, j'ai pris ton histoire par l'autre bout. Parce que l'autre bout est venu à moi.

Tu te souviens du jour où nous étions allées voir ta cousine Marie-Alice à l'hôpital Cochin ? Tu te rappelles peut-être ce qu'elle t'avait dit ? « Contacte la famille paternelle de ta mère. Même la rancœur a une fin ! » Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde. Le lendemain, je suis retournée voir Marie-Alice à l'hôpital, seule. Elle m'a bien accueillie. Je lui ai demandé de me parler un peu de ton histoire. Elle m'a répondu que c'était à toi de m'en parler. Qu'elle n'allait pas se mêler de ça. J'ai insisté. Je lui ai avoué que tu ne nous avais jamais rien dit de ton hérité. Je voulais juste avoir un nom. Je lui ai dit que j'avais dix-huit ans et le droit

d'avoir un nom. Elle m'a lâché, un peu à contrecœur, « Serge ». C'est la famille Serge. Elle a ajouté : « Si tout ça n'était pas arrivé, ta grand-mère, Patricia Charles-Adèle-Joseph, aurait dû s'appeler Patricia Serge. Ton arrière-grand-père, c'était Edgar Serge. Il vivait dans le quartier de Fond-Chou-de-Chine, dans le pays de là-bas. »

J'avais obtenu l'information que je voulais. J'ai effectué mes recherches, avec l'aide de Karl. On a consulté l'annuaire téléphonique de ton pays d'enfance. Il n'y avait pas de Fond-Chou-de-Chine. L'annuaire ne répertoriait que les communes, pas les lieudits. Karl a fait semblant, devant papa, d'avoir échangé quelques mots dans le tramway avec quelqu'un qui venait du pays de là-bas et habitait à Fond-Chou-de-Chine. Karl jouait au garçon détendu qui commence une conversation sans enjeu. Papa n'y a vu que du feu. Il a ri de bon cœur. Il a dit à Karl que Fond-Chou-de-Chine était un petit quartier de la commune de Défosse. On a repris l'annuaire. Il y avait pas mal de « Serge » à Défosse. On les a appelés, demandant à chaque fois si on pouvait parler à Edgar. On nous répondait sèchement : « Il n'y a pas d'Edgar ici. » On a commencé à se décourager. Et puis, alors qu'il ne nous restait que trois numéros à composer, une voix enjouée nous a dit : « Mais Edgar est mort depuis longtemps. C'était mon grand-père. »

J'étais surprise. Estomaquée. À l'autre bout du fil, il y avait ta cousine, maman ! J'ai raccroché. D'émotion. J'ai rappelé aussitôt. J'ai présenté des excuses. J'ai bafouillé. J'ai fini par dire : « Je suis l'arrière-petite-fille d'Edgar. » La voix enjouée a paru perplexe puis a retrouvé sa chaleur : « Tu es l'enfant de qui ? » Je ne savais que dire. Le seul lien qui me rattachait à cette famille, c'était Edgar. Je répondis, un peu à l'aveugle : « Mon arrière-grand-mère, c'était Georgina Charles-Adèle-Joseph. Elle a eu un enfant avec Edgar Serge, et cette enfant, c'était ma grand-mère. » Il y eut un moment de silence, assez bref. Puis la voix reprit : « Tu sais, je ne savais pas que mon grand-père avait eu une enfant avec une Charles-Adèle-Joseph ; mais si tu me dis que tu es de la famille, je te crois. » J'étais abasourdie. Je ne comprenais pas pourquoi cette cousine de ma mère ne connaissait pas ma grand-mère. Pourquoi elle n'avait jamais entendu parler d'elle. C'était un petit pays, pourtant. La voix attendait de moi une réponse qui ne venait pas. Elle enchaîna : « Tu vis ici ? — Non dans la grande métropole, répondis-je. — Ah ! Tu vis là-bas ? Alors, prends contact avec Albert. Je n'ai pas son numéro en tête. Mais passe par Facebook ; il a un pseudo, "Albert Gerse". Albert, c'est l'arrière-petit-fils d'Edgar. »

J'ai remercié. J'ai promis de passer la voir un jour pour faire connaissance. Elle m'a dit : « La famille, c'est important. Si tu es l'arrière-

petite-fille d'Edgar, je veux te connaître. » J'ai remercié encore. J'ai raccroché.

Cela m'a paru à la fois simple et compliqué. Simple parce qu'elle ne m'a pas rejetée ; qu'elle m'a cru sur parole, sans preuve, sans exiger de test de paternité ni rien d'autre. Compliqué parce qu'elle n'était pas choquée, comme si tous les quatre matins, des personnes appelaient pour se réclamer de la famille d'Edgar. C'était quoi, cette famille élastique, où les enfants issus de frères ignoraient mutuellement leur existence et se découvraient après-coup ? Ça avait l'air plutôt chaotique.

Karl et moi on a recherché la page Facebook d'Albert Gerse. On lui a fait une « demande d'amis ». Il a accepté. On s'est connectés avec lui sur Messenger ; surtout moi, en fait. Karl était davantage en appui. Il hésitait un peu à s'engager là-dedans. Il avait l'impression de te trahir, maman... Donc, c'est moi qui me suis lancée. C'est normal : je suis majeure, et pas lui. Il y a des choses que je peux faire de moi-même, sans ton autorisation. Lui, c'est différent !

Je n'avais pas le sentiment de te trahir. Je me disais que si tu n'en parles pas, c'est qu'il y a une bonne raison. Je respecte ton silence. Mais moi, j'ai besoin de savoir d'où je viens. Depuis cette histoire de policier qui m'a plaquée. C'est vital. Je veux des racines. Des solides.

Albert a répondu à ma demande de rencontre. Idem : je lui ai dit que j'étais l'arrière-petite-fille d'Edgar, comme lui, et que c'est sa cousine du pays de là-bas qui m'avait suggéré de prendre contact avec lui. Il a bien pris la chose. On s'est donné rendez-vous dans un café. J'avais un peu de stress. Karl n'a pas voulu venir. Je n'ai pas insisté. Dès que je suis entrée dans le café, j'ai reconnu Albert. Je ne sais pas pourquoi. Un petit air de famille peut-être. On a hésité et puis on s'est fait la bise. Nos mains étaient un peu moites. Je crois qu'il avait autant le trac que moi. J'ai commandé un café, lui un Perrier. Il y a eu un moment de silence. Et puis j'ai parlé. Je lui ai dit que je recherchais ma famille ; que je voulais avoir des racines ; savoir d'où je venais. Il m'a demandé si mes parents étaient morts. J'ai dit : « Mais non ! Ma mère a juste un problème avec son passé, avec son histoire. Je ne veux même pas savoir quoi ! Je veux juste retrouver un peu ma famille. »

Je crois que la glace s'est brisée quand il a sorti de son épais cartable noir en cuir un album photos. Il n'était pas tout neuf, mais les photos étaient correctes. Albert m'a montré Edgar. J'ai vu mon arrière-grand-père en tenue de jardinier, avec des bottes, un grand chapeau en paille (un *bakoua*, a

précisé Albert), et une salopette en jean, toute vieille. Il avait une grosse cicatrice dans le cou ; une énorme balafre. Il souriait sur la photo.

Albert m'a aussi montré les photos de sa grand-mère. C'était la fille d'Edgar. Elle s'appelait Évelyne. Une jolie femme, un peu rondelette, mais très agréable à regarder. On a essayé de faire des liens. Je lui ai parlé de toi, maman. J'avais une photo de toi dans mon portefeuille. On a établi que ta grand-mère, Georgina Charles-Adèle-Joseph (à cause de toi maman, je n'avais pas de photos et je ne savais pas grand-chose d'elle) était la demi-sœur d'Évelyne, et que toi, tu étais sa petite-nièce. Peut-être qu'on s'est trompés, je ne sais pas. J'ai vu aussi les photos de la mère d'Albert : Angela Serge. Je n'ai pas osé lui demander pourquoi elles s'appelaient toutes « Serge ». Elles avaient fait des enfants. Avec des hommes. Où étaient passés les noms de ces hommes ? Toi, maman, ton nom de jeune fille n'est pas Charles-Adèle-Joseph, mais Clairon. Parce que tu portes le nom de ton père. Pourquoi chez eux, ce n'était que des « Serge » qu'on retrouvait ? Ce n'était pourtant que des filles. Je n'ai pas osé aller sur ce terrain. J'ai préféré demander à Albert de me parler d'Edgar.

Albert m'a dit qu'il ne l'avait pas bien connu. Il était encore assez jeune quand on avait retrouvé Edgar, mort dans son lit, son chapelet à la main. Il se souvenait juste qu'Edgar lui répétait souvent « Respecte toujours une femme ! » Mais apparemment, d'après ce que sa mère lui avait raconté, Albert savait qu'Edgar avait connu une passe très difficile dans sa vie. « C'est sans doute à ce moment-là qu'il s'était fait la cicatrice que tu as vue sur la photo, poursuivait Albert. Il refusait d'en parler. Jamais il n'a dit un mot sur cette histoire de cicatrice, sauf à sa sœur Sylvia, qui était sa seule confidente. Elle est morte depuis bien longtemps déjà, avec tous les secrets d'Edgar. »

« Depuis qu'il était revenu avec cette grande cicatrice, à Fond-Chou-de-Chine, Edgar avait perdu sa joie de vivre, continua Albert. Il était devenu très pieux aussi. Il faisait des pèlerinages tout le temps. Des jeûnes. Des pénitences. Comme quelqu'un qui a un poids sur la conscience. Plusieurs fois, il a voulu partir à la gendarmerie comme un fou. À chaque fois, mon arrière-grand-mère, avec qui il vivait en concubinage, l'a arrêté. Elle l'a beaucoup aimé, d'après ce qu'on dit. Elle lui a redonné le goût de vivre. Elle l'a apaisé. Il a semblé moins tourmenté. Mais il a continué ses pèlerinages et ses pénitences jusqu'à la fin de sa vie. Comme je t'ai dit, il est mort avec son chapelet à la main et a été enterré avec lui. Tout le monde est unanime à reconnaître que c'était un homme d'une douceur incroyable », termina Albert.

On est restés un moment silencieux. On essayait d'imaginer sa vie. On n'arrivait pas à comprendre à quel moment Georgina Charles-Adèle-Joseph, mon arrière-grand-mère, s'y était glissée. C'était forcément, selon moi, avant la cicatrice. Mais Albert me détrompa. Sais-tu à quel âge ton arrière-grand-mère a eu ta grand-mère ? me demanda-t-il. Je n'en savais rien, bien sûr. Albert m'expliqua : « Les hommes du pays de là-bas ont souvent plusieurs enfants de lits différents. Le fait d'avoir une compagne officielle n'y change rien. Ton arrière-grand-mère a très bien pu avoir une relation amoureuse avec lui, pendant qu'il était déjà avec la mienne. »

Je perdais pied. Je n'avais jamais imaginé mon arrière-grand-mère comme une Marie-couche-toi-là. Je ne l'avais jamais vue comme une briseuse de ménage. J'étais offusquée qu'Albert puisse penser cela d'elle. Je le lui fis observer. Il se contenta de me caresser légèrement l'épaule. Puis il me jeta : « Tu as encore des choses à apprendre, cousine... On n'ira pas plus loin pour aujourd'hui. Mais reviens me voir à cette adresse. C'est le siège de mon association. »

On s'est séparés en se sentant proches l'un de l'autre. Comme de vrais cousins qui ont grandi ensemble. On s'est promis de se revoir rapidement.

Moins de deux semaines après, je me suis rendue au siège de l'association. Albert m'a fait entrer dans son petit bureau. Il y avait des arbres généalogiques partout. J'étais impressionnée. Albert m'expliqua qu'il était psycho-généalogiste. Qu'il travaillait sur les analyses transgénérationnelles, les mémoires toxiques, les secrets de famille, les transmissions inconscientes de traumatismes et de fautes lourdes, des ancêtres vers leurs descendants.

J'étais interloquée. C'était quoi, tout ça ? Qu'est-ce que les ancêtres venaient chercher dans les problèmes qu'on pouvait rencontrer ? Est-ce que c'était une science ? Comment faisait-il pour savoir que tel traumatisme venait de tels ancêtres, si ces derniers étaient morts ? Quand on ne connaissait pas ses ancêtres, que se passait-il ?

Je l'ai inondé de questions. Il m'a écoutée tranquillement. Avec un petit sourire. Il m'a dit : « Je vais tout t'expliquer. Calme-toi. »

Je vais essayer de t'expliquer à mon tour, maman. Je sais que cela va t'aider. Tu vas comprendre pourquoi tu n'as pas le droit de me cacher des choses sur mes ancêtres. Peut-être que demain, je vais tomber malade et que ce sera à cause d'un de leurs secrets ou d'une de leurs fautes. Albert m'a raconté l'histoire de cette fille ayant eu un grand-père qui avait torturé des gens pendant la guerre. Personne ne lui en avait rien dit. Elle ne savait pas

pourquoi elle aimait torturer les animaux. Après, elle s'est attaquée aux bébés et aux tout-petits, à qui elle prenait plaisir à faire du mal. Elle a été suivie par un psychologue, puis par un psychiatre qui a demandé à ses parents de venir en consultation avec elle. C'est alors que sa mère a évoqué l'existence de ce grand-père maudit, qu'on avait effacé de l'arbre généalogique de la famille, par honte de ce qu'il avait fait. Ce trou vide dans l'arbre, c'est la petite-fille qui en avait payé le prix, en quelque sorte. Elle avait pris sur ses épaules la faute de son grand-père. Le secret était trop lourd dans la famille. Il fallait que quelqu'un l'exhume et oblige les membres à en parler, pour briser la chaîne. La fille a été guérie, peu de temps après le dévoilement du secret...

Tu vois, maman, quand tu t'enfermes dans tes secrets de famille, tu nous y enfermes avec toi. Tu nous fais courir le risque de vouloir inconsciemment assumer une faute ou une tare ancienne de nos ancêtres, par amour pour toi, pour te libérer. Tu nous mets carrément en danger. Tu dois nous parler, maman. Je vais t'y aider. Je ne vais pas te juger. Karl non plus.

Tu sais, Albert m'a expliqué des tas de choses sur notre histoire. Il m'a mise à l'aise. J'ai pu lui poser des tonnes de questions. Peut-être que tu connais les réponses à ces questions. Sauf que je ne peux pas te les poser.

Il m'a dit que les hommes de ton pays d'enfance font des enfants à plusieurs femmes en même temps. Ils font ça parce qu'ils viennent d'un lieu de torture, où les hommes et les femmes ne faisaient que s'accoupler sans amour. Juste pour avoir des enfants, pour les maîtres des plantations qui en exigeaient comme main d'œuvre. Ils étaient obligés de faire ça presque comme des animaux. Les propriétaires de leurs corps voulaient des enfants pour renouveler sans fin le ploiment des corps volés sur l'habitation-plantation. Il m'a expliqué que les hommes ont pris l'habitude de s'accoupler en série. Sans s'attacher vraiment à une seule femme. De toute façon, ils avaient peur de s'attacher aux femmes. On pouvait vendre les hommes et les femmes à tout moment. Les attachements n'avaient pas de sens.

C'est aussi ce que les conteurs racontent, le soir, dans le pays où je suis : qu'il y a des dos courbés, des mains qui amarrent, des femmes grosses de la nuit qui sautent de haut pour tuer leurs bébés, des femmes qui boivent des tisanes amères pour faire pousser des fibromes. Albert dit que les femmes de son pays d'enfance, qui est ton pays, maman (pas la peine de nous le cacher) développent souvent des fibromes. Les médecins de la grande métropole disent que ça arrive fréquemment aux femmes de cette couleur de corps, et pas aux autres. Mais ils ne se demandent pas pourquoi. Albert

m'a dit qu'il n'en croyait rien. Il interprète ces fibromes qui se transmettent de génération en génération comme la séquelle ou le trouble issu du traumatisme des grossesses non désirées des ancêtres femmes de la même couleur de corps que la nôtre. Ces femmes ne voulaient pas faire d'enfants, parce qu'elles ne voulaient pas leur infliger de rester le dos courbé et le corps ployé toute leur vie. Elles n'ont jamais parlé, à qui que ce soit, de cette volonté de tuer leurs propres enfants ou de les empêcher d'être conçus. Elles ne se le sont, sans doute, même pas avoué à elles-mêmes. Mais ce désir s'est transmis, avec la culpabilité sourde qui l'accompagne. Il a généré des troubles organiques, comme les fibromes par exemple, qui affectent si fréquemment ces femmes jeunes à la même couleur de corps que nous, maman. C'est ce qu'a dit Albert. Ne pas concevoir d'enfant pour ne pas avoir à les mettre au monde avec pour seule perspective le ploie ment de leurs corps dans les champs de cannes. Les troubles psychiques ne sont pas en reste non plus : la maternité est vécue par ces femmes comme une forme de pouvoir de vie et de mort sur leurs enfants. Il m'a parlé d'une histoire de *femme poteau-mitan*.

C'est pourquoi, maman, il faut que tu nous parles. Toi, au moins, tu as connu ton père. Tu portes son nom. Ce n'est pas le cas d'Albert. Pas de changement de nom dans sa famille depuis son arrière-grand-père ! Qu'est-ce qui peut être si lourd à porter, maman ? Des frères et sœurs illégitimes que tu as eus, à cause de ton père qui a engrossé d'autres femmes que ta mère ? Ce n'est rien, ça, maman ! Albert dit qu'il n'est même pas surpris que j'existe. Il ajoute même que sans doute il découvrira d'autres cousins et cousines. Peut-être même d'autres frères et sœurs.

Maman, tu ne peux pas refaire le monde ! Dans le pays d'où tu viens, la famille, c'est un puzzle à assembler. Les membres de la famille sont comme les pièces, dispersées. Il faut du temps pour les retrouver et reconstituer l'ensemble. Mais si tu ne dis rien, maman, les pièces vont rester à l'abandon, sans espoir de retrouver leurs moitiés.

Albert m'a aussi raconté l'histoire étrange d'un des petits-fils d'Edgar. Un jour, il a commencé à ressentir des piqûres insupportables dans son cou. Exactement à l'endroit où Edgar avait sa cicatrice. On l'a emmené chez le médecin. Celui-ci a parlé d'allergies. Il lui a prescrit des crèmes. Rien à faire. Toujours ces sensations de piqûre au même endroit, et seulement à cet endroit. Une vieille tante de leur famille, presque nonagénaire, a alors dit que c'était la brûlure de la cicatrice d'Edgar que le petit-fils ressentait. Que personne n'avait jamais su d'où venait cette cicatrice. Mais qu'elle parlait à

travers la brûlure du petit-fils. Qu'il fallait résoudre ce secret. Sinon, il y aurait toujours un descendant pour en payer le prix.

Albert m'a confié que c'est à ce moment qu'il a souhaité devenir psychogénéalogiste. Il était fasciné par ces fantômes transgénérationnels qui hantent l'existence des vivants. Les ancêtres n'ont pas tout pu régler de leur vivant. Alors, ils ont besoin de passeurs entre les générations, pour calmer leurs peines et leurs souffrances, en les délivrant du poids de leurs secrets.

Quel est ton secret, maman ?

Ce qu'Albert m'a dit m'a comme révélé à moi-même. Parfois, je sens que j'étouffe, maman. Est-ce que quelqu'un de notre famille est mort par étouffement ? Est-ce que vous avez étouffé tant de secrets que je n'en respire plus ?

Je sens bien que d'autres vies palpitent sous la mienne. Comment te dire, maman ? Comme s'il y avait du monde à l'intérieur, une vie qui grouille. Je savais que tout n'était pas aussi lisse. Tout était trop parfait, maman. Notre appartement douillet dans un quartier résidentiel. Tes souvenirs d'enfance trop bien arrangés. Le « trou noir » familial que tu as créé autour de nous. Notre vie, juste à quatre. Sans bavure.

Ce confort anesthésiant.

Pendant longtemps, maman, ça a fonctionné. J'y ai cru à fond. Et puis, il y a eu cette histoire de couleur de corps. Les regards, maman ! Les regards qui montraient à Karl et à moi qu'on n'était pas tout à fait comme ceux avec qui tu as voulu que nous grandissions. C'est technique, maman ! C'est d'abord technique ! Je ne peux pas utiliser les mêmes shampooings que mes copines. Je ne peux pas me coiffer comme elles sans me défriser. Elles vont partout où elles veulent. Avec la même aisance. Personne ne fait attention à leur couleur de corps. Elles ont la couleur de corps passe-partout. Mais pas moi.

Tu avais oublié le regard, maman. Le regard qui te fait te sentir comme un tout petit insecte. Le regard qui te donne mal au ventre. Qui veut te faire comprendre : « Ta place n'est pas ici. »

Elle est où ma place, maman ? Dis-moi ! J'ai besoin de savoir.

Leurs regards me parlaient d'autres lieux qui m'habitaient. Leurs regards me disaient que je pouvais partager leur lieu, mais que ce n'était pas mon lieu primordial. Leurs regards m'ont dit que j'étais une migrante. Que j'avais été déplacée. Que d'autres vies vibraient en moi. Des ancêtres qui n'étaient pas les leurs. C'est ce que j'ai lu dans les regards des vieux du petit village où j'avais passé avec Luc ce week-end en amoureux. C'est ce

que je lisais parfois dans les regards en biais de mes copines, lorsqu'elles me touchaient les cheveux ou passaient leurs mains sur ma peau.

Les mains des policiers qui m'ont plaquée et fouillée disaient en revanche autre chose. Elles disaient que ce corps qu'ils palpaient était un corps sans valeur en soi. Un corps qu'ils pouvaient faire disparaître à tout moment, sans conséquence pour eux.

J'ai pris conscience que j'avais un corps qui n'était pas dans son lieu. Un corps rendu vulnérable par la couleur qu'il affichait. J'ai cherché quel pouvait être le meilleur lieu pour ce corps vulnérable qui n'était pas mien, puisque n'importe qui pouvait le palper ainsi, en pleine rue, sans que cela ne choque personne.

J'ai pensé au pays de ton enfance. Mais comment te faire comprendre que j'irais là-bas ? Le bon compromis, c'était le pays où je suis maintenant. Un lieu habitable par mes ancêtres et où personne ne palperait mon corps n'importe comment.

Maman ! Je te dis, comme ta cousine Marie-Alice : « Il faut que tu renoues avec la famille paternelle de ta mère ! » Tu ne sais pas ce que tu manques, maman. Albert est super sympa ! Quant à Edgar, il aurait été pour toi un merveilleux grand-père ! Pourquoi tu sembles ne pas l'avoir connu, maman ?

J'ai de nouveau interrompu ma lecture, mais cette fois, j'ai vomi. J'ai vomi tout ce que j'avais sur l'estomac. Je ne pouvais plus m'arrêter de rendre. C'était comme un flux continu qui me libérait de cet écœurement que j'avais ressenti face à l'admiration presque éperdue de ma fille pour le violeur de ma grand-mère.

J'en voulais à la vie, j'en voulais au destin de me jouer encore ce mauvais tour. De ne pas me laisser goûter à la trêve que je m'étais pourtant aménagée.

Tel est pris qui croyait prendre : ce dicton me trottait dans la tête sans répit. Tu as voulu cacher ce qui te semblait ignoble, et voilà que l'ignoble te rattrape et séduit même ta fille. J'avais l'impression de vivre un cauchemar !

C'était comme un effet boomerang. Ironie du sort ! Cette branche paternelle de la famille de ma mère que je dénigrais tant était celle par laquelle ma fille avait été initiée à son histoire familiale. Les bourreaux avaient comme changé de camp, et pris visage humain. Anita n'avait que ces prénoms à la bouche : Albert, Edgar... et c'étaient tous des Serge ! Le nom que je ne voulais pas entendre ; celui que j'avais effacé de ma vie, de nos vies.

Je m'étais joué du temps, et le temps avait gagné. J'avais joué la montre, et j'avais perdu.

J'étais bien placée pour savoir, en cinéphile avertie, que nos premières sympathies, dans un film, vont aux personnages qui nous font entrer dans l'histoire. C'était Albert Serge qui l'avait initiée à son histoire familiale. C'était lui qui avait pris l'avantage. Comment pourrait-elle voir en ce gentil arrière-grand-père pieux, qui était mort son chapelet à la main, un bourreau ? Un briseur de vie et de rêves ?

Ma fille se découvrait une « Serge » quand toute ma lettre l'appelait à être du camp des Charles-Adèle-Joseph. Mais ma lettre arriverait après. Après le travail de sape fait par Albert. Après que ma fille, en quête de racines, avait déjà choisi le parti des Serge.

Ah cette Marie-Alice, avec ses conseils déplacés et ses confidences clandestines ! Elle aurait pu m'avertir, me dire que ma fille lui avait posé des questions ! Mais comment aurait-elle fait, étant donné que je coupais les

ponts autant que je le pouvais avec tout le monde ? Je tenais à entretenir des relations « aléatoires » avec ma famille.

Je ne peux m'en prendre qu'à moi. Qu'à mon silence qui s'est éternisé. Qu'à mon orgueil mal placé. Si, dans la foulée des événements traumatiques que j'ai connus, il y a trente ans de cela, ma volonté d'effacement généalogique pouvait sembler légitime, au fil du temps elle s'est de moins en moins justifiée. Patrice me l'a maintes fois fait remarquer. Ma cousine Armande me l'a dit au moins une fois aussi. Marie-Alice m'a mise en garde. Et moi-même je le savais, mais j'ai préféré enfouir ma tête dans le sable.

J'ai réagi en me décidant à écrire cette lettre, mais trop tard. Quand Anita la lira, elle s'effondrera. Elle verra que le puzzle peut être pris par plusieurs bouts, par le bout des Serge certes, mais aussi par celui des Charles-Adèle-Joseph, et que selon le cas, le dessin représenté n'est plus tout à fait le même. Albert a raison au moins sur un point : nos familles sont à géométrie variable. On y intègre qui on veut, quand on veut. On y rejette qui on veut. La petite-fille d'Edgar, ma soi-disant cousine, aurait pu ne pas donner suite à la demande d'Anita. Elle aurait pu lui dire sèchement : « Edgar ne nous a jamais parlé de vous, ni de votre arrière-grand-mère qui, selon vous, aurait été sa compagne. » La conversation en serait restée là et ma fille aurait eu du mal à s'insérer dans le puzzle déjà constitué de la famille Serge.

Je savais très bien que les choses se passent rarement ainsi. Dans ces situations délicates où un nouveau membre de la famille se déclare, les gens du pays de mon enfance, à l'instar de ma prétendue cousine, se disent probablement que les enfants nés de toutes ces relations ou unions chaotiques ne sont pas fautifs, qu'il faut les préserver et ne pas ajouter de la douleur à la douleur, du désordre au désordre. Ils les acceptent donc, avec une spontanéité et une chaleur humaine difficilement concevables ici, faisant sauter les notions de « demi-frère ou demi-sœur » pour les accueillir entièrement. Je savais que si Anita allait voir ma prétendue cousine à Fond-Chou-de-Chine, elle serait reçue comme une reine. On la regarderait sous toutes les coutures pour trouver l'air de famille, et on le trouverait. On essaierait d'identifier quelle était la branche exacte de son arrière-grand-mère, sa commune d'enracinement, pour voir si un souvenir revenait, une phrase qui avait semblé anodine à l'époque mais qui maintenant pourrait prendre de l'importance, en permettant de relier les Serge aux Charles-Adèle-Joseph. Anita se sentirait bien, parmi eux. Peut-être même lui proposeraient-ils de l'emmener voir sa famille Charles-Adèle-Joseph, pour faire connaissance, pour tisser du lien.

Sauf que, dans ce cas précis, la relation entre le Monsieur Serge et la demoiselle Charles-Adèle-Joseph n'avait pas été consentante. Il s'agissait purement et simplement d'un viol, assorti d'une agression au tesson de bouteille. Le sieur Edgar Serge s'était enfui et personne n'avait porté plainte, parce que ça ne se faisait pas comme ça, à l'époque, parce que cela avait semblé plus commode, plus arrangeant à Mam Gertrude, de tout faire retomber sur le dorlis. Edgar n'avait donc pas fait de prison comme il le méritait. C'était un dorlis qui avait endossé sa faute et c'était ce dorlis qui désormais hanterait, de génération en génération, les femmes Charles-Adèle-Joseph. Anita avait vu la photo de l'incube, mais moi, je ne l'avais jamais vue. Je savais juste, grâce aux confidences d'Edmée, que le dorlis s'était enfui, avec un tesson de bouteille dans le cou, en hurlant, un peu avant le petit matin. Il n'était jamais revenu. Il ne s'était pas livré à la police qui, de toute façon, n'aurait rien compris, puisque Mam Gertrude aurait tout nié. Comme tous les dorlis, il avait œuvré de nuit. Il avait pénétré dans la maison qui était endormie et plongée dans l'obscurité. Il avait repéré l'odeur de la jeune fille vierge, qui dormait paisiblement et il l'avait pénétrée brutalement, comme on le raconte dans toutes les histoires de dorlis.

Seulement, à la différence des autres histoires, le dorlis de Mam Georgina n'avait pas pu s'enfuir tranquillement avant le lever du jour. Il avait été cueilli, la verge encore teintée du sang de vierge de ma grand-mère, et avait été jeté à la porte, avec un tesson dans le cou.

Albert connaissait-il les dorlis ? Savait-il que son arrière-grand-père en était un ? Comment réagirait-il quand il apprendrait qu'il était issu, lui aussi, d'un dorlis, repentí apparemment, mais d'un dorlis quand même ? Banaliserait-il la chose, comme il l'avait fait pour toutes ces paternités chaotiques ? Dirait-il que, dans le pays d'enfance, le viol a été primordial et qu'il ne peut qu'infiniment se reproduire, puisqu'il n'est jamais dénoncé ? Si on fait endosser à des créatures chimériques nos crimes les plus sombres, comment pourraient-elles en payer le prix ?

Parle, Albert, je veux t'entendre. Je veux t'entendre, Albert. Je veux que tu cherches vraiment pourquoi le fantôme d'Edgar a attaqué le cou de ton autre cousin. Il n'a pas trouvé le repos et reviendra vous hanter, les uns après les autres.

J'ai connu un dorlis, Albert. Toi, tu as connu un arrière-grand-père, à la mémoire polie. Que connaîtra Anita ?

J'ai annulé mon rendez-vous avec Albert Serge, prétextant un contretemps grave. Si je me retrouvais en face de l'arrière-petit-fils du bourreau de ma grand-mère, je ne sais pas ce que je serais capable de faire ou de dire. Et puis, il m'a déjà vue en photo. Je ne pourrais pas jouer la comédie.

Albert, aimeras-tu toujours autant Anita, quand elle te révélera la face cachée de ton histoire, toi le psycho-généalogiste ouvert et généreux ?

Je reprends ma lecture. Je dois terminer de lire cette lettre aujourd'hui. C'est décidé.

J'ai encore quelques mots à te dire maman, avant de conclure. J'ai déjà écrit beaucoup trop. Tu sais que je n'aime pas l'excès.

Ma vie a beaucoup changé depuis un an et demi environ. Je me découvre des épaisseurs d'existence que je ne soupçonnais pas. Des couches superposées de vies, au-dessus desquelles la mienne est posée. Ce n'est pas seulement lié à Albert et à Edgar. Cela vient aussi de cette histoire qui est mienne et dont on ne parle pas beaucoup, de cette histoire que je partage avec tous ceux qui ont la même couleur de corps que moi.

L'école ne m'a pas aidée à m'approprier cette histoire. Elle m'a dit quelques mots de grands leaders de la même couleur de corps que moi, qui ont été tués ; elle a vaguement évoqué un commerce en forme de triangle, entre des ports dont les noms m'échappent. Mais sans plus.

Maman, tu sais comment j'aimais apprendre mes leçons d'histoire ! J'ai toujours tout appris. Je peux encore te réciter la Première Guerre mondiale, la montée des nationalismes, les fascismes, le monde après Yalta, et que sais-je encore, mais l'histoire des pays où les habitants affichent la même couleur de corps que la mienne, je n'ai pas pu l'apprendre, parce qu'on ne me l'a pas enseignée.

Toi non plus, maman, tu ne m'as pas parlé de cette histoire. Peut-être ne t'es-tu pas sentie légitime pour le faire. Peut-être que toi-même, tu ne sais pas comment parler de cette histoire. Elle n'est sans doute pour toi faite que de deuils et de sang, de sueur et de trous noirs.

Quel genre d'école peut délibérément effacer une partie de l'histoire du monde ? C'est peut-être que nous ne faisons pas partie de cette histoire ; nous nous y raccrochons comme nous pouvons, maman, mais nous n'en faisons pas vraiment partie.

Nous sommes comme des corps errants, maman. Des corps qui ne trouvent pas leurs lieux. Des corps qu'on peut fouiller, violer, emprisonner, découper, sans conséquences particulières. Ce ne sont pas des corps d'hommes. Ce ne sont pas non plus des corps de femmes.

Nous n'avons pas pris soin de nos corps, maman. Nous les avons laissés à la merci des prédateurs. Nous avons parfois nous-mêmes encouragé ces prédateurs. Nous ne savons plus que nous haïr et nous entretuer. Nous nous méfions des corps qui nous ressemblent. Nous les possédons sans les aimer.

Nous les aimons sans les posséder. Je vois ça tous les jours, là où je suis. Voilà pourquoi je suis venue jusqu'ici. Pour apprendre à regarder ces corps en face. Dans ce qu'ils ont de beau et de repoussant. Dans leur odeur de misère et leur senteur d'espérance. Dans leur violence sans merci et leur douceur impénétrable.

Me réconcilier avec mon corps, maman ; pour ne plus sentir que je flotte, comme un zombie, dans des rues où j'ai peur qu'on me plaque et qu'on me fouille. Où j'ai peur qu'on me vole mon corps, après avoir répudié la couleur qu'il affiche. Je l'ai vécu, maman !

Pour y arriver, j'ai besoin de toi, maman ! Besoin que tu me racontes l'histoire de ton propre corps. L'histoire de ta propre vulnérabilité. De ta propre errance. Comprends-moi, maman ! Je ne peux pas accéder à mon histoire uniquement à travers Edgar ou Albert.

Tu sais, maman, ici, j'ai appris que nous avons chacun une histoire singulière avec notre corps. Une histoire qui l'a affecté. Un lieu de notre corps où cette histoire s'est tatouée. Je veux savoir où se situe ce lieu pour toi. Cela m'aidera à localiser le mien.

Je vois chaque jour ici, maman, des gens qui sentent des douleurs qui n'existent pas apparemment. Les médecins les auscultent et ne trouvent rien. Mais eux, ils ressentent une douleur. Parfois même, ils crient de douleur. D'où leur vient cette douleur invisible, maman ? T'est-il déjà arrivé de crier de douleur, sans que papa ne découvre ce que tu as ?

Il y a une femme, bleue de douleur, qui une fois m'a attrapé la main et l'a posée sur son ventre. Je revis douloureusement la sensation de son ventre tuméfié. Le médecin venait de l'examiner et n'avait rien trouvé de spécial. Peut-être un peu d'aérophagie. C'est tout. Cette femme m'a attrapé la main. Elle la serrait si fort que je sentais mes doigts se briser sous les siens.

Elle m'a dit dans sa langue : *Gen gnon bagay an vant-mwen. Metdam-lan ki té kouché obo mwen yè oswa a mété gnon bagay nan boyo-m.*

« Il y a quelque chose dans mon ventre. L'homme avec qui j'ai dormi hier soir m'a laissé quelque chose dans le ventre. »

Cette femme est morte quelques minutes après et, juste avant de mourir, elle a expulsé une petite chose gluante. Je n'ai jamais su ce que c'était, mais cette femme savait que, dans son ventre, il y avait quelque chose d'indu, quelque chose de trop. Qu'un homme avait utilisé son corps pour y déposer une chose mortelle.

Tu vois, maman, comme nos corps de femmes sont vulnérables, si nous n'expulsons pas à temps ce qui les encombre. Si nous laissons à d'autres que nous le soin de les manipuler, de les sonder, de les posséder. C'est

pourquoi cette femme est morte. Elle a fait confiance au médecin. En vain. Elle a voulu me faire confiance. En vain. Il n'y avait qu'elle qui sentait son corps, qui avait la pleine conscience de ce corps étranger qui vivait en elle. Mais personne n'a cru en ce qu'elle racontait, parce que tout ce qu'elle disait était fondé sur ses sensations à elle. Pas sur ce que dit la science, leur science. Ce qu'elle ressentait n'était fondé sur rien de tangible, de déjà connu. Personne ne l'a crue. Elle a fini par douter de ce qu'elle ressentait elle-même. Et elle en est morte.

Je vais te dire, maman, ce que moi, je ressens parfois. Je ne l'ai jamais raconté à personne. J'ai même essayé de me dire que je ne ressentais rien. Que c'était une sensation fantôme. Mais ça persiste, ça dure, et ça vient à chaque fois que je tente de savoir à quoi ressemblait ta mère, Patricia, et surtout ta grand-mère, Georgina. Tu m'as, ou plutôt papa m'a davantage parlé de Mam Georgina, comme vous dites, que de Patricia. Quand j'essaie d'imaginer ou de me représenter Mam Georgina, je sens comme une brûlure qui me traverse le ventre. *Man ka santi an bagay andidan boudin mwen*. Je touche, je regarde. Il n'y a rien. Un peu comme la femme, même si son ventre à elle était légèrement gonflé. Moi rien. Seulement une brûlure qui me traverse le ventre, de part en part. Parfois aussi une petite boule qui se promène.

Quand Albert m'a raconté l'histoire du cou de son cousin qui le brûlait, je n'avais pas encore fait l'expérience de ma brûlure dans le ventre. C'est dans *ce pays-ci* que ça m'a pris. Peut-être parce qu'on est entouré d'irrationnel, de vies parallèles, de gens qui sont des zombies, de morts qui parlent aux vivants, de sorts que l'on jette à ses ennemis ou que l'on reçoit d'eux. J'ai senti cette brûlure, je la sens encore quelquefois, mais elle repose sur du vide, car mon ventre est sans trace aucune.

C'est bizarre mais ici, on ressent davantage son corps. Peut-être parce que les gens se battent pour survivre. Or c'est quoi, survivre ? Essayer de sauver son corps. De le préserver de la faim. De la fatigue. Des intempéries. Et des microbes. Chez nous, dans la grande métropole, maman, les gens soignent et entretiennent leurs corps de manière esthétique. Ils s'épilent, se font masser. Ici, les gens se contentent de tenter de maintenir leur corps debout.

Mon corps me dit qu'il a besoin du tien. Qu'il a besoin d'entrer en contact avec les corps qui ont connu la même histoire généalogique que lui.

Il faut que tu viennes ici, maman. Que tu viennes me voir. Que nos corps se parlent !

Ensuite nous irons ensemble dans ton pays d'enfance. Nous remonterons ensemble la trace de nos aïeux, du côté des Charles-Adèle-Joseph et des Serge. Nous relierons toutes nos branches. Nous nous réconcilierons avec nos corps, avec nos blessures. Nous colmaterons nos trous noirs. Tu ne peux pas me dire non, maman ! Je t'aime et je j'attends.

Ton Anita

La lettre d'Anita se terminait là. Sur cet appel au secours. Avec cette demande. Ma fille avait besoin de la proximité de mon corps. Elle ne voulait en rien me renier, mais au contraire entrer dans une exploration consciente de ce qui constituait notre trace à nous, notre remontée généalogique.

Pouvais-je lui dire non ?

Je devais attendre qu'elle ait reçu ma lettre, qu'elle l'ait lue et digérée, avant toute décision. Comment réagirait-elle ? Comprendrait-elle mon calvaire de toutes ces années ? Serait-elle plus tolérante vis-à-vis de mon silence, de mes mensonges et de mes inventions ?

Je n'en savais rien. Notre histoire était désormais tissée de ces dires qui n'étaient pas venus à temps. De ces confidences décalées. Elle m'avait aidée à combler des trous noirs (avec elle, Edgar, le dorlis, reprenait forme humaine). Ces histoires parallèles d'Edgar et de Georgina, de leurs cicatrices respectives qui traversent le temps pour venir brûler la peau de leurs descendants aux emplacements exacts qu'elles occupaient jadis sur les corps de leurs ancêtres peut paraître hallucinante. Elles n'entrent pas dans le champ de ce que l'on apprend à l'école de médecine. Elles pourraient être même condamnées par la science, ce qui pourrait nous faire croire que nous sommes fous ou délirants.

Mais qu'est-ce que l'école de médecine, fondée sur la connaissance des corps conquérants, peut savoir des douleurs violentes dans lesquelles les corps vaincus, ployés, meurent sans diagnostic aucun ?

J'en suis venue à m'interroger à nouveau sur la mort de Mam Georgina, emportée par le flot des révélations d'Edmée. Qu'y avait-il eu de plus douloureux pour elle ? D'être violée par l'homme de sa mère ? D'avoir porté pendant quelques semaines, en même temps que sa mère, un enfant de ce même homme ? Ou que sa mère ait fait de cet homme un dorlis, un fantôme, libre d'aller et venir comme il veut, tandis qu'elle restait prisonnière de son acte ignoble ?

De quoi était-elle morte, si ce n'est de la violence du jet de parole d'Edmée ?

Le fardeau de ma mère me revenait aussi en mémoire. Elle était née dans le flux d'une violence mortifère. Il n'était pas impossible que son jumeau – le pauvre fœtus que Mam Gertrude avait décroché de son propre ventre – soit venu la hanter et sucer sa sève vitale. En expulsant ma mère, Mam Georgina avait sans doute eu le sentiment de décrocher de son ventre une petite chose indésirable qu'un homme y avait mis sans son consentement. Un peu comme la femme qui avait attrapé la main d'Anita en se plaignant d'un corps étranger en elle.

Mam Georgina avait-elle eu le cœur de regarder cette petite chose expulsée de son ventre ? L'avait-elle serrée dans ses bras ? Dans ses gestes, sans doute arrêtés par la haine de l'ensemenceur, un peu de douceur était-il passé ?

J'en viens même à penser que cette femme qui attrape le bras d'Anita, de manière désespérée, c'est Mam Georgina au début de sa grossesse, qui sent qu'un homme qu'elle n'aime pas, qui ne l'aime pas, lui a planté une sale graine dans le ventre, que cette graine pousse et se transforme en une vilaine petite chose.

La femme du pays où se trouve Anita est morte sur-le-champ. La petite chose l'a étouffée. Mam Georgina a survécu, sa petite chose dans le ventre est devenue ma mère, mais les deux sont mortes après, quand même, du geste meurtrier de cet homme sur leurs corps.

J'en viens aussi à me dire que ma mère a eu une existence flottante, comme seule peut en avoir une fille de dorlis. Je ne l'ai vue sourire que de manière intermittente. Elle parlait peu. Je l'ai entendue sangloter, lors de la première communion d'Armande, preuve que ses émotions pouvaient être vives, mais la plupart du temps elle hantait la maison comme une sorte de spectre qui traverse la vie sans la toucher.

Elle aussi est morte d'un mal inconnu, sournois, qu'aucun médecin n'a su diagnostiquer, qu'aucun remède n'a pu soigner.

Je comprenais qu'il manquait une médecine des maux cachés des corps vaincus, de tous ces maux pernicious qui affectent l'âme en rongant le corps, et que les médecins, impuissants, n'ont de cesse de ranger dans la catégorie de maux connus : leucémie, crise cardiaque, AVC, alors qu'ils n'ont rien à voir avec eux. De toute façon, s'ils ont poussé dans le corps de leurs victimes, c'est que le terreau était favorable.

J'étais sidérée de voir tout ce qu'Anita avait pu apprendre en si peu de temps. C'était comme un stage en accéléré. Elle ne s'offusquait même plus de la proximité de l'irrationnel, de ce mélange permanent des territoires de la raison et de l'intuition, du visible et de l'invisible. Dans un de ses

messages WhatsApp, Anita nous disait que certains peintres du pays où elle est, de *ce pays-là*, affirment peindre l'invisible. Elle nous a parlé d'un tableau qui l'a mise très mal à l'aise. Chaque fois qu'elle le regardait trop longtemps, elle avait l'impression d'être happée par un œil, à l'arrière-plan. Elle avait envie de se laisser absorber par cet œil, qui voulait gober son corps comme un œuf, et en faire un élément du tableau. Elle disait que c'était difficile à expliquer.

Je n'ai pas eu de mal à comprendre : pour moi, l'œil du tableau, c'était le nombril, au beau milieu de notre ventre, qu'on ne voit guère de prime abord, mais qui une fois perçu nous fascine au point de nous donner envie de le dévisser, pour avoir enfin accès aux mystères de notre généalogie, au tourbillon de nos entrailles, aux secrets de notre hérédité.

Je me trouve contrainte de compléter ma lettre. C'est la demande d'Anita, sa prière. Je dois essayer de lui décrire aussi précisément que possible comment je relie ma peur intestinale à ce sentiment d'illégitimité que je ressens toujours fortement, encore maintenant, alors que je suis déjà entrée dans le deuxième âge. Ce sentiment m'a toujours paru difficile à expliquer. Si je n'en parle pas, si je n'en ai jamais parlé, c'est parce que j'ai la certitude qu'on me dénie le droit d'éprouver cette illégitimité, qu'on juge d'emblée illégitime mon sentiment d'illégitimité. C'est cela sans doute le plus dur : sentir que l'on n'a pas le droit de mettre des mots sur ce que l'on vit dans sa chair, parce que tout le monde veut faire comme si tout ce malheur de couleur de corps était derrière nous, comme si tout cela n'avait eu lieu que dans le passé, à une époque révolue et que nous n'avions plus à en parler. On rend ainsi illégitimes nos impressions intimes, nos perceptions, nos sentiments viscéraux, et on nous oblige à les taire, parce que ce qui n'est pas exprimé n'existe pas. Et nous les taisons pour ne pas jouer une énième fois aux victimes, pour être acteurs de notre destin, sans prendre conscience des ravages de ce mutisme sur nous-mêmes. Dans un monde qui est celui de la preuve, de l'image qui confirme, des vidéos qui attestent, comment prouver ce qui relève de l'intuition du rejet, de l'impression du dédain, de l'évanescence d'une parole qui, quoique meurtrière à nos yeux, pourrait n'être que maladresse d'autrui ? Comment définir *ces autres* dont parle Anita dans sa lettre, sans les mettre tous dans le même sac ? *Ces autres* : tous ceux qui se laissent happer par la couleur de corps depuis quelques siècles déjà et qui réduisent une grande portion de l'humanité à n'être qu'une couleur de corps ! Oui, ça pouvait bien être cela, une définition juste de *ces autres*.

Comment pourrais-je expliquer, moi qui ai un métier où le relationnel est si important, que j'ai toujours un petit pincement au cœur, quand j'arrive dans un lieu où je rencontre les gens pour la première fois ? Combien de *ces autres* se cachent parmi eux ? Comment dire qu'on ne sait jamais combien d'entre eux se concentreront en priorité sur l'intelligence de ce qu'on dira ou, comme l'explique si bien Anita, sur la couleur de corps qui leur fera précisément ne rien entendre de ce qu'on dira ? Comment exposer le sentiment de malaise que l'on peut ressentir, quand on se rend dans certains lieux reculés, là où le brassage des couleurs de corps ne s'est pas effectué, et que *ces autres* vous montrent ouvertement qu'ils ne sont attentifs qu'à la couleur de votre corps, celle-ci, par ailleurs, ne leur inspirant guère de bienveillance ?

Ce sont des moues, des regards furtifs, des réponses trop sèches, des mouvements de retrait à peine perceptibles, des questions suspicieuses qui n'auraient pas dû vous être posées, du fait de votre qualité d'expert, de professionnel, mais qui vous sont posées quand même, parce que votre couleur de corps autorise la suspicion sur vos compétences. Personne ne s'indigne réellement de ces questions, parce qu'au fond cette suspicion est partagée, parfois même par les plus bienveillants de *ces autres*.

C'est pourquoi je ne suis pas sûre d'arriver à t'exposer avec suffisamment de clarté ce qui nourrit en permanence ce sentiment d'illégitimité, source de ma peur intestinale. Peut-être l'idée que, quoi qu'on fasse, la couleur de corps peut s'avérer le seul élément pertinent, celui qui subsumera tous les autres, comme si d'être reconnu de cette couleur pouvait, à tout moment, ruiner nos chances, nous fermer des portes, rogner les ailes de nos ambitions. En même temps, il faut bien reconnaître que, parfois, rien de tout ça n'intervient et que tout se passe bien. Mais précisément, la peur intestinale (qui n'est autre que la somatisation de ce sentiment d'illégitimité) vient de ce que l'on ne sait jamais à l'avance ce qu'il en sera : sera-t-on ou non accepté ? toléré ? Nous demandera-t-on de danser, de faire le clown, d'amuser la galerie ? Comment savoir comment réagiront *ces autres* ?

Je souris toujours intérieurement, en serrant les dents, lorsque j'entends des personnes, bien intentionnées de surcroît, s'insurger contre les paranoïaques de la couleur de corps, qui interprètent tout mal, prennent pour des actes malveillants ce qui n'est que simple maladresse. Je comprends tout ça... Mais où se situe la frontière, lorsqu'une voix enjouée l'instant d'avant pour *ces autres* acquiert soudain une note d'irritation lorsque c'est au tour de votre *couleur de corps* de parler ?

Est-ce un brusque accès de fatigue qui saisit alors *cet autre* ? Et si ce n'était vraiment que cela, pourquoi ce même scénario se répète-t-il autant avec toujours les mêmes *couleurs de corps* ?

Que penser lorsque l'on vous assure que le bel appartement dont votre couleur de corps rêvait est déjà loué et que l'appel d'après, effectué cette fois par un ami que vous avez chez les meilleurs de *ces autres*, aboutit à un rendez-vous de visite ?

La voix qui vous rejette est aimable, voire enjouée, au point que vous ne croiriez jamais qu'on vous écarte d'un revers de main, mais comme vous avez, malgré tout, un léger doute, vous demandez à un ami bien de chez *ces autres* de rappeler. Et patatras ! Il se voit attribuer un rendez-vous pour ce même appartement déjà loué.

Il ne peut y avoir autant de coïncidences, autant de maladroites, autant de bévues. Autant d'histoires qui se répètent à divers endroits pour des gens à la même couleur de corps.

Au téléphone pourtant, il n'y a pas de couleur, il n'y a pas d'odeur non plus. Mais il y a les inflexions de glotte.

Anita a-t-elle ressenti cet imperceptible sentiment qui vous commande de ne pas parler trop fort, de ne pas rire trop fort, afin de ne déclencher les foudres de personne ? C'est comme si vous vous disiez : « Vous avez déjà cette couleur de corps, alors ne la ramenez pas trop ! »

Pourquoi au lieu de se révolter, courbons-nous l'échine ?

Anita était-elle partie pour ne pas avoir à capituler devant *ces autres* ? S'était-elle dit que tout valait mieux plutôt que cette vie de singeries, de courbettes, de lissage de glotte, qui ne change rien à l'emprisonnement de notre être dans la couleur de peau ? Avait-elle préféré s'expatrier pour rejoindre un lieu dont elle pensait qu'il pouvait être son lieu, parce que, dans *ce pays-là*, il y avait des dizaines de milliers de corps de la même couleur qu'elle ?

Mes interrogations sont nombreuses et récurrentes ; pas un jour ne se passe sans que je retourne dans ma tête tous les scénarii possibles. J'en viens à chaque fois à la même conclusion : Anita a fui quelque chose qui lui faisait peur. Elle s'est réfugiée dans un territoire qu'elle pensait plus rassurant pour elle, en dépit de la violence et de l'insécurité qui y règnent en permanence. Je me demande quelle peur peut surpasser notre peur intestinale et je n'en vois aucune.

C'est donc bien cette peur obsidionale et rampante qu'elle a fuie ; ce sentiment inavouable que le corps, qui constitue en général une enveloppe de protection naturelle, devient, par sa couleur, une source inattendue de vulnérabilité. Anita est sans doute consciente maintenant du caractère irrémédiable du vol du corps et de la répudiation de la couleur de corps. Elle pense que, même si dans *ce pays-là* elle ne pourra pas, elle ne pourra jamais récupérer la propriété de son corps, elle en aura au moins la jouissance plus légère, au milieu de ces dizaines de millions de corps de la même couleur que le sien. Elle s'était dit aussi sans doute que, dans l'humanitaire, *ces autres* sont moins à cheval sur la couleur de corps, ils sont plus humains. « Humain » et « humanitaire » n'ont-ils pas la même racine ?

Ce qu'elle ne savait pas, c'est que souvent, les gens qui ont la même couleur de corps qu'elle finissent par haïr tous ceux qui ont des nuances plus pâles ou plus foncées, parce qu'on leur a tellement appris à haïr leur propre couleur qu'ils en sont venus à préférer *ces autres* qui les méprisent à leurs frères de couleur, qui leur rappellent trop qui ils sont, ou plutôt ce qu'on leur a dit qu'ils étaient.

Quand elle le découvrira, elle comprendra que la peur intestinale couvre aussi cette haine de soi et de ses semblables.

Chère Anita,

J'ai une dernière chose à t'écrire. Oui, c'est encore à propos de cette peur intestine dont je veux te parler, sans trouver les mots, les mots justes. Comme tu as pu le voir, je tourne autour ; mais j'ai du mal, parce que je me suis contentée jusqu'ici de la vivre.

Comment te la décrire ?

Un seul mot me vient pour parler de cette peur : « l'illégitimité ». Je sais que tu ignores ce que c'est que de vivre avec un sentiment permanent d'illégitimité.

*Sa man lé di'w la sé konsidiré ou pa la ou té pou yé, ouben la ou yé sé pa la ou té pou yé.*

Se sentir illégitime, c'est comme marcher dans des vêtements trop grands ; c'est se sentir à l'étroit dans un corps toujours vulnérable, un corps trop visible, trop voyant même.

Ne jamais vraiment savoir ce qu'on a le droit de faire, ni dans quel endroit on sera toléré. C'est cela, le sentiment de notre illégitimité.

Mon amour, comment t'expliquer ? Là d'où je viens, d'où nous venons, l'illégitimité est inscrite dans notre génome. Nous naissons illégitimes. Nous mourons illégitimes. Nous vivons avec cette conscience de notre illégitimité. Aucun de nos ancêtres n'a jamais vraiment eu le droit de disposer de son corps.

La grand-mère de Mam Nanette, ta trisaïeule au moins, n'a jamais eu le droit de disposer de son corps, à cause de la couleur de celui-ci. À chaque fois, sous l'œil fixe de *ces autres* d'un ancien temps – ses maîtres –, elle a dû le ployer, le plier, le tordre, sans piper mot, pour survivre. Sinon, on lui effaçait sa couleur de corps à coup de trique ou de morsures de chien.

Tes ancêtres ont compris alors qu'il fallait qu'ils dressent leurs corps à ne rien sentir, à ne rien transpirer, à ne rien émettre. Ils les ont domestiqués, policés, et se sont évertués à les rendre invisibles. On pouvait voir la couleur de leurs corps, mais leurs corps, on ne devait plus les voir. Même s'ils dansaient et riaient à gorge déployée devant *ces autres*, *ces autres* ne voyaient rien, si ce n'est la couleur d'un corps, détestable mais corvéable à

souhait. Nos ancêtres ont ainsi réussi l'exploit d'avoir deux corps : un corps pour eux avec sa propre kinésique et gestuelle, qui était plutôt un corps de nuit, et un corps pour *ces autres*, neutre, impavide, ployable à merci, qui était un corps de jour. Sais-tu ce que c'est que d'être écartelé ainsi, entre deux corps qui ne fusionnent jamais, entre deux nombrils qui n'ont pas le même bouchon ?

Si je te raconte tout ça, ce n'est pas par amour de la divagation, mais pour t'expliquer que le corps de nos ancêtres, en plus du bouchon du nombril les reliant à leurs ancêtres, en a vu pousser un autre, invisible mais puissant, le reliant, malgré eux, au corps de *ces autres*. Tu te rends compte, Anita, de ce que peut provoquer comme angoisses, halètements, tremblements, stupeurs, d'avoir un double nombril, et de subir donc, un double siège ?

C'est ce que j'appelle notre illégitimité : ce sentiment d'un corps qui n'est pas à soi et qui peut toujours être pris d'assaut par *ces autres*. On naît avec un corps qui appartient à d'autres et *ces autres* peuvent ou non vous en laisser l'usufruit.

Tu me diras que ce que je dis n'a pas de sens, que je fais ce que je veux de mon corps, et toi aussi, et que personne ne pourrait venir nous voler notre corps, qu'il y a des lois qui empêchent cela et nous protègent de toute forme de violation possible sur notre corps. Oui, mais entends que moi, je te parle d'autre chose.

Je veux que tu comprennes que notre corps a été volé définitivement, une fois pour toutes. La couleur de notre corps a été répudiée une fois pour toutes aussi. Au seuil de cette origine monstrueuse qu'est la Traite. La mémoire du vol et de la répudiation dont ont été victimes nos ancêtres est inscrite dans notre génome. Nous n'y pouvons rien. Nous avons enraciné au plus profond de nous l'idée que nous devons être reconnaissants à *ces autres* d'avoir enfin fait de nous des affranchis. Nous avons fait nôtre le sentiment que nous avons l'usufruit de notre corps, mais pas sa propriété. Qui nous a dit que nos ancêtres avaient conquis leur liberté par leur sang ? Personne. On nous a parlé de libérateurs issus de chez *ces autres*, de sortes de philanthropes qui n'ont plus accepté de voir ainsi nos corps ployés et qui nous ont libérés. Tant que l'on ne s'est pas libéré soi-même, Anita, on reste enchaîné. Nous sommes restés enchaînés à *ces autres*. Nous avons donc souvent la tentation, pour ne pas dire le réflexe, de tout faire pour leur ressembler, leur plaire et être reconnus par eux.

Tu vois, Anita, que même si notre corps semble nous appartenir, nous nous contentons en réalité de son usufruit. Nous avons cédé la propriété de

nos corps à *ces autres*, acceptant seulement d'en user. Et même quand nous nous révoltons, c'est par rage de voir que, quoi que nous fassions, *ces autres* ne nous reconnaissent pas autrement que comme une *couleur de corps*. Nos stigmates d'infériorité sont transmis de génération en génération. Nous ne nous révoltons pas *pour nous*, nous nous révoltons *pour eux*, pour qu'ils nous reconnaissent enfin. S'il en est ainsi, c'est que le vol est définitif, la répudiation aussi.

Souviens-toi : usufruit n'est pas propriété, mais jouissance tolérée.

Se trouve donc profondément inscrite en nous la peur que cette jouissance tolérée ne nous soit retirée et que notre corps redevienne l'entière propriété de *ces autres* à qui nous n'avons pas cessé de faire allégeance de génération en génération. Nous nous sentons illégitimes dans nos propres corps, comme si *ces autres* pouvaient à tout moment faire sauter les bouchons de nos nombrils et nous éviscérer.

Anita, quand le policier t'a plaquée contre le mur en te palpant brutalement, tu as ressenti que ton corps ne t'appartenait pas ; que ce policier pouvait en disposer. Lorsque, dans ce petit village perdu de la grande métropole, les yeux de *ces autres* te déshabillaient pour te réduire à ta couleur de corps, c'est comme s'ils reprenaient possession de lui, plus de trois cents ans après la Traite.

C'est ça notre peur intestine, celle que nous transmettons de génération en génération, quels que soient notre classe sociale, notre niveau d'études, les fortunes que nous manions ou pas. La peur de voir nos vies chassées de nouveau de nos corps, de voir nos corps encore et toujours chassés des vies, des lieux, des histoires de *ces autres*, redevenir des corps errants, parcourant les bois, pour échapper au souffle des molosses dressés pour les lacérer.

Anita, quand Mam Nanette a fait l'amour avec son demi-frère, c'est d'abord parce qu'elle ne savait pas que c'était son demi-frère. Et pourquoi ne le savait-elle pas ? Parce qu'il y a un homme – son père, ou plutôt son géniteur – qui a planté en même temps des petites graines dans le ventre de plusieurs femmes, sans que celles-ci n'en sachent rien entre elles. Et pourquoi a-t-il planté autant de petites graines chez autant de femmes différentes, en même temps ? Tout le monde te dira que c'est parce que les hommes sont volages, qu'ils aiment à papillonner ou qu'ils ont des besoins sexuels plus importants que les femmes. Pourquoi pas, après tout ? Mais ce n'est pas ce que moi, je retiendrai, Anita. Je te dirai, moi, que quand on ne sait avoir que l'usufruit de son corps, on est nécessairement dans la dispersion, l'éparpillement. On sème à tout hasard, parce qu'on est *déplacé*.

Les femmes pardonnent aux hommes cette dispersion, parce qu'elles-mêmes, elles ont le sentiment que leurs corps – qui ont toujours été déjà transpercés par les corps de *ces autres*, leurs propriétaires, en fait – ne peuvent retenir durablement aucun corps. Alors elles gèrent la fugacité et la brutalité, mieux sans doute qu'elles ne sauraient gérer la continuité et la tendresse.

Oui, je sais, tu me rétorqueras, mon Anita chérie, que mes théories sont anciennes, qu'elles n'ont rien à voir avec les nouvelles générations, que mes analyses sont obsolètes et qu'elles ne te concernent pas. Au mieux elles peuvent servir à décrypter les gens de mon pays d'enfance jusqu'à la génération de Mam Georgina. Mais, à toi, elles n'ont rien à dire. En es-tu bien certaine, Anita ?

Qu'es-tu allée chercher dans *ce pays-là*, si ce n'est la preuve que d'autres corps que toi, avec la même couleur que le tien, se sentent comme toi en exil dans leur propre vie ? En choisissant *ce pays-là*, tu voulais savoir si l'intranquillité permanente que tu ressens avait quelque chose à voir avec toi seulement, ou si elle était liée à la couleur de ton corps. Tu voulais vérifier, en fait, Anita, que les autres corps, avec la même couleur que le tien, éprouvaient cette même intranquillité ; celle que, moi, j'ai liée au sentiment d'illégitimité qui nous taraude tous, à cette peur intestinale inextinguible.

Comment en es-tu arrivée là, sans que je n'en aie rien vu ? À quel moment as-tu perçu que la couleur de ton corps comptait plus que ton corps lui-même, que ton deuxième nombril commençait à pousser, te rappelant que tu n'avais pas une dette seulement envers tes ancêtres, mais que tu étais aussi enchaînée à *ces autres* ?

Je sais ce que tu as ressenti, mon Anita ; je peux te décrire dans le détail, comment ce sentiment d'intranquillité, symptôme de la prise de conscience grandissante de ton illégitimité, t'a peu à peu attaquée. Il t'a laissée creuse d'angoisse. Il a tracé lentement dans tes veines les sillons de la peur intestinale qui nous habite tous ; nous tous que l'on a marqués au fer de cette couleur de corps, sans que nous ayons eu notre mot à dire.

Peut-être qu'un jour, dans ce pays de la grande métropole où tu t'es toujours sentie tellement chez toi, tu as soudain eu l'étrange sensation que tu étais seulement une couleur de corps. Et rien d'autre. Cela commence toujours ainsi en principe. On se sent être une couleur de corps. *Ces autres* regardent avec insistance, en faisant parfois la moue ou en se passant légèrement la main sous le nez.

Le problème, c'est qu'au début, tu ne comprends pas bien ce qui se passe, parce que tu n'as pas conscience d'être une couleur, et encore moins d'avoir une couleur de corps, avec une hiérarchie. Ce sont *ces autres* qui t'obligent à prendre conscience de cela, de ce que tu n'es pas toujours désiré, ni même toléré ; de ce que ton corps est, soit trop visible, soit rendu invisible. Tu te demandes alors ce que tu as fait pour mériter que l'on te réduise à cette couleur que toi, tu ne vois même pas. Cependant, plus le temps passe, plus tu fais tien ce regard, plus tu acceptes comme une faveur du Ciel de n'être pas rejeté, et plus tu crains de l'être.

J'en reviens encore, Anita, pardonne-m'en, à cette petite escapade de fin de semaine que tu avais faite avec Luc, dans ce petit village perdu. Tu en étais revenue bouleversée. Moi, j'ai toujours pensé que cette émotion te venait de l'intimité nouvelle que tu avais connue avec ton copain. Même quand tu m'avais demandé, d'un air badin : « Maman, j'ai quelque chose de bizarre ? Quelque chose qui pourrait expliquer que certains regards me mettent mal à l'aise ? », je n'avais pas voulu comprendre. À l'époque, je me bouchais les oreilles et les yeux sur tout le monde, sur tout. Je voulais juste faire comme s'il n'y avait ni « bouchon de nombril », ni couleur de corps, ni hiérarchie. Mais, maintenant que c'est différent, je m'interroge : « Et si c'était durant ce week-end que ton deuxième nombril avait commencé de pousser ? »

Ta peur intestinale est peut-être née là-bas, dans ce petit village. Elle a sans doute connu un regain de vigueur lors de certains de tes entretiens d'embauche, car tu m'as dit une fois : « Maman, je crois que le problème, ce n'est pas mon CV, ce n'est pas mon profil. Je crois que le problème, c'est mon corps. »

Qu'entendais-tu par « c'est mon corps » ? As-tu voulu me dire « Maman, le problème, c'est la couleur que les recruteurs voient de mon corps » ? Si oui, c'est que tu étais déjà en chemin vers ton destin, tu étais déjà en train de rejoindre le camp des illégitimes de naissance, de ceux qui, comme moi, parce qu'ils n'ont pas pu assumer d'être qui ils sont, se sont peinturlurés. Mais la peinture s'écaille, parfois même, elle s'efface.

Je t'ai dit, à plusieurs reprises, que je m'étais envolée vers la grande métropole quand j'avais dix-neuf ans. Tu as aussi compris – j'en suis certaine – que les deux années qui ont suivi mon arrivée ont été un peu flottantes. J'ai étudié mais je vivais en vase clos ; je ressassais mon malheur. La honte me submergeait par grandes ondes, chaque fois que je repensais à mon histoire, ma tragédie.

Il faut que tu saches, Anita, que l'on finit par faire sienne la pensée des autres sur nous, si on n'érige pas de remparts suffisants pour se protéger. On me prenait pour la petite-fille d'un dorlis, comme je t'ai dit ; je savais pertinemment que je n'étais pas la petite-fille d'un dorlis, mais pourtant, plus le temps passait, plus le sentiment d'être à côté ou en-deçà de mon humanité me taraudait. Et plus je me conformais à cet ordre : « Deviens ce que tu es : une petite-fille de dorlis. »

J'étais tiraillée entre mes deux nombrils, entre deux consciences distinctes de ma sous-humanité : généalogie supposée avec un dorlis d'un côté, couleur de corps vilipendée de l'autre. J'aurais sombré si je n'avais pas rencontré Livia, tu sais, mon amie, que tu as eu le temps de connaître avant qu'elle ne disparaisse dans un accident d'avion ; et si, grâce à Livia, je n'avais fait la connaissance de Patrice, ton père, je n'en serais pas là aujourd'hui.

Livia. Oui, Livia. Ma bonne fée. Il faut que je te dise quelques mots d'elle, pour que tu saches au moins ce que cela peut être, que de tout faire pour être un dorlis, un zombie.

Cela faisait, en effet, environ dix-huit ou vingt mois que je tournais un peu comme un lion dans sa cage, lorsqu'une de mes voisines de résidence universitaire, Livia donc, m'imposa son amitié. Ce fut le début d'une belle rencontre, même si je ne le savais pas encore. Jusqu'alors je vivais comme un loup solitaire, convaincue que la terre entière m'en voulait, que quiconque me fréquenterait détecterait illico les signes distinctifs de mon appartenance à la race des dorlis. Je me terrais donc dans ma chambre, mangeant et dormant de manière distraite, comme un vampire qui craint la lumière du jour. J'étais en train de devenir semblable à ce qu'on m'avait ordonné d'être : une créature à mi-chemin entre l'humanité et la démonité.

C'est alors que Livia a pris l'initiative de se rapprocher de moi ; elle venait frapper à ma porte quand il lui semblait que je m'étais barricadée dans ma chambre depuis bien trop longtemps. Au début, je n'ouvrais pas, mais elle insistait tant, avec une voix si chaude, que je n'ai pas eu le cœur de m'obstiner dans le silence. Je lui ai donc entrouvert ma porte, un jour, et en me voyant passer une tête inquiète, elle a éclaté de rire, en me disant que j'avais tout l'air d'un zombie. Cette remarque qui en temps normal aurait déclenché ma fureur m'a fait rire, moi aussi, parce qu'elle l'avait exprimée avec tant de bonne humeur qu'il me fut impossible de lui attribuer une quelconque malveillance. C'était comme si elle m'avait dit : « Tu n'es pas

un zombie, puisque je peux te dire que, là, ainsi, tu ressembles à un zombie. » La glace était brisée.

Je me suis trouvée ainsi rapidement en confiance avec elle. Je guettais parfois ses pas dans le couloir de la résidence, et une fois que j'étais bien sûre que c'était elle, j'entrouvrais ma porte pour l'inviter à boire un thé dans ma chambre.

Elle aimait à me faire goûter certains des petits plats qu'elle concoctait, ou écouter des morceaux de musique qu'elle aimait, en mettant directement sur mes oreilles, sans me demander mon avis, le casque de son baladeur. Sa spontanéité et son enthousiasme contagieux firent fondre toutes mes réticences.

C'est ainsi que, de fil en aiguille, nous en sommes venues à faire quelques sorties ensemble : cinéma, café, shopping, jusqu'à ce jour où elle m'a proposé de l'accompagner à la soirée où j'ai fait cette première danse avec ton père. C'est aussi pourquoi elle a été le témoin de notre mariage : sans elle, non seulement j'aurais sombré, mais, de plus, je n'aurais jamais rencontré ton père.

Si la rencontre avec ton père a été si prodigieuse, c'est parce que, quelque part, nous nous attendions l'un l'autre, par-delà toute la banalité que tu pourrais, à raison, attribuer à une telle phrase. Ce qui nous a réunis, tu l'as bien compris, ce n'est pas la musique, même si notre premier contact fut une danse. Et comme je te l'ai dit, ton père avait des goûts très particuliers en la matière, aux antipodes des miens, de ceux de Livia ou de n'importe quel autre jeune de notre époque. Donc, inutile d'épiloguer entre nous sur le sujet. Ce qui nous a rapprochés, au fil des conversations que nous avons eues, c'était plutôt un même sentiment diffus de devoir déclarer aux yeux du monde notre humanité, car cette humanité ne faisait pas consensus. Moi, j'avais déjà entrepris ce combat, du fait de mon hérédité douteuse, mais à l'époque, pour moi, c'était juste un combat personnel. Je ne savais pas encore que si ma généalogie pouvait m'apparaître aussi chaotique, c'était bien en raison de cette humanité que l'on avait déniée à mes ancêtres, à cause des hiérarchies de couleurs de corps instaurées par *ces autres* et qui les avaient dépossédés de la propriété de leur corps pour ne leur en laisser que l'usufruit. J'ai compris alors que j'étais le fruit des corps éparpillés de mes ancêtres.

C'est Patrice qui m'a permis de comprendre tout cela : il avait grandi dans la proximité de *ces autres*, les avait observés, étudiés, disséqués même, et savait les ravages que pouvait provoquer le fait de n'être que toléré par eux.

Lui, son expérience était différente de la mienne, parce qu'il n'avait à faire face à aucune hérédité monstrueuse ; mais il savait que la couleur de corps que nous partagions était à la source de ces hérédités honteuses, lesquelles nous donnaient parfois une envie folle de fusionner nos deux nombrils, nos corps de nuit et de jour, afin de ne plus vivre dans ce perpétuel écartèlement. Selon lui, cette fusion était mortifère, parce qu'elle nous conduisait à renoncer à l'usufruit de notre corps, alors que nous en avions déjà perdu la propriété pour devenir juste des ombres, les ombres de *ces autres*. Un peu comme moi qui, recluse dans ma chambre universitaire, étais en train de devenir l'ombre de mes ancêtres.

Patrice avait peut-être en lui davantage de violence que moi. Une sorte de fureur contenue qui l'obligeait à rechercher les mots auxquels il devait recourir pour arriver à en parler. Il refusait le statut de victime, mais n'admettait pas qu'on s'avise de lui conseiller d'oublier toutes ces histoires de nombril, de couleur de corps, qui ne faisaient que nous empoisonner l'existence, alors qu'on pouvait vivre si bien en n'y pensant pas, en n'y pensant plus.

Ma chère Anita, notre dilemme s'est toujours situé là, entre cette tentation de l'amnésie et cette volonté de la mémoire vive. Mais ce qu'oublient les zélateurs de l'oubli, aimait à répéter Patrice, c'est que notre corps a une mémoire bien à lui, une mémoire du ventre, du nombril, de la peau, que l'on ne peut effacer à sa guise. Sa phrase préférée, c'était que les eczémas de nos ancêtres repoussent sur la peau de nos enfants, quand nous, parents, pensions en être venus à bout.

Patrice, ton père, qui est médecin, a pu au fil du temps établir que le corps est le meilleur baromètre de notre histoire généalogique. L'examen minutieux de patients aux hérédités troubles et compliquées qu'il a mené, tout autant que l'observation attentive des pathologies qui ont pu m'affecter, moi, pendant toutes ces années de refoulement, l'ont conduit à se fier au baromètre qu'est notre corps.

Mes douleurs au ventre permanentes, mon abdomen constamment sensible et tuméfié, ma hernie de Bochdalek, mes ballonnements si handicapants, les sensations de faim paroxystiques que je ressentais vers le mois d'avril (mois de naissance de ma mère et de ma grand-mère et aussi, mois de leurs décès) ont toujours été, à ses yeux, le signe d'un mal-être existentiel, lié à l'hérédité lourde que j'avais conscience de porter.

Tu me diras : pourquoi a-t-il été ton complice, alors ? Pourquoi t'a-t-il laissé inventer des généalogies fictives, des souvenirs romanesques, des enfances déplacées, s'il savait que cela te rendrait malade ?

Il faut que tu saches, mon Anita, mon trésor, que nous n'avons pas eu ces discussions tout de suite. Elles sont venues très lentement, et pour certaines d'entre elles (les plus douloureuses, les plus âpres), après de longues années, parce que je n'arrivais pas à me confier, à tout dire. J'avais peur que ton père ne me rejette s'il apprenait tout ce que je savais sur mes aïeux, vu comment moi-même j'avais appris à me mépriser avec tout ça. Je lui ai simplement avoué être sous le coup d'un passé lourd et difficile à porter. Je lui ai indiqué que la seule façon pour moi de m'en sortir était de faire table rase de ce passé, de cette adolescence détestable, sinon, à coup sûr, je m'effondrerais. Ton père savait que je pouvais renoncer à lui s'il ne m'accordait pas cette « renaissance » fictionnelle. Il n'a pas pris ce risque. Il a bien compris que, pour moi, alors, c'était ou tout réinventer pour renaître ou mourir à petit feu.

Il a donc accepté, certes à contrecœur, mais il a accepté et a tenu parole. Il avait trop peur de me perdre et il savait que le plus sûr moyen d'y parvenir serait de me trahir sur ce point. Sans jamais cautionner mes propos, ni auprès de vous, ni auprès de mes collègues, il ne les a pas démentis non plus. Il s'est efforcé de vous livrer un maximum d'informations sur mon enfance dans le pays de là-bas, des anecdotes plaisantes, des traits pittoresques, pour vous aider quand même à avoir une petite idée de ce qu'avait pu être un certain passé de votre mère. Il vous a lui-même abondamment parlé de sa vie de là-bas, de son vécu avec sa famille.

Mais pas une fois, et je lui en sais gré, il n'a mentionné quoi que ce soit qui pourrait faire allusion, même de manière légère, à ma tragédie, pas plus qu'il n'a abordé avec vous la couleur de vos corps. Il ne voulait pas que nos peurs vous contaminent, que nos obsessions vous empoisonnent, que notre peur intestinale, si rampante vous dévore le nombril.

Il m'a dit ceci : « Tôt ou tard, la couleur de leur corps leur apparaîtra ; quoi que tu fasses pour singer la vie de *ces autres*, pour rendre invisible à leurs yeux la couleur de ton corps, ainsi que celle de tes enfants, tôt ou tard *ces autres* verront cette couleur et leur feront sentir qu'ils l'ont vue. Tes enfants parcourront à nouveau le même chemin vers la disgrâce, que toi, moi et tous les nôtres, avons dû emprunter, avant de comprendre que le vol de nos corps et la répudiation de notre couleur de corps étaient définitifs et que nous devons vivre avec cette vérité terrible. »

D'AUTRES VIES...

Je viens d'atterrir à l'aéroport de *ce pays-là* où Anita avait choisi de vivre une année. Patrice et Karl m'accompagnent. Trois ans ont passé depuis le jour, où, angoissée et émue, je la regardais faire ses bagages et notais la tristesse de son père, à moitié allongé sur le canapé. Trois longues années que j'ai traversées comme une ombre.

Il y a si longtemps que je n'ai pas écrit dans cette sorte de journal intime. La dernière fois, c'était pour commenter la lettre d'Anita. Si je le reprends aujourd'hui, c'est pour célébrer, peut-être, des retrouvailles qui me tiennent particulièrement à cœur.

Anita a bien reçu ma lettre. Je sais qu'elle l'a lue et annotée. J'ai conservé précieusement la trace de ses annotations.

Dans la partie de ma lettre où j'évoque la première communion d'Armande, elle note, dans la marge de gauche :

... C'est quoi, un dorlis, exactement ?

... Maman, depuis que je suis ici, mon opinion a changé sur les démons. J'ai compris qu'on peut en croiser dans la rue. Mdr. Je sais qu'on ne peut pas prendre en photo un dorlis. De toute façon, on n'y penserait même pas.

... On n'est pas si rouspéteurs que ça, n'exagère pas ; on dit simplement ce que l'on pense. Je note que ce n'était pas possible pour vous de rouspéter.

Quand j'aborde ma conversation avec Tatie Alexandrine, qui me fait remarquer le « trou noir » que représentent les hommes dans notre famille, elle écrit :

... C'est comme dans la famille d'Albert. Transmission du nom de la mère. Ce qu'il dit se vérifie donc.

... C'est ma grand-mère Patricia qui a cassé la chaîne du nom de la mère qui se transmet. C'est donc un personnage important dans l'histoire de notre famille. Maman a continué en se mariant avec papa. Charles-Adèle-Joseph/Clairon/Permat.

Dans l'épisode où je trouve le carton contenant les trois lettres de Sylvia Serge, elle consigne les remarques suivantes :

... Albert m'a bien dit que c'était Sylvia qui savait ce qui s'était passé pour la cicatrice au cou d'Edgar.

... Oh mon Dieu !!! Edgar aurait pris de force Mam Georgina !!! Il l'aurait violée ! Oh non ! Pas Edgar ! Il avait bu, mais ça ne change rien !!! C'est un salaud, Edgar ! Un salaud !

... Mais Albert, Edgar, c'est une ordure ! Il a violé Mam Georgina et il n'a rien dit ! Il ne s'est pas dénoncé ! Je comprends pourquoi il avait toujours son chapelet à la main. Est-ce qu'un Dieu, même miséricordieux, peut pardonner ça ?

Et pour la suite, quand je commente les lettres de Sylvia, elle écrit :

... Mam Georgina, je t'aime ! Qu'est-ce que tu as souffert ! Pas possible ! Oh mon Dieu !

... Mam Gertrude, il fallait porter plainte ! Mais tu fais encore plus de mal à ta fille avec cette histoire de dorlis que tu inventes !!! Il faut dénoncer ce viol !!!

... Mam Georgina a une cicatrice au ventre provoquée par un tesson de bouteille ! Cette cicatrice la fait souffrir ! Edgar a une cicatrice au cou. Et ma brûlure au ventre, c'est peut-être sa cicatrice qui revient me hanter pour me faire souffrir !

... Maman, tu as dû avoir trop mal en lisant ces lettres de Sylvia ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? J'aurais partagé ta peine. Je t'aime, ma petite maman.

Sur la maladie de ma mère, atteinte de langueur, elle met les annotations suivantes :

... Mam Patricia ne pouvait pas vivre avec un tel poids. Elle a décidé de se laisser mourir. Edgar, tu as tué ta fille ! Tu as volé à ma mère sa maman.

... Maman est la petite-fille, issue d'un viol. Maman ne peut pas faire confiance aux hommes. Maman a toujours mal au ventre.

Après les déclarations d'Edmée à Mam Georgina :

... Mais c'est quoi cette famille de merde ? C'est quoi cette coucherie entre frères ? Et Albert qui banalise tout ça ! Mais c'est une horreur ! Ces hommes du pays d'enfance de maman sont malades ou quoi ?

... Maman a réussi à vivre avec tout ça ? Mam Gertrude a bien fait de tuer le salaud qui a essayé de violer sa fille. Elle est arrivée à temps, pour sa première fille ! Mais pas pour sa deuxième : Mam Georgina a eu le temps d'être violée.

... La malédiction se répète : incestes, meurtres, viols ou tentatives de viol. C'est ça, la famille-puzzle d'Albert ?

... Maman ! Oh maman ! Je pleure ! Je vomis !

... Tu avais tout ça sur le cœur, dans ta tête, dans tes tripes, et tu ne nous as rien dit ! Oh maman !

On peut aussi lire, à la fin de la lettre :

... À qui la faute de ce désastre ? On en revient à cette maudite couleur de corps. À ces accouplements bestiaux, comme maman a dit. On a déstructuré les corps, les têtes. Quel chaos !

... On a beau fuir, nos fantômes nous rattrapent. J'ai fui comme maman, mais mes fantômes m'ont rattrapée.

... Mon ventre me brûle trop ! Je préférerais mourir. C'est trop lourd, ça ! Au secours, maman !

Anita a scanné ma lettre, avec les annotations qu'elle y a mises, à l'attention d'Albert Serge. Je n'ai pas eu le message d'accompagnement. Je suppose, au vu de ses annotations, qu'il ne devait guère être tendre.

Elle m'a adressé dans le même temps un poème dans ma langue d'enfance, écrit exprès pour moi, afin de me dire tout son amour.

J'ai reçu quelque temps plus tard un mot d'Albert Serge. Sylvia avait écrit à mon arrière-grand-mère, Mam Georgina, pour lui présenter des excuses, en regard de l'attitude d'Edgar. Et voilà qu'Albert, plus de trente ans après, m'écrivait, à moi, l'arrière-petite-fille de Georgina et d'Edgar, pour me dire à quel point il avait été bouleversé d'apprendre toute l'histoire, de découvrir avec effroi le rôle que son arrière-grand-père, Edgar, qu'il vénérât presque, avait pu y jouer. Il me demandait pardon en son nom, en celui de toute sa famille. Une fois de plus, disait-il, le destin se joue de nous. Je le cite : « Je croyais offrir à Anita le havre d'une famille unie, quoique aussi chaotique dans son fonctionnement que les autres. Je pensais lui broser le portrait d'un arrière-grand-père aimant et tendre. C'était sans compter sur le mystère de la cicatrice qui nous a rattrapés. Heureusement que le corps garde les stigmates de nos folies. Je suis tellement confus, profondément abattu. Je dois relire à rebours toute mon histoire. Je ne sais pas si j'aurai la force de continuer. Pardon ! Pardon ! »

J'ai appris qu'Albert avait démissionné par la suite de la présidence de l'association, et qu'il avait quitté la métropole. L'aimable secrétaire m'a appelée pour me dire qu'il m'avait laissé des livres et que je pouvais venir

récupérer ma lettre, annotée par Anita. Quand j'y suis allée, elle m'a rapporté qu'Albert était devenu comme fou. Il se grattait le cou, tout le temps, à un endroit précis. C'était devenu un tic nerveux et tant que le sang ne coulait pas, il n'arrêtait pas de se frotter ainsi rageusement. Elle m'a dit avoir eu beaucoup de peine pour lui, parce que c'était vraiment un chic type. Elle a ajouté qu'il répétait sans cesse : « Ce pays est un foutoir. Nos ancêtres nous possèdent. On ne peut rien contre eux. »

Je suis revenue du siège de l'association le cœur serré. Le viol d'Edgar n'avait pas fait des victimes que chez nous. Albert, qui croyait avoir dompté le fauve enragé qu'est notre hérédité, avait dû se rendre compte qu'en réalité, ce fauve ne se laissait pas mettre en cage. Derrière chaque secret il y avait encore un secret, puis encore un autre. Derrière chaque tare il y avait encore une tare, puis encore une autre. Quand on croyait avoir tout élucidé, avoir eu connaissance du pire, le « plus pire », comme disent les enfants, surgissait et nous obligeait à rebattre les cartes.

Nous finissions par envier ceux qui avaient une généalogie policée, à l'équerre, avec çà et là un ancêtre qui avait commis un petit crime. Une mauvaise branche dans un arbre bien ordonné. Nous, nous avons des branches dans tous les sens, et souvent en suspens ; nous ne savions pas à quel arbre les rattacher. Il y avait des trous noirs partout, et parfois, des cadavres réels ou imaginaires dans ces trous.

J'avais appris ainsi, au détour d'une conversation téléphonique avec Marie-Alice, qu'on avait découvert un squelette pas loin de l'endroit où Mam Gertrude avait sa case. Un promoteur construisait un lotissement et il avait ordonné des travaux de terrassement. Le tractopelle avait remué la terre et exhumé ce squelette. Les anciens, m'a rapporté Marie-Alice, ont immédiatement dit que c'était le cadavre du deuxième homme de Mam Gertrude, celui qu'elle avait tué parce qu'il avait attenté à la virginité de sa fille. Mais la voix des anciens est devenue inaudible, et personne ne les a entendus. Leurs mots se sont éparpillés dans le vent.

Comme Anita que nous recherchons sans relâche depuis trois longues années.

Je n'ai plus de nouvelles d'Anita depuis le 10 avril 2016, date du terrible tremblement de terre qui a frappé *ce pays-là*. On n'a jamais retrouvé trace d'elle. On n'a jamais eu aucune certitude non plus quant à son décès. On n'a rien eu, tout simplement. Je me dis qu'elle n'a pas pu disparaître comme ça, d'un coup. Son corps n'a pu se volatiliser comme celui d'un dorlis !

Secrètement, j'espère qu'elle puisse être encore en vie. Mieux, je sens que ma fille est vivante, même si Patrice me dit qu'il est temps que nous fassions notre deuil, qu'il n'y a plus d'espoir et que nous avons perdu à jamais notre Anita.

Cela signifie aussi que nous n'avons jamais pu échanger en profondeur sur nos lettres respectives. Elle a juste eu mes commentaires, ceux de mon pseudo-journal, que je lui avais joints à ma lettre. Je n'ai eu que ses annotations, laissées sur la lettre scannée à destination d'Albert.

J'ai eu aussi son poème. Je ne sais pas, trois ans après, si j'ai le courage de le sortir, d'en parler, de le montrer. C'est comme un testament. J'ai tant de fois humé le papier de cette lettre, passé mes doigts sur les mots ; j'ai serré ce papier sur mon cœur ; j'ai pleuré aussi, sangloté, en le lisant, mille fois, dix mille fois, cent mille fois.

Il n'y a pas de mot pour parler d'un tel raz-de-marée.

J'ai appris par cœur les mots de clôture de sa lettre :

Mon corps me dit qu'il a besoin du tien. Qu'il a besoin d'entrer en contact avec les corps qui ont connu la même histoire généalogique que lui. Il faut que tu viennes ici, maman. Que tu viennes me voir. Que nos corps se parlent ! Ensuite nous irons ensemble dans ton pays d'enfance. Nous remonterons ensemble la trace de nos aïeux, du côté des Charles-Adèle-Joseph et des Serge. Nous relierons toutes nos branches. Nous nous réconcilierons avec nos corps, avec nos blessures. Nous colmaterons nos trous noirs. Tu ne peux pas me dire non, maman ! Je t'aime et je j'attends.

Et j'ai aussi appris par cœur son poème en créole, ce poème qui parle précisément d'une enfance et de senteurs dont je l'ai privée et qu'elle me restitue comme si elle y avait eu droit :

*O pli lwen man gadé  
 Man ka wè tjè'w, man sav ou ja lèvé  
 Man ka santi lodè'w  
 Kon si sé sitwon ek kannel  
 Ou sé lanmou... manman...  
 Ou doubout dépi sikrié chanté  
 Ou ka vlopé nou dan bwa'w  
 E sé lanmou'w ki ka sikré  
 Tout jounen-nou manman  
 Ou dans tchè nou ...manman...  
 Toujou pè pou nou manman  
 Pa janmen ka dòmi si nou déwò  
 Pa janmen ka manjé si ou pa sèten  
 Yich ou ni sifizans-li  
 Nou té ké lé rété kouché  
 Andidan tété'w san janmen lèvé  
 Ou ni tou sa nou pé ni bizwen  
 Ou sé soley, lalin, zétwel-nou*

*Ba 'w manman  
Epi tout lanmou tjè-nou  
Tout lanmou ou ban ou  
Ek nou lé ba 'w jòdi.*

Tu es où, mon Anita, tu es où ?

J'étais assise sur le canapé lorsque la sonnerie du téléphone a retenti. J'ai sursauté. J'étais seule à la maison et somnolais quelque peu, un livre posé sur les genoux. Je me suis levée péniblement, me suis avancée pour décrocher le combiné.

Une voix me parlait en anglais, moi qui n'avais pas pratiqué cette langue depuis bien longtemps. Je ne comprenais pas grand-chose, sauf que je percevais tous les cinq mots environ des sons qui, assemblés, renvoyaient à un prénom que j'aurais bien voulu entendre depuis bien longtemps : Anita, Anita. J'ai entendu distinctement, à un moment : « *Anita is alive but she was amnesiac or she's still amnesiac. You have to go here for her...* » Je ne suis plus très sûre du reste de la phrase ni de sa fin, mais pour le début, je n'ai aucun doute : « *Anita is alive.* »

Inutile de dire que ma tête a explosé, que j'ai senti le sang affluer par hectolitres à mon cerveau. Je n'ai rien pu répondre, à part « merci, merci » – *thanks, thanks*. Dans cette effervescence, j'ai quand même pu noter une adresse, peut-être aussi un numéro de téléphone. Depuis que j'ai entendu prononcer le prénom d'Anita, mon anglais s'est reconstitué ; l'accent de mon interlocuteur, que j'avais jugé incompréhensible au départ, m'est devenu familier. Je le trouvais amical, fluide et chaleureux.

J'ai raccroché et me suis laissée glisser par terre. J'ai pleuré fort, très fort ; puis j'ai appelé Patrice ; puis j'ai appelé Karl.

Nous nous sommes retrouvés tous les trois à faire des réservations de billets d'avion pour *ce pays-là*. Nous nous sommes envolés deux jours après.

Nous sommes assis tous les trois sur une petite véranda ombragée par un énorme manguier. À notre arrivée à l'aéroport, notre contact nous attendait. Nous avons engagé, depuis trois ans environ, en désespoir de cause, un détective privé que des amis nous avaient recommandé. Ces amis connaissaient quelqu'un, à l'ambassade de *ce pays-là*, qui nous avaient mis en relation avec lui. Ils nous l'avaient recommandé, c'était un homme sûr.

À notre sortie de l'avion, nous nous sommes engouffrés dans la voiture du détective, épuisés physiquement et nerveusement par un voyage long et harassant, mais surtout par l'attente interminable et l'angoisse qu'il y ait erreur sur la personne. Et si la jeune femme retrouvée n'était pas Anita ? Les photos qui nous avaient été adressées pouvaient laisser penser qu'il s'agissait bien d'elle, mais sous une forme très amaigrie, ce qui laissait planer un doute.

Durant le trajet, le détective nous a expliqué qu'il avait retrouvé Anita à San Miguel de l'Atalaya, une commune située au nord de la capitale, et ce par le plus grand des hasards. Ses recherches dans le chef-lieu et aux alentours n'avaient rien donné. Trois ans après le séisme, la situation restait chaotique ; on découvrait encore çà et là des cadavres. Aucun recensement sérieux des survivants n'avait pu être mené, disait-il, en raison des conditions désastreuses de vie dans les camps, des déplacements de populations, des séquelles psychologiques et autres traumatismes, des fosses communes. Des enfants avaient perdu leurs parents, des parents avaient renoncé à retrouver leurs enfants. On entendait des hurlements de douleur en pleine nuit, telle mère suppliant les *loas* de lui renvoyer sa fille. La violence éclatait partout, et face à l'incurie des autorités publiques, chacun s'organisait comme il le pouvait. Les réseaux de coopération internationale avaient fait leur marché et continuaient de le faire, tandis que les habitants essayaient de ramasser leurs maigres vies pour rester un peu de temps encore en ce monde.

Le détective nous a raconté qu'il s'apprêtait à mettre fin à ses recherches – qui, ceci dit, nous avaient coûté une coquette somme – quand, sur un marché de rue où l'on vendait des légumes, il avait entendu une dame assez âgée déclarer avoir recueilli une jeune fille qui disait s'appeler « Edgar ».

Cette dame disait aussi que la jeune fille parlait une langue singulière qu'elle comprenait en partie, mais en partie seulement.

La mention du prénom d'Edgar avait retenu l'attention du détective, parce que Patrice qui, depuis le séisme, était venu par deux fois dans *ce pays-là*, lui avait raconté toute notre histoire, lui laissant même copie de ma lettre et de celle qu'Anita m'avait adressée. Nous savions bien que chaque indice pouvait compter et nous n'avions pas lésiné sur les informations à fournir à celui à qui nous avions confié le sort de notre fille.

Le détective (il s'appelait Peter) avait été intrigué par cette histoire de langue singulière. Il s'était donc approché de la dame en question, laquelle, immédiatement, s'était refermée comme une huître face à cet étranger inquisiteur. Toutefois, le fait que Peter manie parfaitement l'idiome du pays et brandisse une petite liasse de dollars avait permis de lui délier quelque peu la langue. Ses yeux avaient exprimé de la surprise face à la photo, même si, très rapidement, son visage avait retrouvé son impassibilité.

Jusque-là, aucune des pistes que Peter avait suivies n'avait abouti. Il savait que le jour du séisme, Anita était censée animer une conférence avec des membres d'une autre ONG sur les risques liés aux maladies vénériennes. Le bâtiment où devait avoir lieu cette présentation s'était complètement effondré, mais parmi les corps qui avaient été retrouvés, il ne semblait pas qu'il y ait eu celui d'une jeune fille toute menue. Cependant, rien n'était moins sûr que ce genre d'informations, dans un pays tout entier plongé dans le chaos. Peter s'était également rendu à l'adresse d'Anita, mais la maison à étages où elle louait une chambre avait été entièrement détruite. Aucune trace d'elle non plus dans les hôpitaux ou ce qui en tenait lieu, pas plus que dans les morgues, où régnait une puanteur infâme. Les cadavres s'entassaient par milliers dans les fosses. La ville sentait la mort, les chairs en décomposition, le sang desséché. Comment être certain que son corps ne gisait pas au fond d'un charnier ?

Il avait parcouru les camps immenses et délabrés, soulevant les toiles des tentes de fortune, interrogeant des personnes hébétées qui fixaient un regard inerte sur la photo qu'il leur montrait. Le visage d'Anita ne disait rien à personne. Chaque survivant était hanté par ses propres visages et ceux des inconnus n'éveillaient pas grand-chose. Ce n'était pas de l'indifférence, précisait Peter, mais plutôt quelque chose de l'ordre du retrait de la vie.

Puis il avait élargi le champ de ses recherches, s'éloignant de la ville, en cercles de plus en plus larges, vers les faubourgs où vivait une foule de pauvres hères, abandonnés de tous, sans eau ni rien à manger. L'aide internationale avait bien donné des choses, mais celles-ci ne parvenaient pas

jusqu'aux plus miséreux. On se partageait des mangues, un peu de riz, quelques boîtes de conserves, mais il n'y en avait jamais assez pour tout le monde et cela dégénérait souvent en bagarres et rixes. Les queues étaient interminables pour aller se soulager dans les toilettes mobiles qui avaient été installées, là où, parfois, on pouvait aussi prendre une douche ; souvent, quand c'était son tour, il n'y avait plus d'eau, les mouches avaient déjà pris possession des lieux et l'odeur était insoutenable.

Même si toutes ces informations sur l'après-séisme m'émouvaient fortement, j'ai pressé Peter d'en revenir à son récit avec la dame, celle qui disait avoir recueilli une fille qui prétendait s'appeler Edgar. Fille que Peter avait déclaré ensuite, au téléphone, être notre Anita. Nous avions à peu près deux heures de route et je voulais m'assurer des détails qui me confirmeraient que j'étais bien en route vers le lieu où se trouvait ma fille. Je voulais être certaine de pouvoir serrer dans mes bras mon Anita. Je souhaitais entendre toute l'histoire, scruter le visage de Peter aux moments cruciaux, percevoir ses inflexions de voix. Je voulais revivre en direct ce que j'avais seulement entendu au travers d'un combiné froid et impersonnel.

Peter a donc poursuivi son récit. La dame en question, qui s'appelait Clémentine, avait une soixantaine d'années, disait-il. Elle venait une fois par semaine vendre ses légumes au marché de la capitale. Elle vivait dans un petit village à proximité de San Miguel de l'Atalaya. Environ deux mois après le tremblement de terre, elle avait entrepris d'aller à la capitale, où vivait son frère, qu'elle savait vivant et à qui elle voulait rendre visite. Elle en profiterait pour vendre ses quelques maigres légumes sur le marché. Il lui avait été impossible de le faire plus tôt. C'est alors qu'en traversant un village situé à environ une dizaine de kilomètres de sa destination, son regard avait été attiré par un attroupement. Il y avait des gens du village, mais aussi des militaires, des représentants de Médecins sans frontières, des pompiers, enfin toute une logistique qui laissait présager un événement notable. Clémentine s'était donc renseignée auprès d'une villageoise qui lui avait indiqué qu'on était en train d'essayer d'extraire vivante des décombres d'une maison une très jeune femme de vingt ans environ. « Deux mois après le tremblement de terre ? », s'était écriée Clémentine, et la villageoise de lui répondre qu'on avait trouvé des restes de nourriture avariée et qu'on pensait que la jeune femme s'était abreuvée du ruissellement d'eaux de pluie.

Peter avait marqué une pause à ce moment précis du récit.

Il avait repris sa narration quelques instants plus tard. Il insistait sur certains détails de l'histoire, comme s'il voulait véritablement nous aider à revivre chaque instant de tout ce qui était arrivé à Anita. Ainsi, continuait-il, cela avait paru tellement incroyable à Clémentine qu'elle s'était arrêtée net devant l'attroupement et avait suivi avec intérêt les opérations. Celles-ci avaient duré de longues heures avant que la jeune femme ne puisse être extraite des décombres. Elle n'avait plus que la peau sur les os, ses yeux étaient comme deux trous béants. Elle avait un air de bête apeurée.

J'avais fondu en larmes en imaginant mon petit bébé, perdu, hagard et craintif, face à tous ces yeux braqués. Mais Peter a pris soin de me rappeler avec délicatesse que c'était une miraculée, qu'elle avait eu une chance inouïe et fait preuve d'une incroyable énergie de survie.

Elle avait été soulevée délicatement par les pompiers, poursuivit-il, puis placée avec précaution dans leur fourgon pour être amenée vers la capitale. C'est alors que Clémentine, sans savoir ni comment ni pourquoi, précisa-t-il, s'était précipitée vers les pompiers et médecins en hurlant que c'était sa nièce, qu'elle cherchait depuis des mois. Elle ne savait pas ce qui lui prenait, mais à voir ce jeune corps efflanqué, cette maigreur affolante, ce regard sans vie, quelque chose avait remué en elle et l'avait conduite à agir avec un instinct maternel, de femelle face à une autre femelle qui aurait pu être son rejeton. Clémentine n'avait pas d'enfant.

Les pompiers avaient pris son nom, son adresse et, au vu de son insistance, avaient accepté de l'embarquer avec eux dans le fourgon. La jeune fille avait reçu les premiers soins : des perfusions pour lui redonner des forces, une attelle pour sa jambe droite. On lui avait fait des examens médicaux pour mesurer son état d'affaiblissement et les possibles séquelles de cet enfouissement de deux mois. Deux semaines après, elle demeurait encore très faible, sans forces. On eût dit qu'elle n'avait guère envie de s'accrocher à la vie. Mais, curieusement, la vie s'accrochait à son corps décharné. Elle ne disait mot : seulement, parfois, un murmure s'échappait de ses lèvres bleues. Une infirmière avait cru entendre distinctement « Edgar ». Souvent, la jeune femme portait sa main à son ventre, comme si elle ressentait une douleur à cet endroit. Étaient-ce les séquelles du manque d'alimentation pendant ces deux interminables mois sous terre ?

La jeune fille supportait difficilement la lumière crue du jour, surtout quand le soleil était éclatant. Elle gardait en général les yeux fermés – il n'y avait pour tous rideaux que des morceaux de toile rafistolée – et ne parlait pas. Clémentine, indiqua Peter avec une certaine tendresse dans la voix, venait la voir tous les jours et lui racontait dans sa langue des menus potins.

Au bout de six semaines, les médecins considérèrent qu'elle pouvait quitter la cellule de soins pour regagner le domicile de sa « famille », avec une visite obligatoire au dispensaire du village chaque mois. C'est ainsi qu'elle se retrouva chez Clémentine, qui vivait avec sa propre mère et une sorte de compagnon intermittent, à proximité du village de San Miguel de l'Atalaya.

Peter s'interrompit brutalement, comme perdu dans ses pensées. Quand il renoua le fil de son récit, c'était pour nous dire que peu à peu, à force de soins et d'attention, la jeune fille que tout le monde appelait « Edgar » – et que nous espérions être notre Anita – avait repris des forces. Elle esquissait même parfois un sourire timide. Elle marchait avec une canne, simple bâton de fortune que lui avait déniché le compagnon de Clémentine. Elle parlait peu et disait ne se souvenir de rien. Juste d'un terrible grondement, puis plus rien.

Qui était-elle ? Que faisait-elle dans ce village situé à plus d'une dizaine de kilomètres de la capitale ?

Voilà les questions que se posaient les gens du village à l'égard de celle qui était manifestement une étrangère. Son accent et sa façon délicate de se comporter en témoignaient, lui dirent-ils presque en chœur quand il les interrogea. On sentait, ajoutaient ces villageois dans leur langue, qu'elle avait vécu dans un milieu aisé, même si elle ne se plaignait jamais ni n'avait fait la moindre moue face à la précarité totale dans laquelle ils vivaient tous.

Peter précisa alors que tous les mois, Edgar-Anita se rendait encore au dispensaire pour se faire ausculter. Au début, elle ne réussissait pas à récupérer les souvenirs autobiographiques antérieurs au traumatisme psychologique du séisme.

Toutefois, Clémentine raconta à Peter qu'Edgar, au bout d'un an et demi, avait commencé à avoir quelques résurgences, confortée peut-être par la vive affection qui lui était prodiguée. Edgar-Anita avait des flashes : elle se voyait dans une maison avec trois personnes ; elle se promenait dans un endroit où il y avait beaucoup de monde ; elle parlait d'une cicatrice. Mais tout ceci restait flou. Elle ne se rappelait toujours pas son nom, pas plus que son prénom. Le médecin avait confirmé les propos de Clémentine en affirmant qu'Edgar-Anita gagnait en confiance ; qu'elle arrivait à reconstituer quelques éléments de son enfance et de son adolescence. Des éléments heureux. Toutefois, elle ne parvenait pas encore à les relier à une trame cohérente, mais pour lui, ce n'était qu'une question de temps. Son passé reprendrait bientôt forme. L'infirmière qui assistait à l'entretien entre le médecin et Peter avait alors souligné le fait qu'Edgar-Anita ne voulait surtout pas se rendre dans la capitale, qu'elle sursautait au moindre bruit,

qu'elle avait peur du monde et sans doute aussi du retour de ses propres souvenirs. Cependant, le médecin avait beaucoup insisté sur le fait que sa capacité à fabriquer de nouveaux souvenirs était intacte, et qu'elle mémorisait sans difficulté toutes les nouvelles scènes de sa vie depuis son « extraction » des décombres.

Nous n'avons pas quitté notre petite véranda du dispensaire, à l'ombre d'un énorme manguier. Conseillé à distance par un neurologue et une équipe de psychologues, le médecin a imaginé un protocole de rencontre entre nous – Patrice, Karl, moi – et Anita, car nous avons désormais la certitude qu'il s'agit bien d'elle, trop d'indices nous l'ont démontré. Il pense qu'il suffit d'un simple déclic pour que ses souvenirs autobiographiques reviennent d'un coup. Trois ans ont passé. Anita est bien installée dans sa nouvelle vie, nous a-t-il dit. Elle devrait déjà avoir récupéré sa mémoire. Mais il y a comme un blocage, peut-être antérieur au séisme et que ce dernier n'a fait que « sur-activer ». J'ai raconté au médecin notre histoire, notre échange de lettres, le choc que mes révélations ont provoqué chez Anita, le désir qu'elle avait exprimé de nous retrouver en chair et en os. Elle voulait, ai-je dit au praticien, que je lui conte l'histoire de mon corps blessé et traumatisé et lui explique les raisons profondes de l'amnésie volontaire que je me suis imposée pendant toutes ces longues années.

Patrice, en tant que confrère, a pris ensuite le relais. Il a parlé au médecin de sa longue expérience de médecin sur les corps de ceux qu'il appelle les « vaincus », des mémoires déplacées qui défient les amnésies répertoriées, des douleurs invisibles logées au creux des nombrils. Ils ont eu un échange avec le neurologue, avant de se mettre d'accord avec Karl et moi sur un protocole de première rencontre.

Nous y sommes. C'est le grand moment. Nous avons le ventre noué et la gorge serrée. Chacun de nous a un rôle à jouer pour permettre à Anita de récupérer ses souvenirs et de relier la vie qu'elle mène dans ce petit village à celle qu'elle a eue avant, qui l'a conduite précisément à cet endroit précis où nous nous trouvons réunis tous les quatre aujourd'hui.

C'est à Karl de passer à l'action en premier. Alors qu'elle s'approche sur le chemin, le voilà qui surgit devant Anita, l'air de rien. Elle le regarde avec étonnement d'abord, se disant sans doute qu'elle ne l'a jamais vu au village auparavant. Il vient vers elle et lui parle. Il sent qu'elle tressaute au son de sa voix. Il lui dit simplement : « Bonjour, Anita ; je m'appelle Karl. » Elle le regarde fixement un long moment, tandis qu'il continue de lui parler. Il

lui raconte qu'il l'a longuement cherchée, qu'elle lui a tellement manqué, qu'il est si heureux de la retrouver. Il lui parle doucement, sans la brusquer.

Puis il s'en va.

Anita reste un bon moment immobile sur le petit chemin de terre qui mène au dispensaire. Cette voix qu'elle vient d'entendre lui rappelle des moments heureux. Elle ne s'intéresse pas au visage qu'elle a vu mais à la voix qu'elle a entendue. Puis elle reprend sa progression et entre dans le dispensaire. Elle est manifestement troublée. Le médecin l'accueille comme à l'accoutumée. Mais cette fois, avant de lui dire quoi que ce soit, il lui tend une feuille sur laquelle est inscrit un texte. Un long poème dans une langue qui ressemble à celle qu'elle entend tous les jours ici et qu'elle commence à bien maîtriser.

Et, en face d'elle, me voilà qui surgit. J'ai mis la robe que j'avais quand elle nous a fait ses adieux.

Nous nous regardons : une mère et sa fille. Une fille et sa mère. Je lui récite le long poème qu'elle m'a dédié. Puis lui murmure doucement « Anita ». Et le miracle se produit. Elle me dit « maman ».

Pour Patrice, cela a mis plus de temps. Anita ne parvenait pas à le réintégrer dans sa vie, comme si elle avait effacé tous les êtres de sexe masculin qui avaient peuplé son existence d'avant le séisme. Avec Karl, c'était différent car c'était son compagnon de jeux, son petit frère.

Il nous a fallu du temps pour que l'affection profonde qui la liait à son père se tisse à nouveau. Il nous a fallu de l'amour, beaucoup d'amour et de patience, et Clémentine nous y a aidés de toutes ses forces.

Vis-à-vis de moi, tout a été simple. Comme si rien ne s'était effacé, comme si tout s'était remis en place d'un coup. J'ai pris plaisir à la peigner de nouveau, à lui faire des milliers de petites tresses, à lui cuisiner les plats qu'elle aimait. Durant l'année que nous avons passée au village, nous n'avons pas parlé, pas même une fois, de cette lourde histoire qui nous avait tout à la fois séparées et rapprochées. Je ne me décidais pas à franchir le pas, tant cet équilibre que nous avons reconstitué me semblait fragile.

J'avais pris un an de disponibilité. Patrice avait confié pour une année son cabinet médical à un confrère débutant, et il exerçait ici, auprès de tous ces gens qui représentent la patientèle qu'il espérait, non en raison de leurs revenus (ils n'ont absolument rien), mais parce qu'ils sont ces « vaincus » qu'il a cherchés toute sa vie.

Le temps a passé depuis notre séjour d'un an dans *ce pays-là*. Karl a décidé d'y rester encore un peu. Il dit avoir trouvé dans ces lieux ce qui lui a manqué longtemps : de l'énergie pour vaincre toutes les souffrances et toutes les douleurs. Pour l'instant, il est bénévole dans une ONG. On verra ensuite comment il évoluera.

J'ai prolongé ma disponibilité et Patrice a proposé à son jeune confrère de profiter encore un an de sa patientèle. Nous avons beaucoup d'économies et notre urgence, c'était Anita, qui récupérait bien. Pas question de freiner cette courbe ascendante en revenant dans le pays qu'elle avait fui.

Anita s'était remplumée et avait recouvré plus de quatre-vingts pour cent de ses souvenirs autobiographiques, grâce aux photos que nous lui avons montrées, aux anecdotes que Patrice lui racontait avec moult détails, aux petits plats que je lui concoctais, à cette douceur de vivre dans ce petit village perdu, malgré toute la misère qui y régnait. J'ai découvert la puissance de l'amour, de l'entraide, de la solidarité et de la spiritualité. Comment oublier Clémentine et sa force tranquille dans ce dénuement quotidien le plus complet ?

Puis, un jour, Anita et moi avons enfin eu la conversation que nous n'avions jamais pu avoir. Ce fut après la relecture commune de nos lettres respectives. Avec le temps qui s'était écoulé et les événements que nous avons connus, notre douleur s'était comme apaisée. Nous avons mis, malgré nous, ce passé à distance. Il nous apparaissait tout à la fois comme nôtre et comme étranger.

Anita a décidé d'écrire notre histoire pour parachever sa guérison. Elle interprète son amnésie comme sa façon à elle de s'approprier ma souffrance d'avoir grandi avec la peur de devenir ce que l'on m'avait dit que j'étais : une petite-fille de dorlis. En devenant amnésique, elle s'est attaquée à l'intimité de sa mémoire comme le dorlis-incube s'en était pris à l'intimité de sa grand-mère.

Elle a erré durant ses presque trois ans d'amnésie dans une existence peuplée d'ombres et de zombies, et surtout, elle m'a montré combien on vit à côté de soi quand s'effacent les souvenirs qui nous font. J'ai compris la leçon. On ne m'y reprendra pas.

Son amnésie a été la réponse à celle que je m'étais infligée et sans doute aurait-elle été définitive si je n'avais pas fait la traversée pour la rejoindre. C'était son dernier souhait avant ce terrible séisme, je m'en souviens bien : « Mon corps me dit qu'il a besoin du tien. Qu'il a besoin d'entrer en contact avec les corps qui ont connu la même histoire généalogique que lui. Il faut que tu viennes ici, maman. Que tu viennes me voir. Que nos corps se parlent ! Ensuite nous irons ensemble dans ton pays d'enfance. Nous remonterons ensemble la trace de nos aïeux, du côté des Charles-Adèle-Joseph et des Serge. Nous relierons toutes nos branches. Nous nous réconcilierons avec nos corps, avec nos blessures. Nous colmaterons nos trous noirs. » C'est pourquoi sa mémoire s'est immédiatement reconnectée à ce dernier souhait quand elle m'a revue. Comme si rien ne s'était passé entre-temps. C'était le déclic dont elle avait besoin pour libérer ses souvenirs : que mon corps soit près du sien, que nos histoires fusionnent, que nous fassions ce voyage à rebours dans mon passé, qui est aussi le sien.

Ainsi avons-nous entrepris ensemble le voyage vers mon passé, vers ce pays de là-bas. Nous l'avons fait comme deux rescapées qui savent que leur unique chance de survie est l'esquif sur lequel elles sont embarquées. Nous nous sommes présentées à la famille Serge, qui nous a bien accueillies. Et nous avons réuni ensuite, auprès des Serge, les Charles-Adèle-Joseph, pour tout leur raconter et expliquer, en une fois, en même temps.

J'ai raconté l'histoire d'Edgar et de mon arrière-grand-mère. J'ai parlé des souffrances terribles que son geste avait provoquées. Je n'ai pas cherché à minimiser. J'ai évoqué la cicatrice au ventre, les douleurs de nombril, mon angoisse d'être éviscérée, ma peur continuelle de me transformer en dorlis. J'ai osé prononcer le mot « viol ». J'ai osé dire qu'il fallait qu'on arrête de commettre des doubles viols sur nos femmes en identifiant leurs violeurs à des créatures fantasmagiques. J'ai dit aussi que je n'avais plus de rancœurs, que j'en avais beaucoup eues mais que je n'en avais plus.

Anita a raconté sa rencontre avec Albert, leur complicité immédiate, le désir d'Albert de reconstruire les généalogies tourmentées d'un peuple dispersé, son amour et son admiration pour Edgar.

Les femmes qui nous écoutaient ont beaucoup pleuré. Elles nous ont demandé pardon. Nous leur avons dit que nous n'avions rien à leur pardonner, parce que tout le mal qui avait été fait était bien plus grand que nous, qu'il venait de loin, de très loin. Il venait de ces corps disposés comme des marchandises dans la cale, de ces visiteurs nocturnes – premiers et sans doute seuls dorlis – dans les cases des femmes esclaves, de cette

dispersion que l'on avait imposée à nos corps, de ces couleurs de corps auxquelles on nous avait réduits, de cette illégitimité dont nous croyions être porteurs, de cette peur intestinale qui rongait nos boyaux, de ce double nombril dont nous étions affublés et qui disait notre double assiègement, à nos ancêtres et à *ces autres*.

Nous avons pleuré, encore et encore, et nous nous en sommes trouvées mieux. Nos nombrils étaient moins tuméfiés et moins douloureux. Ils sont devenus fertiles.

## ÉPILOGUE

Je ne guérirai pas de mon histoire. C'est mon tatouage, l'eczéma de mes ancêtres. Mais c'est aussi ce qui fait que je suis moi. C'est ma force secrète.

Je sais, Mam Georgina, que là où tu es tu pardonneras à Anita, ton arrière-petite-fille que tu n'as pas connue, d'avoir publié notre histoire. Anita a compris, bien avant que je ne le lui dise, qu'elle avait d'autres vies sous la sienne. Elle a voulu les apprivoiser, pour moi mais aussi pour toi, afin de colmater nos trous noirs et donner une chance à ce troisième nombril – nombril conquérant cette fois – de sortir de la béance de notre hérédité.

Anita s'est mariée avec Luc sans mauvaise conscience aucune. Elle a monté une association de psychologie transgénérationnelle. Elle a mis au monde un fils, qu'elle a choisi d'appeler Albert. Elle parle à ce petit Albert depuis son plus jeune âge, de ses ancêtres et de ce troisième nombril qu'on rêve de voir pousser. Elle sait que la parole libérée est notre seule chance.

Je sais maintenant qu'en tant que rescapés de notre propre histoire nous ne pouvons espérer des naufragés que furent nos ancêtres des destins plus grands que ceux qu'ils ont essayé de tracer. Et je m'en accommode.


## TABLE

Ma lettre  
Sa lettre  
D'autres vies...

# ÉCRITURE

Romans français et étrangers, biographies, essais, entretiens...  
Il y a forcément un autre titre de notre catalogue que vous aimerez !

Découvrez-le sur  
[www.editions.ecriture.com](http://www.editions.ecriture.com)

Rejoignez la communauté des lecteurs et partagez vos impressions sur  
 [www.facebook.com/EditionsEcriture](https://www.facebook.com/EditionsEcriture)

Achévé de numériser en janvier 2019  
par Soft Office